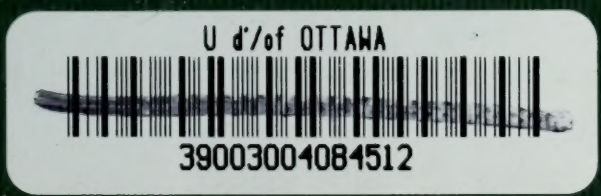
U d'/of OTTAWA
39003004084512

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/morceauxchoisis00poir

2-11-1964

MORCEAUX CHOISIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A PARAITRE

VISIONS, poèmes (paru chez Gastein-Serge).
L'OMBRE ETOILÉE, poèmes
LA CENDRE DU PASSÉ, poèmes
L'AUBE SANGLANTE, poèmes
TROP D'AGONIES ! poèmes
LES ESSORS, poèmes
APAISEMENTS, poèmes
NATURE ET PIÉTÉ, poèmes
LA FERVEUR DU RÊVE, poèmes
LA FOI ET LE DOUTE, poèmes
LA NATURE CONSOLATRICE, poèmes
CONTES, prose

Chaque chapitre du présent volume contient des morceaux extraits de celui des douze ouvrages ci-dessus qui porte le même ti

MORCEAUX CHOISIS

DE

Charles-Rafaël POIRÉE

EXTRAITS DE :

VISIONS — L'OMBRE ÉTOILÉE — LA CENDRE DU PASSÉ — L'AUBE SANGLANTE — TROP D'AGONIES! — LES ESSORS — APAISEMENTS — NATURE & PIÉTÉ - LA FERVEUR DU RÊVE — LA FOI ET LE DOUTE — LA NATURE CONSOLATRICE — CONTES

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

CHEZ ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

PARIS — 28, RUE BONAPARTE, 28 — 1922

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2631
.Q47A6
1922

Ex Libris

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Ottawa, Canada

Gracieusement offert
par **Madame L.-Arthur Cannon.**

Avril, 1940.

n enterrement à la campagne
(Sonnet)

ne charrette à bœufs est le char mortuaire.
Il a un De Profundis que murmure le vent?
Pour celui qui l'aima tout le sol s'émouvant
le doit-il pas prier l'Infini qu'il l'éclaire?

ers la nuit du tombeau le mort on la lumière
s'en va, qui le connut vaillant et bon vivant;
Ou pas des animaux qu'il guida si souvent.
Leur poil roux touche presque au drap blanc de
la bière.

Mais le convoi rustique à cette majesté,
Que, de tout ce qui peut à la Mort prétendre,
Entoure l'unanime et clair piété.

Oui, ce cahotement au mort doit sembler tendre:
Toute sa rude vie a l'air de le bercer
De lui sourire encore avant de s'effacer..

(Ferveur du Rêve)

Ch. Rafaël Pouré

Je dirai, d'abord...

Je dirai, d'abord, un merci reconnaissant et plein d'espoir à tous ceux — écrivains et public — qui sur ma première œuvre « Visions » jetèrent un regard assez bienveillant pour ne pas vouloir me faire douter de moi-même.

Je livre aujourd'hui à l'indulgence des lecteurs ces « Morceaux Choisis », extraits de « Visions » et de mes autres œuvres inédites ; poèmes écrits presque tous à la campagne et à la montagne, au sein de la Nature, qui a révélé à mon inspiration sa vie sublime et variée; vie que j'avais appris à observer, en tant qu'ingénieur-agronome, avec les yeux de la Science, mais dont je n'avais ainsi qu'une notion encore bien imparfaite... La Science ! je n'en dirai pas de mal, moi qui appartiens à une famille de savants... Mais elle ne peut pas se prononcer toujours. Le dernier mot, ce n'est pas elle qui le dira.

Les Poètes ont parfois de bien jolis rêves, mais... hélas !

CHARLES-RAFAËL POIRÉE.

Montmorency (Seine-et-Oise).

Mai 1921.

VISIONS

1906-1910

Suisse - Ile-de-France :

Paris, Saint-Brice-sous-Forêt, Montmorency

MORCEAUX CHOISIS

LE RUISSEAU

La splendide clarté du grand jour me fait mal.
Je sortirai ce soir. Les paupières mi-closes
Et les lèvres sans voix, je descendrai le val
Dont le calme est plus doux que le parfum des roses.

C'est un petit vallon où coule un clair ruisseau,
Et, comme sous les pas l'herbe toujours repousse,
Mon âme se ranime au contact de son eau !
Ainsi le Bonheur reste ignoré sous la mousse...

Le ruisseau ne sait rien encor de son destin,
Le ruisseau clair qui vient de jaillir de sa source.
Il ignore, en baignant la lavande et le thym,
Les lointaines cités où le porte sa course.

Il est heureux !... Hélas ! comme toi je voudrais
Ne rien savoir encor de la troublante vie,
N'avoir pas de passé, n'avoir pas de regrets,
Etre aussi pur que toi, ruisseau clair que j'envie !

Oui, prends-moi, garde-moi, berce-moi dans ton lit :
N'y vois-je point celui que je rêve, mon double,
Si près de moi, si loin de nous, un peu pâli,
Comme toi sans passé, comme ton eau sans trouble ?

Mais l'image qu'en toi je regarde en songeant,
Ce n'est pas moi, ce n'est qu'un fantôme, peut-être,
Comme ce diaphane et beau croissant d'argent
Qu'un rayon de la lune a devant moi fait naître !...

A L'INCONNUE

(*Au bord du lac de Thoune*)

O Toi qui m'apparus un soir, belle Inconnue,
Près du lac où brillaient les étoiles des cieux,
Où d'un plus doux éclat se miraient tes beaux yeux,
Astres à peine éclos, à la flamme ingénue !...

Oh ! ces astres, ces yeux, dont je rêve toujours,
Qui, s'allumant au ciel dans l'extase et le rêve,
Se baignant dans les eaux qui jouaient sur la grève,
Ont été dans ma nuit deux étoiles d'amour !

Car ton regard, alors, vint me trouver dans l'ombre,
Sur le banc où j'étais immobile et muet,
A travers le feuillage où rien ne remuait,
Où je regardais tout sans rien voir, seul et sombre.

Ce regard, je le vis qui, doux, semblait prier.
Belle Inconnue, hélas ! pardonne-moi, pardonne :
Je ne l'ai pas compris, et mon cœur s'en étonne !
Oh ! mais surtout, plains-moi : je n'ai pu l'oublier...

LES ÉTOILES

...Il est d'autres soleils qui marchent dans le monde,
Qu'engendra dans les cieux l'Eternité féconde,
Et, tandis qu'ici-bas tout s'endort dans le soir,
Je veille, et c'est là-haut que reste mon espoir.
Etoiles qui brillez, vous êtes l'Espérance !
C'est pour le malheureux qui gémit en silence,
Qui fuit loin de la ville où tout lui semble noir,
Que l'Eternel vous fit si belles dans le soir !...
Ah ! vous tous qui souffrez, sortez de vos chaumières,
Sortez de vos palais, éteignez leurs lumières !

Vous êtes dans le deuil et dans l'obscurité ?
Voyez de cette nuit la divine clarté !
Ici, c'est l'injustice, ici, c'est le mensonge ;
Mais, là-haut, dans la paix des astres l'esprit plonge.

Paysans qui pleurez sur vos champs dévastés,
Vous, rois vaincus en deuil de vos belles cités,
Vous sages incompris, que l'on insulte même,
Et que les ignorants accusent de blasphème,

Vous qui levez en vain des bras désespérés
Et des yeux suppliants, vous, tous les éplorés,
Suivez-moi, moi qui sors aussi de ma ruine,
Suivez ce malheureux dont le front s'illumine ;
Sous les astres venez, venez tous sous le ciel !
Grandiose, c'est là le Temple Universel ;
Chaque astre est un flambeau, chaque étoile vous aime
D'un amour infini, d'une pitié suprême...
Voici l'astre Justice et l'étoile Bonté ;
L'Amour, le Vrai sont là de toute éternité !
Priez ! et de vos fronts s'apaiseront les fièvres,
Tandis que tariront les plaintes sur vos lèvres.
Priez ! Ouvrez vos cœurs et dilatez vos yeux,
Et cherchez avec moi l'Espoir au fond des Cieux !

LE COLLIER D'AMBRE

(*Impressions d'une jeune fille*)

La clarté pâle avait la douceur du printemps...
Ce matin-là, je vis le collier dans ma chambre,
Et je ne songeai plus qu'à ce beau collier d'ambre,
Dont je voulus, sitôt, parer mes dix-sept ans.

Caprice d'un instant ou passion qui dure ?
Je l'aimai sur ma chair, sous le ciel matinal,
Et, devant le miroir, d'un geste machinal,
Je pendis à mon cou la nouvelle parure...

Heureuse tout d'abord, j'ai souri, j'ai chanté,
Ne voyant qu'un bijou, ne voyant autre chose
Que ses pâles reflets jouant sur ma peau rose
Où l'ambre clair est comme un décor enchanté !

Mais, soudain, j'ai songé, sentant l'étreinte molle
Du joyau sur mon cou, qu'ainsi le prisonnier
Etait paré jadis d'un superbe collier,
Et que mon geste avait la valeur d'un symbole.

Ame ingénue encor, — sans avoir hésité, —
N'avais-je pas ainsi, pour le temps qu'il me reste
A vivre, — à dix-sept ans ! — n'avais-je pas, d'un geste
Enchaîné pour toujours ma jeune liberté ?

J'ai tremblé... puis j'ai dit : le cœur est notre maître ;
Comme d'autres je dois subir sa douce Loi ;
Mes yeux se sont ouverts, d'espérance et de foi :
Suis-je son prisonnier ? J'ai répondu : peut-être.

Et, ce jour-là, l'Amour en moi s'est révélé,
Et je ne te crains plus, collier d'ambre sauvage,
O toi qui m'enchaînas du plus doux esclavage !
Je t'ai remis depuis et je n'ai plus tremblé !

SUR LA MORT
D'UN ENFANT DE DEUX ANS

En ce jour de juillet, le ciel reste splendide,
La source toujours chante et l'eau paraît candide ;
Et, cependant, non loin de cet endroit serein,
Une femme sanglote et se frappe le sein
Son enfant s'est noyé dans le bassin tranquille :
On l'a retrouvé mort ; tout soin fut inutile.
Et sur ce corps d'enfant se sont penchés en vain
Et l'amour d'une mère et l'art d'un médecin
Et les efforts de tous pendant plus de six heures.
Et la source chantait !... Pauvre mère, tu pleures...

.....

Sous son fragile poids dut plier un roseau ;
Son corps frêle, un instant, dut faire trembler l'eau :
Elle étouffa ses cris, ses plaintes, sa prière :
On n'a rien entendu de l'horrible mystère...

On l'avait vu jouer parmi les gazons verts.
Il dut tomber dans l'eau, joyeux, les bras ouverts,
Comme s'il fut tombé dans les bras d'une mère.
Sans crainte il s'y livra. Calme et comme en prière,
Elle lui semblait belle et bonne, et ses yeux bleus
La voyaient au soleil qui reflétait les cieux.
Elle le fascinait avec son doux murmure
Où le saule mêlait celui de sa ramure...

Et puis, de ses baisers elle glaça son corps,
Elle raidit ses bras, et fit ses membres tors ;
Elle étouffa ses cris, et l'attira vers elle
Avec une douceur qui semblait maternelle...

Quand on revit l'enfant, il était sur son sein,
Et la perfide le berçait d'un air câlin,
.....

Mais, est-ce que, là-bas, la source toujours chante ?
Non ! je vois le martyr, son souvenir me hante :
C'est un sanglot d'enfant qui déchire les airs !
J'écoute cette plainte, et, les yeux grands ouverts,
Je regarde l'eau claire et j'y vois un abîme
Où dort la trahison, où se cache le crime...
Et je revois la mère, au navrant désespoir,
Au bord de cette eau pâle où va sombrer le soir...
.....

O source, que de temps, pour laver ta mémoire,
Sur ton coupable lit devront couler tes pleurs !
Et combien de printemps t'encadreront de fleurs
Avant que ton eau puisse apparaître moins noire !...

L'ÉTRANGÈRE

***

Elle vint un beau jour, au milieu de l'été,
Sous les ombrages frais de ce parc enchanté.
Et celle qui venait de parcourir le monde
Ouvrit grands ses yeux bleus, pencha sa tête blonde
Regarda le poète... et, pâle, elle écouta
Ces plaintes, cette voix.
Rêveuse elle resta,
Elle resta des mois, cette belle étrangère
Qui, toujours fugitive, était une éphémère.

***

Et, tel le voyageur égaré dans les bois,
Ecoutant s'élever une céleste voix,
S'arrête pour rêver, et laisse passer l'heure
Où sa mère l'attend au seuil de sa demeure,
Telle fut cette femme en m'écoutant chanter...

Elle devait partir : elle voulut rester...

Elle avait entendu chanter la mer immense,
Et des vents gémissants l'éternelle romance ;
Elle avait vu jouer les plus fameux acteurs
Qui font sonner bien haut leurs rires et leurs pleurs,
Dont les noms ont passé par des milliers de lèvres,
Qui recueillent la gloire en des soirs pleins de fièvres :
Elle ne savait pas le magique concert
D'une voix qui se plaint, seule dans un désert ;
Elle ignorait l'accent de cette âme inquiète
Qui fait l'égal d'un dieu du plus humble poète.

***

... Mais, vers quel but lointain se dirigeaient ses pas ?
Etait-ce vers l'amour ou bien vers le trépas ?
Cherchait-elle un remède à l'ennui qui dévore,
Au dégoût du Présent, qui rend plus sombre encore ?
Venait-elle chercher sur le vieux continent
L'amour qui ne s'achète à prix d'or ou d'argent,
Cette fille rêveuse et blonde d'Amérique
Où l'or seul a du charme, où l'or seul est magique ?

***

Le bleu des Océans qu'elle avait traversés,
Où ses rêves secrets s'étaient souvent bercés,
Le bleu profond des ciels où le regard se noie,
En extase, éperdu de douleur ou de joie,
Les ciels chauds assaillis par les sables brûlants,
Ceux où l'hiver sans fin suspend ses flocons blancs,
Les ciels brumeux ou clairs, les eaux de l'Atlantique,
Les eaux froides du Nord, celles du Pacifique,

Les ciels, les océans se miraient dans ses yeux,
— Tout un monde en ses yeux troublants, mystérieux!..

Ah ! s'étaient-ils déjà voilés parfois de larmes ?
Et combien de mortels avaient subi leurs charmes ?
Et combien, abusés par un semblant d'amour,
Attendaient, dans le vain espoir de son retour ?...

***

O Femme, tu partis, et m'oublieras sans doute
Comme eux ! Mais, si tu peux m'entendre encor, écoute :
Tu traversas, un jour, mes rêves amoureux ;
Tu les traversas comme un songe vaporeux,
Et me laissas, — fuyant vers quelle latitude ? —
A la Femme que j'aime, — et c'est la Solitude !

A LA NATURE

Enfin, Nature, enfin ! ce n'est plus cette voix,
Ces chants, cette gaieté dans les prés, dans les bois,
Et, debout sur mon seuil, j'écoute, et je recueille
Comme un faible soupir la chute d'une feuille
Qu'un vent léger entraîne. Ai-je bien entendu ?
Vient-il enfin ce jour que j'ai tant attendu ?
Oui, ta voix de chansons aujourd'hui s'est éteinte.
Ce qui de toi s'exhale est une triste plainte.
Ah ! tu souffres ? Eh ! bien, je suis heureux. Pourquoi ?
Parce que ma douleur s'aggravait de ta joie.
Mais tu n'as plus cet air qui m'éloignait de toi,
Tu n'as plus ces oiseaux dans un ciel qui flamboie,
— L'hirondelle te quitte et va vers d'autres cieux, —
Tu n'as plus ce soleil, et j'ouvre enfin les yeux !
Enfin, je puis te voir, ô Nature que j'aime,
Et je puis dans ton sein me retrouver moi-même !

CAPRICE D'AUTOMNE

Sens-tu par les grands bois le souffle de l'automne ?
Est-ce qu'à le sentir ton pauvre cœur s'étonne ?
Croyais-tu qu'un bonheur dure une éternité ?
Espérais-tu pour toi quelque éternel été ?
Vois la feuille qui gît ici dans la poussière
Se balança, joyeuse, à cette cime altière,
Plus fière que toi-même, ami, quand tu passais
Aux bras de cette femme à qui tu te fiais.
Ecoute ! A tous les vents elle fut agitée,
Se croyant pour toujours par sa branche portée.

Comme elle, pauvre ami, longtemps tu t'agitas
Dans des caprices vains. Mais quelque jour, hélas ?
Un souffle a mis la feuille, ici, dans la poussière,
Où toi-même, déçu, viens traîner ta misère !
Car, en ce même jour d'automne et de douleur,
Un caprice de femme a déchiré ton cœur...
.. ..
Sens-tu par les grands bois le souffle de l'automne ?
Est-ce qu'à le sentir ton pauvre cœur s'étonne ?

FEUILLES ET FEUILLETS

C'est l'automne. A l'entour, je porte mes regards.
O bouche, tu te tais ; âme, tu te recueilles.
Dans la plaine, là-bas, se dispersent des feuilles,
Et sur ma table, ici, des feuillets sont épars...

Celui qui vous créa près de lui vous rappelle,
Il est temps de mourir, ô feuillages des bois
Dont l'ombre caressait mon Rêve ! — C'est sa voix
Que la brise d'automne apporte sur son aile.

Etiez-vous les feuillets du Grand Livre éternel ?
Et ces mots, épelés par toute la Nature,
Par le chant des oiseaux, par le vent qui murmure,
S'inscrivaient-ils sur vous quand ils tombaient du ciel ?

Hélas ! ces mots divins, méconnus de la terre,
Qui donc les recueillit ?... Quelle pieuse main
Vous ensevelira dans la tombe, demain,
Pauvres débris souillés, gisant dans la poussière ?...

Ah ! mes pauvres feuillets sont bien pareils à vous !
Ils valent moins que vous ; à quoi bon, un poème ?
Il n'a que la valeur d'une chose qu'on aime...
— Qui donc a recueilli ces mots tendres et doux,

Tous ces mots qui de toi, Source Mystérieuse,
Jaillissaient de mon cœur à ma bouche, en tremblant ?
Ces débris, les verrai-je, avec un linceul blanc,
Ensevelis demain par une main pieuse ?...

Poésie !... Ah ! peut-être est-ce la même main
Qui, l'été, fait pousser les feuilles, et, l'automne,
Les fait tomber, la même — oh ! mon âme frissonne ! —
Qui me fit vous noircir, feuilles de parchemin !

O Feuilles et Feuillets qu'un même vent emporte,
Vous subissez la Loi suprême du Destin :
Abandonnez ces bois, partez dans le lointain !
Abandonnez mon cœur dont l'espérance est morte !

OUBLI

Le hasard nous unit, le sort nous sépara.
Et de tous ces propos murmurés à l'oreille,
De tous ces tendres mots qu'un sentiment éveille,
Rien plus, vous le savez, rien plus ne demeura.

Oui, vous le savez tous que ces mots éphémères,
Inventés par l'esprit et non jaillis du cœur,
Se changèrent un jour, dans un rire moqueur
Qui me déchira l'âme, en paroles amères.

Et tu le sais, grand bois par les vents dévasté,
Qu'il ne reste plus rien de nos voix, nos murmures,
Plus de rayons d'espoir dans les sombres ramures
Où le vent d'automne a, ce soir, tout emporté.

Vous le savez, sentiers où l'âme se transporte,
Où le souvenir rôde et me parle tout bas,
Qu'il ne reste plus rien des traces de ses pas...
Oui, rien n'est plus sur vous, rien... que la feuille morte.

Tu le sais, ô mon cœur, que, du son de sa voix,
De son corps frémissant, des traits de son visage,
Il ne reste pas plus qu'au bois de son feuillage...
Plus rien de cette femme, ô mon cœur, tu le vois !..

Adieu, beaux jours d'été, voici les soirs d'orage.
Ah ! que sur la nature et que sur moi l'hiver,
Partout, s'étende donc comme s'étend la mer,
Et que tout disparaisse en un dernier naufrage !

FÊTE DES MORTS

Vivants, qui, dans la paix d'une demeure close,
Dormez, éveillez-vous ! Songez à cette chose
Mystérieuse, sombre, et fatale pourtant,
Qui partout et toujours est là qui vous attend !
O vivants, dans la paix d'une heureuse demeure,
Songez, vous qui dormez peut-être pour une heure,
A tous ceux qui se sont endormis pour toujours
Avec l'illusion d'un Rêve, ou des amours !

.....

A l'heure solennelle où la nuit souveraine
S'étendait sur les bois, la montagne et la plaine,
La cloche retentit, là-bas, dans le lointain ;
Et sur ce bruit je fus tout d'abord incertain...

Ce n'est pas le vain bruit d'une voix inutile,
Me disais-je, ou le chant qu'à la plaine fertile
Le laboureur adresse en regagnant son toit,
Son salut au foyer du plus loin qu'il le voit,

Ni l'adieu qu'au troupeau lance le jeune pâtre,
Ni les chansons du soir que l'on dit devant l'âtre ;
Ce ne sont pas des cris, ce ne sont pas des chants
Humains, ni des appels sinistres ou touchants...

C'est une voix pourtant, mais une voix immense
Où tout est harmonie, où rien n'est discordance,
Un chant où des milliers de voix sont en accord...
Qui parle dans la nuit ? — C'est la voix de la Mort.
C'est le chant infini de tout ce qui trépasse
Qui traverse ce soir l'infini de l'espace !
Ce n'est pas une voix humaine, ce n'est pas
Non plus celle de Dieu, c'est la voix du Trépas.

Depuis assez longtemps, dans le sein de la terre,
Muets, dorment les morts, pour qu'en leur noir mystère
On les ait oubliés. Mais écoutez, vivants ;
Ne laissez pas ce bruit se disperser aux vents !
Ecoutez cette plainte... Avez-vous, sur les bières
Où s'endorment vos morts, assez fait de prières ?
Pour eux, pour leur repos, assez versé de pleurs ?
Et, leurs tombeaux, sont-ils par vous ornés de fleurs ?...

.....

Oh ! ne vous plaignez pas si le son de la cloche
Vous éveille ce soir et des morts vous rapproche.
Ne les repoussez pas, puisqu'ils viennent à vous,
Ceux qui vous ont appris à vous mettre à genoux,
A souffrir, à lutter, à vivre, à ne rien craindre !
Ecoutez, comme s'ils pouvaient encor se plaindre,

Ceux qui nous ont laissé ce qui survit toujours,
Non point l'or ni l'argent, mais ce trésor : l'Amour,
L'amour dans le malheur et la désespérance,
Qui peut nous faire aimer jusqu'à notre souffrance...

... Ecoutez tous ces morts, jadis humbles ou grands,
Ainsi que vous feriez au chevet des mourants.
Peut-être, sur leur lèvre, à travers leur délire,
Restait-il à ces morts bien des choses à dire.
... Ecoutez-les ainsi qu'à leurs derniers moments.
Vous le devez à ceux dont les blancs ossements
Fertilisent vos champs, à ceux qui pour la Gloire
Sont morts obscurément sans laisser de mémoire !
Ceux qui nous ont versé l'éclat éblouissant
De la gloire, où sont-ils ? Qu'est devenu leur sang ?
Connaissez-vous leurs noms, ô pâles cimetières ?
Où sont leurs ossements ? répondez, ossuaires ! ..

De tous souvenez-vous ; des hommes d'autrefois,
De ceux qui dans leur vie ont porté tant de croix
Sans de pieuses mains pour panser leurs blessures...
Croyez-moi, dans vos cœurs donnez des sépultures
A ces malheureux qui n'en ont pas ici-bas.
C'est la Fête des Morts, ne l'entendez-vous pas ?

.....

Vivants, qui, dans la paix d'une demeure close,
Dormez, éveillez vous ! Songez à cette chose
Mystérieuse, sombre, et fatale pourtant,
Qui partout et toujours est là qui vous attend !...

LA MORT DE L'AIGLE

Vois, le souffle d'automne a balayé la terre,
Et mortes sont les fleurs, envolés les parfums,
Les feuillages des bois et tes rêves défunts,
Dispersés à tous vents, gisent dans la poussière.

Par l'implacable sort je te vois attristé...
Ah ! si dans l'Infini tu ne vois point de flamme,
Si tu ne donnes pas des ailes à ton âme,
Tu n'es pas au-dessus de la Fatalité !

Tu voudrais dominer notre misère humaine !
Mais, si tu ne nourris dans ton cœur l'Idéal,
Si tu n'aspires pas à plus haut, dans ton mal,
Si tu n'as point d'essor, ton espérance est vaine.

Sur le plus haut sommet, l'aigle qui fait son nid
Ne connaît, dans son vol, aucun vent qui l'arrête.
Il vit dans les éclairs et brave la tempête ;
Son royaume commence où la terre finit.

Il plane sur l'abîme, — et planer c'est sa vie.
Aux caprices du temps il garde un même accueil.
Il ne craint que la foudre, — et c'est là son orgueil.
Si l'orage le frappe, il meurt sans agonie.

Il ferme sa paupière où l'étincelle a lui ;
Et, trouant tout le ciel, sur la terre qui souille
Il laisse, en frémissant, retomber sa dépouille,
— Et le ciel embrasé s'éteint derrière lui !

L'IDÉAL

Je me suis éveillé tout rêveur, ce matin,
Et, parmi les brouillards légers comme des gazes,
Sur la mousse j'allai comme sur du satin
Où des gouttes brillaient ainsi que des topazes.

Et les fleurs scintillaient comme des diamants.
Tel un ruban d'argent, le ruisseau clair, dans l'herb
D'émeraude, coulait sous les roseaux dormants.
La nature semblait être un écrin superbe.

Mais je ne voyais pas l'orgueilleuse beauté
Qu'étalait la nature en sa féconde vie,
Et tout cela pour moi n'était que vanité :
De ces fleurs, ces parfums, je n'avais nulle envie.

Je regardai le ciel. Une étoile y mourait.
Lorsque à la même place elle fut invisible,
Je regardais toujours. De même disparaît
Le lointain Idéal toujours inaccessible.

Lorsqu'il s'évanouit, nous regardons encor
Vers le ciel, et toujours sans rien voir de la terre,
Dédaignant ses splendeurs, ses voluptés, son or,
Nous cherchons, fascinés par le troublant mystère.

L'ANNEAU

(*Impressions d'une jeune fille*)

Sur mon doigt trop petit, trop large était l'annea
Lorsqu'il me fut donné par une main amie
Qui le fit voir, un jour, à mon âme ravie,
Lorsque j'avais seize ans. Mais qu'il me parut beau !

La perle sur l'anneau semblait, par sa nuance,
Par ses mille rayons, chanter le ciel serein...
Ma bouche sur mes dents s'ouvrait comme un écri
Tandis qu'en mes yeux clairs riait l'insouciance.

L'or mat semblait songer et la perle chanter ;
L'or blond de mes cheveux, pensif, semblait descend
Vers ma bouche rieuse, où l'on croyait entendre
Des perles en émail follement s'agiter.

La gemme qui semblait chanter sur mon doigt pâ
Se perdit. Douloureuse, une larme glissa
De mes yeux sur l'anneau qu'un éclair caressa...
L'anneau s'était orné d'une vivante opale.

L'or mat semblait songer à mon cœur, ce joyau,
Dont sur lui mon chagrin avait mis la rosée.
La perle de douleur sur lui s'était posée.
... J'ai songé que j'aimais en pleurant sur l'anneau

LA CLOCHE

Tel l'oiseau, fatigué par un jour de voyage,
Qui cherche pour la nuit un gîte où se nicher,
Ce soir-là, ma pensée est allée au clocher :
Je songe que la cloche est le cœur du village...

Qu'il soit basque ou normand, du Sud ou bien du Nord
Tout village français — ô fierté de la race ! —
A placé haut son cœur, au plus haut dans l'espace,
Dans le clocher que l'art fit gracieux et fort.

Au village muet, lorsqu'il se met à battre
Dans les airs qu'il ébranle, on entend une voix,
Voix grave, voix humaine et céleste à la fois,
Qui retentit au cœur du chasseur et du pâtre.

Oh ! les voix que souvent égarent la douleur
Ou la haine !... En le chant de la cloche il ne reste
Que ce qui dans la voix des humains est céleste.
Ecoutez à la fois battre et parler ce cœur !

Sur la maison de Dieu, d'émotion pieuse
Il bat, lorsque le prêtre élève l'ostensoir
Aux offices divins, à l'angelus, le soir...
Quand nous naissons, il bat d'émotion joyeuse ;

Et, lorsque nous mourons, il bat lugubrement :
Sa voix est un sanglot qui se meurt dans l'espace
Tandis que, sous les fleurs, la dépouille qui passe
S'en va vers les cyprès, silencieusement.

Mais cette voix n'est pas toujours faite de larmes
De prière et de chants ; ce grand cœur oppressé,
Cœur de bronze élargi par l'Histoire qu'il sait,
A jadis appelé la nation aux armes.

Et ce cœur se fondit de vaillance et d'amour
Pour la France en péril, pour être, en la bataille,
Le bronze du canon qui vomit la mitraille.
Et sa voix se faisait plus puissante toujours !

... Le village s'endort et le clocher s'efface
Dans l'ombre, mais je songe au violent tocsin
Qui va battre là-haut, éveillant tout l'essaim
Des travailleurs, ce soir, si le danger menace.

O tocsin, carillons qui parlez de vertu,
Je songe que la cloche est le cœur du village !
... Mon cœur, qui vit aussi là-baut, parmi l'orage,
L'aurait-on entendu s'il avait mieux battu ?

INVOCATION A LA LUNE

Astre de la nuit douce et de la nuit sereine,
Qui luis comme un regard au-dessus du clocher
Pour voir dormir la plaine,
Qui, quand vient un nuage indiscret te cacher,
Un instant fais trembler ta lumière, incertaine
Comme notre âme humaine,

O Lune, toi qui sais, quand dorment les vivants,
Ressusciter, dit-on, les morts du cimetière,
Puisque, dans ta lumière,
On voit, sous les cyprès agités par les vents,
Des fantômes marcher, quand la nature entière
Exhale sa prière,

O Lune, astre divin et terrestre à la fois,
Tu nous sembles si proche ! Et ta clarté blanchât
Qui descend sur nos toits,
N'aveugle pas nos yeux ! — Au retour, le vieux pât
La confond au dos blanc de ses brebis, parfois,
Et lui parle patois.

Tu fais communier le ciel avec la terre
Dans un baiser de paix et de recueillement,
Mystérieusement.
C'est l'instant d'adresser, dans le silence austère,
Aux astres, au Grand-Tout, le solennel serment
D'aimer infiniment.

Ah ! permets au rêveur, permets-moi, dans le lierre,
Parmi la plaine blanche, à travers ses gazons,
Sur le toit des maisons,
De venir épancher mon âme à ta lumière,
Car vague est son désir, comme les horizons
Où rampent tes rayons...

Et partout nous voyons voltiger de la cendre :
O souvenirs défunts, vos restes sont-ils là ?
Si tu pouvais les rendre
A tous les malheureux dont l'espoir s'envola,
A cette heure où le son du cor se fait si tendre
Que mon cœur peut l'entendre !

Tu sais ressusciter le château féodal :
De spectres il se peuple à l'heure où la chouette,
Parmi l'ombre muette,
Hulule, — cri plaintif qui fait frémir le val...
...Lugubre, est-ce l'appel, que dans quelque oubliette
Une détresse jette ?

Hélas ! combien est-il de ces désespérés
Qui ne sont pourtant pas des spectres, des fumées,
Qui, loin des voix aimées,
Affamés d'idéal, sont vivants enterrés,
Dont les âmes en deuil à tout espoir fermées
Ne sont pas exhumées !...

Sur ta face on croit voir rayonner la bonté
Des au-delà d'amour, et ta molle caresse
Berce notre paresse.
Ah ! de la vieille tour où tu sembles monté,
Astre ami vigilant, que ta clarté s'abaisse
Vers les cœurs en détresse !

O toi qui viens le soir au sein de la forêt,
A travers les halliers pleins de lueurs ailées,
Pénétrer tout secret,
Fouiller chaque mystère au profond des vallées,
Dis, si quelqu'un souffrait, ta lumière viendrait
Et le consolerait ?

Si, ce soir, en danger était un cœur qui souffre,
Pareil au frêle esquif que menacent les flots,
Eclaire ce chaos
Où s'embusque la Mort, penche-toi sur ce gouffre,
Donne au cœur agité le baiser du repos,
Rendors les yeux déclos.

L'OMBRE ÉTOILÉE

1910-1912

Pyrénées (*Luchon*)
Ile-de-France (*Asnières*...

MORCEAUX CHOISIS

A LA BRISE

Petite brise
Qui, sur la terre et sur les eaux,
Fais voltiger la feuille et trembler les roseaux,
Dans le jour incertain fais danser l'ombre grise ;
Qui prends un seul pétale ou disperses entier
Le calice mourant, en deuil de l'étamine,
Du nénuphar lacustre et du pâle églantier,
Dont toujours un peu plus la tige qui s'incline
Semble au ciel automnal faire un geste d'adieu,
Tandis qu'avec lenteur, pâle et brumeux, Octobre
Fait briller sur ce décor sobre
Des traits de feu ;

Petite brise,
Où meurent les vagues chansons
Des oiselets frileux blottis dans les buissons,
Des ruisseaux dont le flot sur les cailloux se brise,
Où s'éteint le frisson des vagues de l'azur,
Où la flamme vacille et frissonne la plume ;
Qui deviens enivrante auprès du raisin mûr,
Bourdonnante en la ruche, humide dans la brume ;

Petite brise, es-tu, dans un souffle béni,
Où l'inconnu murmure et chante le mystère,
L'harmonieux soupir sur terre
De l'infini ?

Petite brise,
Les hirondelles qui s'en vont,
Laisse-les, ne suis pas leur départ vagabond,
Reste, abandonne au sort tout être qui méprise
La tristesse d'Octobre au penchant des coteaux,
Et qui, de voir à terre agoniser la feuille,
S'épouvante. Viens, souffle au-dessus des châteaux,
Des granges où la porte entr'ouverte t'accueille ;
Mêle l'odeur des foins au parfum du passé,
Le murmure des eaux à la voix infinie ;
Puis viens trouver, brise bénie,
Mon front lassé !

Petite brise,
C'est le soupir harmonieux
Des astres pâlissants, que ne voient plus nos yeux,
Qui descend avec toi parmi la plaine grise,
Dans le triste vallon, sur les bois jaunissants,
Et se mêle à celui de la nature entière,
Fait de mille soupirs tristes et ravissants,
Qu'exhalent l'herbe tendre en tombant en poussière
Et l'arbre dénudé qui se lamente en vain ;
Et, te faisant le souffle où s'envole une abeille,
Tu viens bruire à mon oreille,
Soupir divin !

Petite brise
Qui viens disperser, sur mon sein
Qui frémit sans désirs, tout un plaintif essaim
De pétales défunts dont le parfum me grise
En s'exhalant, oh ! prends tous mes tristes pensers,
Tous les pétales morts de ces fleurs de mon rêve,
Prends-les dans l'ombre noire où je les ai laissés ;
Qu'avec le grand soupir divin le mien s'élève,
Prends-le ! que le soupir immense, universel,
Disperse à l'infini les pétales des roses,
Des rêves... disperse ces choses
Au sein du ciel !

Bagnères-de-Luchon (Haute-Garonne).

ENTRE LA VIE ET LA MORT

Silence où l'ombre se recueille
Sur le front le plus incertain
Et sur une âme qui s'endeuille,
Marchant dans son brumeux destin ;

Silence où notre esprit médite
Sur l'avenir non révélé
Et sur la lumière interdite
De quelque jour immaculé ;

Silence qui, sur les tombeaux
Allongeant la clarté lunaire,
Veilles ceux dans leurs froids manteaux
Qui pour toujours semblent se taire...

Oh ! non, silence tu n'es pas
De l'espérance la plus chère
Le terme, et tu n'es qu'ici-bas
La fin de la voix du mystère !...

Qui dans l'ombre nous a parlé ?
Nous songeons que cette heure est brève,
Quand notre temps est écoulé,
Que tout est dit, que tout s'achève...

Oui, quand la mort nous apparaît,
Nous commençons à trouver belle
La vie, et nous avons regret
Qu'elle ne soit pas éternelle.

Et pourtant que de pleurs versés
Sur cette route d'épouvantes
Où tous nos rêves sont bercés
Par des promesses décevantes !

Il n'était pas un seul endroit
Où ne nous blessât une épine,
Où notre pensée à l'étroit
Ne proclamât la mort divine.

Car la mort ouvre l'infini
A nos espérances blessées
Comme aux étoiles elle unit
Toutes les âmes délaissées.

Et tout dans la vie est trompeur,
Surtout les grands mots qu'on écoute ;
Mais l'Inconnu qui nous fait peur
Fait trembler plus d'une âme toute.

Et quand, sous l'aspect de la mort,
Il approche d'une agonie,
Le moribond fait un effort
Pour se retenir à la vie.

Il n'est de si frêle rameau
Qu'un naufragé ne veuille prendre :
Qu'est-il au delà du tombeau ?
Quelle voix va se faire entendre ?

L'ENVOL DES IDÉES

La fièvre du jour meurt sous la lente caresse
Où tristement le ciel épanche sa tendresse ;
Et le morne soupir qui traverse les bois,
Où naissent des frissons, où s'éteignent des voix,
Qui rend folle la feuille et fait les eaux ridées,
Emporte dans le soir le vol de mes idées...

Filles de ma pensée, au-dessus des sillons,
Au sein de la richesse ou parmi les haillons,
Ayez, dans votre vol muet comme invisible,
La douceur et la force et l'ardeur invincible !

Hâtez-vous et prenez un peu de jour encor,
Interrogez la vie et bien plutôt la mort ;
Drapez-vous dans tout voile et dans chaque suaire ;
Vivez sous un aspect lugubre et mortuaire ;
Allez chez le coupable éveiller le remords ;
Eteignez le faux jour, faites vivre nos morts,
Car le linceul les a blanchis, leur ombre est pure,
Elle a droit au respect de la race future.

Mais de nous est trop loin la vérité qui luit
Pour connaître comment dans notre ombre celui —
Qui fut la cause et la raison de toutes choses,
Juge ceux qu'il fait vivre, et quant à moi je n'ose
Opiner... O mon Dieu, vous ne me dites rien,
Sauf quand je fais le mal ou quand je fais le bien !...

Hâtez-vous, hâtez-vous, filles de ma pensée
Qui portez mon idée à la foule insensée,
Aux champs nus vous ferez encore des moissons,
Et, vous enveloppant des dernières chansons
Et des premiers puissants coups d'aile de mon rêve,
Préparez le chemin à mon cœur qui s'élève !

VERS LA SUPRÊME BOUCHE

La contemplation des étoiles pénètre
Tout mon cœur fatigué qui ne peut plus renaître
Aux terrestres espoirs que nous font entrevoir
Les lendemains d'azur que promet un beau soir ;
Et ne voulant plus croire à ces voix passagères
Dont les paroles sont ici-bas mensongères,
Il interroge alors le silence des cieux...
Aux espaces muets il demande, anxieux,
La cause de leurs feux qui brillent sur le monde,
Si dans leur profondeur, que nul regard ne sonde,
Ils ne recèlent pas le secret de son mal ;
N'est-ce pas un orgueil à lui-même fatal
Que de chercher si haut la raison des souffrances
Qui font tarir en nous les moindres espérances ?
Mais c'est là ce qui donne à ses maux tant de prix ;
Avec ivresse il peut se dire : « le mépris,
Et la haine et le fiel, qu'on trouve sur la terre,
Ne peuvent rien sur moi, ne font pas ma misère. »

Toujours, toujours plus haut, loin des esprits charnels,
Pour ouvrir le Grand Livre aux dogmes éternels,

Nous monterons, mon cœur, par la route azurée,
Et sans craindre jamais l'espace et la durée ;
Nous laisserons l'esprit des hommes ricaner,
Et les terrestres fleurs à leurs yeux se faner,
Et tout se dessécher quand leur désir le touche,
Et nous irons cueillir sur la suprême bouche
Ce qu'elle nous dira de croire malgré tous,
Malgré tous les humains, les sages et les fous !

L'ESPÉRANCE DIVINE

... Et la caresse printanière,
Où revit la chaleur d'un soleil pâlissant,
Adoucit l'agonie où le bois jaunissant
Exhale sa splendeur dernière.

C'est là, sous un ciel pur encor,
Le printemps qui revient, dans cette fin d'automne,
Mettre un sourire d'ange où l'au-delà chantonne,
Aux lèvres pâles de la mort...

C'est sur une tombe entr'ouverte,
Dans un glas où se mêle une douce chanson
Qui fait sur le trépas naître un rose horizon,
Une espérance à tous offerte...

C'est la jeunesse qui revient
Chanter dans l'air léger parmi les branches nues
Pour l'âme, en deuil de trop d'illusions perdues,
Et qui, tremblante, se souvient...

O retour de printemps, ne laisse
Pas au cœur, qui, pour le terrestre amour n'est plus,
Le cuisant souvenir, comme aux temps révolus,
D'une mensongère promesse !

Viens-tu, dans un hymne nouveau,
Me chantant la beauté des espaces célestes,
Me dire de laisser sur la terre d'incestes
Ma dépouille aux vers du tombeau ?

Je suis ton jour qui m'illumine
Avec mon pur esprit, loin de mon corps charnel.
Ton sourire est celui d'un printemps éternel :
Je vois l'Espérance divine.

LA PAROLE DIVINE

Chaque pas dans la vie est un pas vers la mort.
On ne peut retarder le terrestre voyage,
Au prix d'aucune larme, au prix d'aucun effort
Dans le ciel pur ou dans l'orage....

Au bloc qu'il modelait dans le grand Inconnu
Le Maître dit un jour : « Immobile matière,
Je te donne la vie » et l'homme hâve et nu
Se crut déjà plus qu'une pierre.

Puis le Maître ajouta : « Je te donne la voix...
Mais écoute surtout celle de la conscience
Que je prends de moi-même et que je mets en toi.
Qu'en toi son pouvoir soit immense.

« Ne dis jamais : « Je suis le maître souverain
« Des êtres qui sont moins forts que moi. » Créature,
La conscience dans toi, c'est le souverain bien
Qui fait céleste ta nature.

« Si tu n'écoutes pas le principe divin
Du seul Vrai, du seul Juste où ta conscience épanche
Mon Amour infini qui sans cesse et sans fin
Sur tout être altéré se penche ;

« Tu détruiras en toi la flamme que j'y mis,
Et tu ne seras plus l'homme que voulut faire
L'Idée, et tu seras l'être pâle, insoumis,
Que rien ne peut plus satisfaire.

« Tu seras dans le monde un animal nouveau
Plus orgueilleux que tous et, malgré l'apparence,
Plus désarmé que tous, lorsqu'après le tombeau
Tu reviendras en ma présence...

« O fantoche orgueilleux, contre moi c'est en vain
Que, pour le remplacer le principe suprême
Que tu chassas de toi, qui te faisait divin,
Tu diras être un dieu toi-même !

« Car, au souffle absolu de mon Eternité,
Que te restera-t-il, insensé, dans ta rage ?
Et s'en iront ta force et ta divinité
Comme des feuilles dans l'orage... »

LES FLEURS MERVEILLEUSES

La plaine de mon rêve est couverte de fleurs.
Et ce sont des fleurs merveilleuses,
Qui baignent dans mes yeux leurs riantes couleurs,
Quand, humides de trop de pleurs,
Ils sont encor emplis de douleurs orageuses.

Vous, abeilles ou fleurs, que créa sous mon ciel
La plus constante des souffrances,
En allant butiner au But essentiel,
Faites encor de votre miel
La sève de l'amour, le suc des espérances.

Non, vous ne mourrez pas, quand le dernier baiser,
Que ma solitude farouche
Donne à la vie, aurait dû pour toujours laisser,
Dans l'ombre où je dois me baisser,
Une terrestre plainte à ma terrestre bouche.

Car c'est uniquement en moi le surhumain
Qui voulut vous faire si belles,
Et vous le resterez comme aujourd'hui demain,
Vous enchanterez mon chemin
Vers l'immortalité, vous, mes fleurs immortelles !

LA FLEUR DE L'ABIME

***

Quand notre humeur vagabonde
Nous pousse vers les sommets
Où les rumeurs de ce monde
Ne nous atteignent jamais ;

Quand la lisière, où déferle
La ténébreuse forêt,
Nous a dans un chant de merle
Jeté son adieu discret ;

Quand la dernière prairie
A dans sa verte toison
Laissé vers la métairie
Celle du dernier mouton ;

Quand le sentier dans la roche
Vers l'horizon qui grandit
Nous paraît être une encoche
Qui court le long du granit,

Nous voyons le précipice
Où, sous le pied qui l'émeut,
Le caillou qui dormait glisse,
Telle une goutte de feu...

Parfois, suprême vestige
De la vie, est une fleur
Qui balance sans vertige
Sa radieuse blancheur.

Elle a d'un côté l'abîme,
Le roc inhospitalier
De l'autre.... qu'elle est infime
Sa part de sol nourricier !

Mystère ! comment vit-elle
Sur le bord du gouffre noir
Que le corbeau de son aile
Seul frôle parfois le soir ?

***

Ce gouffre dans la montagne,
Où tu montes sous le vent
D'un rêve qui t'accompagne,
Tu le rencontres souvent ;

O Poète ! cet abîme
Ne s'ouvre-t-il pas béant
En haut vers l'Azur sublime
Comme en bas vers le néant ?

T'étonnes-tu si ton rêve,
Telle cette fleur qui vit
Sur le roc, garde sa sève
Si près de la tombe aussi ? ...

Ne vois-tu pas que les lèvres,
Qu'entr'ouvre ce noir tombeau,
Aspirent l'azur en fièvres
Mieux que le riant côteau ? .

Et dans le penser funèbre,
L'immortalité vit mieux,
Et le chant qui la célèbre,
S'élève plus vite aux cieux !. .

QUE DIT ?

Que dit l'ombre des bois, qu'Avril timidement
Jonche de violettes,
A la clarté du ciel où montent ardemment
Nos extases muettes ?

Que dit l'écorce neuve, où tout Avril sourit,
A la mourante écorce,
Qui, lanières au vent, sous la brume pourrit,
Et de tomber s'efforce ?

Que dit la douce pluie au sol qu'elle attiédit,
Où l'avenir fermente,
Moisson blonde et vendange écarlate ? Que dit,
En passant, la tourmente... ?

Au rameau qui bourgeonne, en ses fleurs secoué,
A l'herbe tendre et frêle,
Que dit-elle au buisson qu'elle a déjà troué,
En passant, par sa grêle ?

Que dit-elle, en passant dans la grêle et le vent,
Dans tout ce qu'elle apporte
A tout ce qu'elle prend, sur le rythme vivant
A la cadence morte ?

Que dit la phrase qui recommence à bruire
A celle qui finit,
Qu'on n'entend déjà plus, même avant qu'elle expire,
Au bord du nouveau nid ?

Si je pouvais savoir ce qu'elle va me dire !
Dès qu'elle aura parlé,
Tel un timide oiseau, tout mon cœur en délire
Voudra-t-il s'envoler ?...

Ah ! je voudrais déjà, Nature jeune et pâle,
Aux premières lueurs,
Connaître ton parfum, avant qu'il ne s'exhale
Des corolles des fleurs !

Et je voudrais savoir déjà quelles dentelles
Ton ombre tracera
Sous les bois pleins de chants, et quel vol d'hirondelles
Sur eux s'élancera !...

Ah ! je voudrais savoir ce que tu vas répondre
A cette amante, ô Cœur,
Qui sourit à tes pleurs et t'invite à confondre
Ton rythme au sien berceur !

RECOMMENCEZ....

Pourquoi, Printemps, pourquoi parle-t-on de gaieté
Quand l'oiseau reparaît sur la branche nouvelle,
Et que, pour sa couvée, en son chant il appelle
La bénédiction des futurs jours d'été ?

C'est du fond de l'Instinct que monte sa prière
Qui semble un cri de joie et qui n'est que le cri
Du Recommencement que le Soleil écrit
Sur toute la Nature en lettres de lumière.

Recommencez ! c'est là, c'est encor le conseil
Que transmet toute branche à l'autre qu'elle choque,
Que viennent de crier le corbeau qui se moque,
Et le pinson léger qui sonne le réveil.

Recommencez ! c'est là, tantôt bref comme un ordre,
Tantôt se prolongeant par un lointain écho,
Tendre comme un conseil maternel, et tantôt
Strident comme un appel de bête qui va mordre ;

C'est le mot qui jaillit de tous les chants d'oiseaux
Au bord de tous les nids que brin par brin ils firent,
Quand sur l'écorce neuve ou vieille ils suspendirent
Avec leur duvet blanc celui des prés nouveaux.

C'est le mot de tous ceux ayant un mot à dire,
Hurlant dans la montagne ou chantant dans le val
Vêtus de plumes d'or ou féroce chacal :
Et c'est aussi le mot de celui qui soupire.

Recommencez, vallons, vers la maturité,
L'élan des végétaux, que l'éclair les évite !
Reprenez la douceur où l'aurore s'abrite !
Terre, songe aux vertus de ta maternité !

Et recommence, insecte aux sonores élytres,
A chanter le soleil ! prends ton bourdonnement,
Abeille ! et toi, grillon, ton lointain crissement !
Et mouche, quand je dors, viens taper sur mes vitres

Recommence, ô mon cœur, à marcher au hasard
Aux routes du désir nouveau qui t'illumine !
Dans l'espoir renaissant de te vaincre, chemine,
Au caprice d'un souffle, à celui d'un regard !

LA PENSÉE CAPTIVE

I

Le goëland captif, dont deux coups de ciseaux
Ont rogné les deux ailes,
Erre dans le grand parc où les premiers oiseaux
Chantent les fleurs nouvelles...

De ton vol sur les mers que reste-t-il encor
A ton aile captive ?
Pas même un peu de brise où les genêts en or
Frissonnaient sur la rive.

Non, l'écho de la vague en son rythme berceur,
Tantôt chant, tantôt râle,
N'a pas voulu te suivre en l'eau sans profondeur
De ce bassin ovale.

Et tu marches dans l'eau, ne pouvant y nager,
Parmi la terre glaise,
Et tu vas sur le bord, pauvre oiseau naufragé,
Au pied de la falaise.

La falaise ! un rocher qu'un amateur mit là
Pour faire une cascade,
Où tu peux te hisser, toi, roi des airs, tout las
Sur ton aile malade.

De là, ton bec semblant défier le destin
Dont ta fierté s'étonne,
Tu cherches l'horizon, au delà du jardin,
De la mer qui moutonne !

Hélas ! la branche nue, au delà des gazons
Où le printemps s'éveille,
Laisse après des maisons ne voir que des maisons
Dont le toit s'ensoleille.

Et tes ailes déjà s'ouvraient au vent du nord,
Oubliant leur faiblesse ;
Mais le morne horizon, avant un seul effort,
Les fait choir de tristesse...

L'exil pèsera-t-il sans espoir pour toujours
Sur ta lente agonie,
Malgré qu'à tes appels les hommes seront sourds
S'ils t'ont laissé la vie ?

Car c'est pour leur plaisir qu'ils te prirent vivant ;
En prison tu peux vivre.
Te faudra-t-il toujours voir fuir au loin le vent,
Et sans pouvoir le suivre ?

Au désir de revoir l'Océan trop lointain
L'infirmité s'oppose...
Mais tu demeures fier sur le rocher mesquin
Où le malheur te pose...

Et ton aile pendante abrite ton espoir ;
Il n'est rien d'invincible
Pour l'instinct d'être libre, et le vœu de revoir
Ce qui nous fut visible.

Tu sens que, loin de l'homme, on retrouve l'essor
Sur l'aile qui repousse,
Et peut vous reporter vers les horizons d'or
Et dans la clarté douce.

II

Ainsi, tel l'oiseau gris de cette fin d'hiver,
Mon errante Pensée
Vécut sous le ciel bleu du rêve sur la mer
Où bouillonne l'Idée.

Tantôt elle montait vers le clair firmament,
Aspirant l'empyrée,
Et tantôt descendait prendre un autre aliment
Dans la vague azurée.

Car il fallait d'abord qu'un Rêve transparent
La prît dans son fluide
Et lui donnât le feu qui sommeille et qui prend
Dans un essor splendide ;

Avant qu'elle pût voir dans un nouvel effort,
Sur la vague azurée
Où les reflets d'en haut la poursuivaient encor ;
Nager dans la marée ;

S'emparer d'une idée où tout l'azur premier
Du grand Rêve flamboie,
Dans le rayonnement infini tout entier
Prendre la chaste proie...

Et ma Pensée, allait, volait, s'enrichissant
Chaque jour davantage,
Et sans cesse ajoutait à l'hymne grandissant
Une nouvelle page...

Elle toucha la terre, un beau jour ; les humains,
La voyant apparaître,
Afin qu'elle chantât leur boue et leurs festins,
Voulurent la connaître.

Ne se défiant pas, elle quitta son ciel
Pour les voir — o démence ! —
Ils voulurent sur eux et leur plaisir mortel
Tromper son innocence.

Ils prirent ma Pensée et, la faisant venir
Au terrestre domaine,
Voulurent l'attirer — et ce fut leur plaisir —
Dans la prison humaine.

Ils lui dirent alors : « Vois la réalité,
Ne sois plus chimérique,
Regarde-nous, crains-nous ; cherche la vérité,
Toi qui fus magnifique,

« La vérité humaine où la fange est la loi ;
Toi qui fus, dans l'espace,
L'oiseau battant ces flots clairs et cet air pur... Toi !
Viens, prends chez nous ta place ! »

III

Mais elle, ignorant tout de ce qui l'entourait,
Chercha son ciel, sa grève
Par delà le mensonge, où naissait et mourait
L'humanité sans trêve.

Elle comprit, hélas ! qu'elle ne pourrait pas,
Sur la terre malsaine,
Retrouver rien de haut dans ce séjour trop bas,
Ni la beauté lointaine ;

Car les hommes avaient, sur son aile, rogné
Tous ses enthousiasmes ;
Et l'air qui l'entourait était trop imprégné
D'empoisonnés miasmes.

Elle sentit que, tant que l'humaine prison
La retiendrait captive,
Elle ne verrait pas de mystique horizon
Ni de magique rive.

Mais elle pleure au fond d'elle-même pourtant ;
Ayant cru qu'était belle
Cette vie, elle voit que rien n'est laid autant
Que la chose mortelle...

Elle me dit que, loin de ce séjour empli
Par les rumeurs humaines,
Elle peut retrouver l'essor qui l'anoblit
Vers les routes lointaines.

Oui, tout ce qui l'entoure est bien près d'être mort.
Que mon âme le veuille,
La prison croûlera sous le céleste effort
Du cœur qui se recueille !

Dans ce qu'on lui vola de sa plume d'antan
L'aile de ma Pensée,
Perdant l'espoir humain, n'aura plus de penchant
Vers la terre insensée !

A LA PAIX DU SOIR

O douce paix du soir qui lentement ruisselles,
En flots harmonieux,
De cette ombre où déjà des milliers d'étincelles
Eblouissent mes yeux ;

Je veux vers toi, ce soir, élever mon front pâle,
Où trop de jour a lui,
Et je te confierai dans un nocturne râle
Mes rêves d'aujourd'hui.

Qu'un autre garde en soi les illusions folles
Qui le font croire en vain ;
Qu'en lui-même il réserve à toutes ses idoles
L'oubli du lendemain.

Moi, je ne veux garder que l'éternelle crainte
De n'avoir rien offert ;
Et je veux voir se perdre aux yeux de tous l'empreinte
De ce que j'ai souffert.

A quoi bon rappeler qu'une image charmante
Nous a, tendre contour,
Laissé l'écho sans fin, qui toujours se lamente,
D'un départ sans retour !

A quoi bon rappeler une ivresse perdue
Dans l'océan du fiel,
Et vouloir recueillir dans la vaste étendue
Les restes de son miel !

Celui qui, sans compter, prodigue sa misère
A tout nouveau matin,
Dont il voudrait pouvoir enrichir la lumière
De son pâle destin ;

Celui-là trouve en soi la féconde puissance
De créer ce qu'il voit,
En même temps, hélas ! l'austère jouissance
La plus triste qui soit...

O douce paix du soir qui lentement ruisselles,
En flots harmonieux,
De cette ombre où déjà des milliers d'étincelles
Eblouissent mes yeux,

Je viens vers toi, ce soir, d'élever mon front pâle
Où trop de jour a lui,
Et de te confier dans un nocturne râle
Mes rêves d'aujourd'hui.

De moi, que livrerai-je à la nuit qui frissonne ?
L'oubli de mon matin !...
Ah ! ruisselle sur moi, pour que je le lui donne
Sans haine et sans chagrin.

MONTER

J'aspire à n'être pas celui qui croit au Mal,
Et n'entend dans son cœur que le glas triomphal
Qu'une pieuse mort sonne à ses désirs chastes,
Echo qui s'affaiblit vers les horizons vastes.

Pouvoir à ses désirs faire un nouvel essor,
Sans affaiblir son cœur, les augmenter encor !
Qu'ils n'aient rien du désir d'imiter ou de plaire,
N'être en eux plus que soi dans l'Immensité claire !
Et, qu'allant d'astre en astre au sein du firmament,
Ils aient de cœur en cœur même cheminement,
Puisant des flots d'amour, dans cette double course,
De l'océan humain à la divine source !

Etre en soi-même tout, n'être soi-même rien
Que l'aspiration d'une âme vers le Bien,
L'Echo d'un chant d'amour qui veut savoir sa cause,
Lorsqu'il écoute en lui chaque être et chaque chose !

Arracher de ses yeux les restes d'un bandeau !
En soi ne plus sentir le poids de son fardeau !
Etre celui qui monte en n'écrasant personne !
Sans vouloir que la foule applaudisse ou s'étonne,
Monter pour que la voix porte toujours plus loin
Les mots d'amour dont l'homme aura toujours besoin !
Et monter sans orgueil, au nom de la Justice,
Pour qu'un soleil plus proche en les cœurs resplendisse !
Pour faire lire à tous l'éternelle Bonté
Qui rayonne sur tous, encor, encor monter !

L'AFFRANCHISSEMENT DE SOI-MÊME

Ecrit dans la montagne

I

C'est ici que l'Eternité
Commence à se faire visible,
Et mon cœur toujours agité
Te voit toujours aussi paisible ;

Mais à cette agitation
Qu'il t'apporte avec lui, Montagne,
Va s'ajouter l'émotion
Qui près des sommets l'accompagne.

II

Ce n'est pas un caprice vain
Qui lui fit désirer la vue
D'un paysage plus hautain
A mon âme qui s'était tue...

Devant les fleurs que les jardins,
Au bord des coquettes allées,
Venaient m'offrir ; sous les sapins,
J'aime mieux celles des vallées,

Qui poussent parmi les cailloux,
Contre lesquels, pour leur cueillette,
Tu vas te meurtrir les genoux
Avec ravissement, fillette !

Que de pleurs aurais-tu versés,
Si, dans un parc au mur sévère,
Tes fins genoux s'étaient blessés
D'une meurtrissure légère !

Mais ici, ma charmante enfant,
Tu poursuis d'une âme ravie
Les jeux qu'en ville on te défend :
Et cela c'est toute la vie !

III

Enfant, comme aujourd'hui, plus tard,
De quelque mode prisonnière,
Qui pourra te blesser sans art,
S'en ira ta gaieté dernière ;

Si le Poète ne dit pas
Quelle grâce fière et frivole
Tu dois mettre en chacun des pas
Où sa sollicitude vole ;

S'il ne te fait, un jour, pas voir,
En suivant ta route dorée,
Tout le charme qu'il faut avoir
Dans une démarche adorée.

Sur le sentier parfois si laid
Où la convenance vous mène,
Aux blessures que l'on se fait
On éprouve une grande peine.

Mais que, par hasard, de ces lois,
En jouant, on se débarrasse,
Les morsures qu'on sent parfois
Ne laisseront aucune trace.

IV

Mais quant au Poète qui vit
D'une manière trop abstraite,
Pour qu'elle soit la sienne aussi
La vérité qu'un autre a faite ;

Parfois lui-même se meurtrit
Sur la route qu'il s'est construite,
Pour que son cœur marche à l'abri
Des chimères à sa poursuite.

Qu'atroce est la déception !
Mais qu'échappant à sa contrainte,
Il vole à l'inspiration
Sans conserver aucune crainte ;

Qu'il monte vers les clairs sommets
Où vont le guetter le vertige,
La chute parfois... désormais,
Contre la souffrance il s'érige.

Il ne veut pas être épuisé
Par elle, et, vainqueur, il arrache
Tout ce qui dans lui s'est brisé,
Pour reprendre plus haut sa tâche.

Bagnères-de-Luchon (Haute-Garonne).

AU BORD DE LA PIQUE

Le soir tombe, et c'est doux
Sur cette rive en fleurs longuement de l'attendre
Sous le feuillage, ému de pouvoir mieux entendre
Le bruit de l'eau sur les cailloux.

O fièvre, ô fièvre sainte,
Où le cœur, près du flot où le jour s'est miré,
Retrouve dans soi-même un élan inspiré
Qui va dominer toute crainte !

Le soir tombe, et je vois.....
Adieu, restes d'un jour qu'emporte la rivière !
Ah ! délivrez mon front de toute la lumière
Qu'aujourd'hui je sentis sur moi !

Car c'est dans la nature
Sauvage et forte encor que gît la Vérité
Qui se trouve ici-bas : Ce n'est pas ma clarté
Qui peut la rendre moins obscure.

Et puisque je n'ai pas
Encore le pouvoir, dans mon âme incertaine,
De recueillir en haut la Vérité lointaine,
Cherchons, ce soir, celle d'en bas !...

Non ! près de la cascade,
Dans les lieux désolés hérissés de rochers,
Sans trahir la retraite où ses traits sont cachés,
Qu'elle embaume la Foi malade !

Le soir tombe, ô mon cœur,
Et dans lui tu vas suivre obstinément ta route
Où l'étoile du soir, en éclairant ton doute,
Viendra réveiller ton ardeur !...

Le soir tombe, et c'est doux
De le voir effacer le sentier où l'on marche,
Vers le pont dont il a fait disparaître l'arche,
Où l'eau grise fait des remous.

Et les troncs d'arbre encore
Par leur sombre rangée indiquent le chemin :
Et l'on poursuit près d'eux le voyage sans fin
Qui va vers l'éternelle aurore.....

Dans l'assombrissement
Je veux marcher encor jusqu'à ce banc de pierre,
D'où je vois sur le flot la dernière lumière
A son dernier frémissement.

Et l'eau devient plus noire,
Donnant plus de fraîcheur au chemin qui la suit...
Je vais... ainsi d'abord cheminent vers la nuit
Les routes qui vont à la gloire.

Ici, l'écoulement
Invisible de l'eau sur la pierre et la mousse
Fait naître un chant secret dont l'harmonie est douce,
Sans qu'on puisse savoir comment...

Et, charmé, tu t'arrêtes
A chaque pas nouveau pour l'écouter un peu...
Ainsi l'on s'habitue à trouver dans ce lieu
En soi l'écho de voix secrètes.

Doux chants, à vos accents
Qui font oublier l'heure où se meurt cette rive,
J'abaisse les regards de la Foi qui m'arrive
Sur la nuit que partout je sens.

Votre écho me conseille
De pleurer le passé qui vient de succomber,
Et de prendre en ces lieux, où le soir est tombé,
Tout un avenir qui s'éveille...

Luchon.

AU SENTIER DU DÉPART

La Voix :

Au sentier du Départ porte, sans défaillance.
Une entière vaillance,
Vers les charmes lointains de ces buts ignorés
Que l'Espoir a dorés.

Non, non, il ne faut pas que l'âme s'emprisonne
Dans tout ce qui frissonne
Sur elle, du regret de n'avoir pas été
Assez tendre, l'Eté !

Le Poète :

Le sentier du Départ est plein de feuilles mortes...

La Voix :

Mais en toi tu les portes,
Tous ces espoirs charmants qui, brisés tour à tour,
Font comprendre l'amour ;

Et t'étant approché de l'eau fraîche et courante,
D'une voix moins mourante
Tu pourras, confiant, t'avancer vers ton sort
Dans l'âpre vent du nord.

Le Poète :

Au sentier du Départ frémit la feuille morte !

La Voix :

Passons, passons, qu'importe !
Tu portes dans ton cœur, où bouillonne un sang pur,
Tout un monde futur.

Le Poète :

Les feuilles du sentier, sous mes pas gémissantes,
Ont des voix finissantes.

La Voix :

N'entends-tu pas en toi le lumineux éclat
Des voix de l'Au-Delà ?

Le Poète :

La bise va souffler en emportant les feuilles...
Mon cœur, tu les recueilles...

La Voix :

Alors, tu vas pleurer.

Le Poète :

Oui, je prendrai plus tard
Le sentier du Départ !

Luchon.

VIEILLES INSCRIPTIONS :

Sentiments Eternels....

Au-dessus du torrent qui passe,
Parmi les sombres éboulis
Dont ses méandres sont remplis,
Le village a choisi sa place.

Il s'est suspendu sur les flancs
Du mont qui lui prête une bosse,
Sur laquelle il rit, il adosse
Ses toits de chaume et ses murs blancs.

Et le chemin en est si raide
Que les mulets portant leurs bâts,
Tournant souvent la tête en bas,
Ont l'air de dire : « Il faut qu'on m'aide ! »

Plus haut, bien en vue, à l'écart,
Et sur une plus forte pente,
L'église érige sa charpente,
Qui guide au loin le montagnard.

C'est ici que la Foi s'abrite :
Elle a taillé cette paroi
Pour l'asile du cœur qui croit
En priant ce Dieu qui l'habite.

Montons... Le cimetière est là.
Jamais l'aurore n'est plus rose
Qu'en ces lieux perdus où repose
Plus d'un que la Mort appela.

Je lis : « Pour toujours, à ma mère... »
O touchantes inscriptions,
Vous portez les ambitions
D'une désespérance amère !

Au pied de l'humble croix de bois,
Ici, sur la pierre attiédie
Par les pleurs, retrouvent la vie
Tous les souvenirs d'autrefois.

Pour eux le temps n'a pas d'éponge ;
Le cœur qui pleure infiniment,
N'a-t-il pas éternellement
En soi l'écho qui les prolonge ?

Hélas ! le sentiment humain,
Où la réalité nous brise,
Après notre existence grise,
N'aura-t-il pas de lendemain ?

Faut-il croire qu'en la poussière
Nous devons perdre nos chagrins,
Et sans retour aux jours sereins
Que nous pleurons sur cette terre ?

Quand le tombeau s'ouvre béant,
Le sentiment se transfigure
Pour prendre une forme plus pure
Que n'atteindra pas le Néant.

Non, phrases, vous n'êtes pas vaines.
Nous vous retrouverons plus tard,
Elan plus saint, plus doux regard
Que dans les tendresses humaines !...

Je veux vous lire, inscriptions,
Vous lire encor sur l'humble pierre
Où s'agenouille cette mère,
O pieuses afflictions !

« A mon fils, à ma sœur... » encore !
Mots chaque jour vous effaçant,
Vous avez, dans les cœurs en sang,
Le jour d'une éternelle aurore !...

Ainsi sur les sommets rosés
Qu'on voit d'une tombe entr'ouverte,
Par delà cette cime verte,
Mes vœux, un jour, se sont posés...

Avant que l'orage ne gronde,
Voici que la cloche avertit,
D'une voix que l'écho grandit,
Toutes les fermes à la ronde.

Luchon.

LA TOUR DE GUET

Près de la Pique, là, sur un escarpement,
Qui, farouche éboulis, sur les prés verts se montre,
Où la vallée avec une autre se rencontre,
Donnant aux alentours un élargissement ;

Du sentier frais que l'eau ruisselante ravine,
C'est là qu'on aperçoit, au plus brusque détour,
Sur l'escarpement noir la blanche et vieille tour
Qui dort debout dans son éternelle ruine...

.....

La Voix de l'Histoire :

C'est par de telles tours que les chemins de France
Se protégeaient jadis contre les rois voisins,
Qui franchissaient les monts — Arabes, Sarrasins —
C'est par ces tours qu'on voit de distance en distance.

Elles n'abritaient pas les nombreux défenseurs
Qui font pleuvoir du haut d'une épaisse muraille
Les flèches et la poix, les pierres en mitraille,
Pour en exterminer les flots d'envahisseurs.

Sur elles, des veilleurs aux ardentes prunelles,
Pour mieux voir se glisser les ombres dans les bois,
Ecoutant dans le vent le moindre éclat de voix,
Etaient là, de tous temps, vaillantes sentinelles.

En cas d'alerte, un feu, qu'allumaient les veilleurs,
Appelait, d'un éclat montant jusqu'à la nue,
La tour voisine sœur encor non prévenue ;
De proche en proche, ainsi, s'enflammaient les hauteurs.

L'ennemi, signalé par ces feux clairs de paille,
Ne les surprenait plus, les blonds et braves Francs,
Mais trouvait, s'opposant à sa marche, des rangs
Serrés de défenseurs prêts à livrer bataille...

.....

Où les foules d'alors s'en sont-elles allées
Qui, le long des torrents semblant tomber du ciel,
Chaos d'hommes mêlés au chaos naturel,
Descendaient pêle mêle à l'assaut des vallées ?

O tours de Castel-Vieil et de Castel-Blanca !
Plus rien ne reste ici de leurs traces sanglantes ;
Sur les mêmes rochers, les mêmes voix hurlantes,
Et des eaux et des vents, faisaient même fracas.

Aussi, voyant la tour qui vieillit mais demeure,
Plus d'un passant se dit, comme avec le regret
De ne pas voir là-haut surgir l'homme de guet :
« Plus personne ne veille en ces lieux, à cette heure. »

Le Poète :

Vous vous trompez : c'est moi qui fais le guet ce soir.
Je veille par delà de plus sombres abîmes
Que les vôtres, chemins qui descendez des cimes,
— Veilleur exténué, mélancolique et noir !...

Je m'isole, et ce n'est pas dans un vain orgueil
Qu'ainsi je fais, car, loin des hommes, je les garde,
Pour cette humanité j'espère ; et qu'il me tarde
De voir un jour le mal en respecter le seuil !....

Frissons ambitieux d'une austère pitié
Qui s'ouvre à tous les vents où frissonne mainte âme,
Vous voulez les premiers, en dénonçant l'Infâme,
Prémunir contre lui le monde tout entier !....

Ah ! oui, je veux, ce soir, que la flamme première,
Comme la flamme qui passait de tour en tour,
Porte de cœur en cœur la mission d'amour
Et de lutte chez ceux qu'appelle ma lumière !

Luchon.

LA CENDRE DU PASSÉ

1912-1913

Bords de la Garonne, château de Garcin
par Lamontjoie (L.-et-G.).

MORCEAUX CHOISIS

UNE TOMBE

(Sonnet)

'est là, dans ce bosquet par l'automne jauni,
)ue l'on édifia la petite chapelle.
Heureux celui qui peut, au domaine béni
)es aïeux, se donner, lorsque la mort l'appelle !

ur l'herbe, en la rosée est tombé plus d'un nid.
.e rayon y meurt-il, la brise y pleure-t-elle,
ans savoir que du corps, au sol natal uni,
. pu se détacher une chose immortelle ?

es feuilles vont tomber, sans troubler cette paix,
ır la dépouille qui dort sous le monticule,
ù les feuillages d'or lui font un charmant dais.

t, lorsqu'à travers bois et dans le crépuscule,
n s'achemine là, par le petit sentier,
a mort nous semble un bien qu'il nous faut envier.

FLORES AD MORTEM

(*Sonnet*)

On dirait que ces fleurs de l'arrière-saison
Ont repris pour la mort quelques charmes suprêmes
On a fait la couronne avec des chrysanthèmes
Qui, pâles, languissaient autour de la maison.

Au jour indifférent, la pierre usée et blême
Recouvre deux cercueils... O funèbre oraison,
O cierges allumés, rendez-vous la raison
A celui qui voit là s'en aller ceux qu'il aime ?

Dormez sous les regards, ô morts ! des belles nuits.
Je serai le héros de la même aventure,
Mais me portera-t-on et des fleurs et du buis ?

O démence ! enfouis dans la belle nature,
Un cadavre, est-ce vous ? Vous, de la pourriture
Non... D'un cœur immortel, dans l'azur je vous suis

SUR LES CHAMPS NUS

On ne voit plus personne
Qui cueille ou qui moissonne :
C'est l'instant de répit
Que le travailleur donne
Toujours avec dépit
Au sol qui s'assoupit.

Epis morts au tranchant
Des cruelles faucilles,
Il naquit dans mon champ
Des espoirs... au couchant,
Souvenir, tu vacilles,
Comme au vent ces brindilles.

J'eus plus d'un espoir lourd
De semences d'amour
Au champ de ma tristesse ;
Mais leur destin fut court,
Car la Vie a, sans cesse,
Tant déçu ma tendresse !

Chacun d'eux fut broyé
— O désespoir livide ! —
Et dans l'ombre noyé
Sous ma larme candide ;
Le cœur, qui se sent vide,
Espérait un foyer...

Il rampe quelques chaumes
Parmi les champs déserts ;
Et sur moi, dans les airs
Qu'ont fui les doux concerts,
Des ombres de fantômes
Fondent d'obscurs royaumes !

AU BORD DE L'ÉTANG

Un jonc dresse sa tige droite...
Vois-tu comme l'eau de l'étang,
Qui sur le bord du bois s'étend,
Avec sérénité miroite !
Que s'y reflète-t-il pourtant ?
De pauvres feuilles desséchées,
Qui, de la rive détachées,
Viennent lui demander des pleurs
Pour baigner les pâles couleurs
Que la rouille a déjà tachées...

Ces lieux calmes semblent perdus.
Car de la fièvre universelle
On n'y voit aucune étincelle ;
Les pleurs n'y sont pas entendus ;
Mais leur solitude recèle,
Peut-être, bien des vérités.
Leurs ombrages à l'agonie
Livrent bien des flots d'harmonie
Aux vents de l'Automne irrités
Qui protestent contre la Vie.

« Tout passe, il faut que tout s'oublie »
Murmurent-ils confusément.
Mon cœur est un roseau qui plie
Sans rompre, et ma mélancolie
Qui de vivre fait le serment,
Veut être avec magnificence
L'âme de tout ce qui renaît.
Elle abandonne au ciel immense,
Qui dans elle se reconnaît,
Les trésors de son innocence.

Sens-tu comme l'Amour est grand,
Quand, en vain, méprisé par l'homme,
A tout ce qui l'entoure il rend
Ce qu'à l'Amour divin il prend,
Comme s'il s'en savait fils, comme
S'il savait que, plus il va haut,
Mieux il aura ce qu'il lui faut
Pour être celui qui résiste
A ce continuel assaut
Des doutes qui souvent l'attriste !

ASPIRATIONS ET REGRETS

I

Peut-on du temps rapide interrompre le cours ?
Pas plus que je ne puis attacher à sa rive
Cette eau fugitive...
Et cependant jamais tu ne sais où tu cours.

Pourquoi nous retenir sur la pente fatale ?
Si les fleurs du chemin te font mieux pressentir,
O sombre avenir !
Pourquoi, pour les cueillir, s'attarder le front pâle ?

C'est un monde enchanté que tout à coup tu vois,
Mais comme rien, hélas ! de réel ne l'habite,
Il est mort si vite
Qu'elle n'a pas le temps de le chanter, ta voix !

Ah ! que l'on sent parfois, parmi ses rêveries,
Quel fleuve impétueux de désirs l'on aurait,
Si l'on adorait !
Hélas ! je n'ai que des espérances flétries...

Je les pris à l'azur qui rayonnait en moi.
Me reprochera-t-on de vouloir les lui rendre,
En baisant leur cendre ?...
Trouble dont je ne puis jamais vaincre la Loi !

II

Ce poème s'en va du cœur dont il est né.
Est-ce la Loi partout si triste
Qu'à l'oubli tout est condamné ?
Que rien ne lui résiste ?...

De plus riches couleurs il l'aurait habillé,
Si l'opacité des nuages
Ne l'empêchait pas de briller,
L'étoile, aux soirs d'orage.

Il l'aurait orné de mots plus étincelants,
Si la souffrance qu'il recèle
Pouvait, sous des pleurs ruisselants,
Jeter une étincelle.

D'une pure cadence il l'aurait animé,
Si les arbres, à ces tempêtes,
Demandaient un vent bien rythmé
Pour secouer leurs têtes...

Pour qui l'a-t-il conçu — répondez, ô Mystère ! —
Ce doux poème qui le fuit ?
N'aurait-il pas voulu se taire
Et le garder en lui ?

Si, par lui, s'éclairait encore quelque chose !
S'il apportait de la blancheur,
Et si le chagrin qui l'arrose
Avait de la fraîcheur !

LA CENDRE DU PASSÉ

La cendre du Passsé ! la cendre du Passé !
Que le vent de l'Oubli trop souvent la disperse !
Dans l'urne de nos cœurs il nous faut l'amasser.
Sur un rythme dolent, tiède encor, je la berce..

Vous avez le devoir, frappés de plus d'un coup,
De ne pas renier ce que fut la souffrance,
Où vous sûtes, blessés, rester encor debout,
— Pas plus que ce qui fit votre douce Espérance !

.....

O Devoir, qu'au Présent tant de siècles morts dictent,
Qui nous fait proclamer tant de noms immortels,
Et nous fais, confiants, malgré mainte vindicte,
Sur les nobles tombeaux élever des autels ;

O Devoir, ce n'est pas une froide Science,
Qui dit à notre cœur ce qu'il doit adorer ;
Que le plus grand des biens est encor la conscience ;
Que le prix des vertus, nous devons l'ignorer.

La cendre du Passé ! tout ce qu'on y retrouve !
Tout ce qu'un temps cruel sut prendre et sut broyer !
A la chaleur du cœur plus d'une flamme y couve,
Qui sur notre avenir saura bien flamboyer.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

RÊVERIES AUTOMNALES

La splendeur automnale a de l'ambre et de l'or
Et des reflets encor
A faire ruisseler parmi mes rêveries
— Ah ! toutes leurs coquetteries ! —
Leur miroir est l'étang qui dort.
Et, parmi les branches flétries,
Elles vont toutes, sans effort,
Prendre, en le vent du nord,
Un si majestueux et si timide essor...

Elles passent encor et sans cesse repassent
Sous les branches qui cassent
— Comme vous vous brisez, à nos soupirs, Espoirs ! —
Qu'il vienne à venter ou pleuvoir,
Si les mornes sentiers s'effacent
Sous maint débris jaune ou bien noir,
Elles n'y perdent pas leur grâce
Modeste, et les rayons du soir
Tout troublés les embrassent.
Mais leur marche, aux débris de mon cœur, s'embar-
[rasse.

Leur souffle fait tourner les feuillets du roman
Que j'écris constamment,
Qui s'élèvent parmi les feuilles dans la brise ;
Mais, dans l'épanchement
Où l'âme s'éternise,
Leur douceur s'harmonise
A tout ce que pieusement
Symphonise
L'exhalaison de mon cœur vers le Firmament...

.....

Voyez-les parcourir pensives, sans raideur,
La route du malheur.
— Ah ! que n'embellit pas leur pudique noblesse ! —
Et j'aime la candeur
De leur timide ardeur.
Voyez-les, sans faiblesse,
Prendre tout ce que laisse,
En mourant, la forêt d'odeur ;
Sans mollesse,
Se dirige leur vol au gré du vent vainqueur.

Les feuillages d'or sont leur couche nuptiale,
Humide et glaciale,
Près des arbres qui sont leurs amants éplorés ;
La douceur automnale
A leur gravité pâle
Unit ses tons dorés,
D'émeraude ou cuivrés.
Leur timide union exhale,
Par les prés,
Une mélancolie où chante la rafale.

Ne m'abandonnez pas avec le fardeau lourd
De passer, sans amour,
Aux bras de la Tristesse, en cet exil si rude,
Peut-être pour toujours.
En des instants trop courts,
Avec sollicitude,
Donnez-nous l'habitude
D'être à la Voix d'En-Haut moins sourds,
Douce étude !...
Pour me ronger le cœur, venez, Hommes-Vautours !

OISEAUX

... Et brusquement l'hiver éclate...
Pour se faire un nouveau tapis,
Les grands arbres n'ont plus de feuillage écarlate
A donner au vent sec qui siffle en ses dépits.

Le cortège de la Misère !
Où sont-ils les hôtes joyeux ?
Ah ! les nids que les chocs des orages brisèrent !
Sous les vols alanguis, passez, débris soyeux !...

Oui, c'est un poème dans l'air,
Oiseaux, qui vient là de s'écrire,
Le roman de tout ce que vous avez souffert.
Bouche en feu de l'Eté ! Vous y mettiez le rire.

Comme il vibrait, le frais matin,
Quand, follement donnant l'aubade,
Vous chantiez, innocents, l'espérance sans fin
Le faire, ébouriffés, plus d'une autre gambade !...

.....

Mais à présent, hélas ! pour vivre,
Vous déterrez quelque vieux grain ;
Et la Nature vient de refermer le livre,
Où, sans suite, on lisait votre incessant refrain.

Ornez, de vos plumes souillées,
Le nouveau qu'elle vient d'ouvrir ;
Mais que, par mes pleurs dont les pages sont mouillées,
On sente qu'en mon cœur vous ne sauriez mourir !

Nature, ce n'est pas ta faute
Si l'Hiver de mal se revêt,
Si le dessein cruel, qui prend tes feuilles, ôte
La caresse à mon rêve, à l'oiseau, son duvet.

.....

Ne dois-je pas sur toi pleurer,
O petite plume envolée ?
Si je sais dans mon mal, là, debout, demeurer,
C'est que je donne à tous mon âme inconsolée.

Encor des lendemains frileux !
Nos désirs transis se promettent
D'attendre, pour leur vol, des jours roses ou bleus,
Où les douceurs du Ciel aux âmes se transmettent.

MOULINS A VENT

... Vieux compagnon que ce moulin,
Qui faisait une tache blanche
A l'horizon où le ciel penche !
Tu défiais le temps serein,
O meunier, le poing sur la hanche !

Les moulins n'ont plus de secret.
Contre leurs tremblantes murailles
Tu viens frapper, vent, qui les railles :
« Où les ailes dont s'effarait
Le vol des moineaux ou de cailles ? »

Plus de secret, plus de moulins
A vent, plus de maître Cornille (1),
Et plus de meunière gentille,
Qui coule ses doigts dans les grains,
Que vend l'amoureux qui babille...

) Le secrêt de maitre Cornille (contes de Mon Moulin
. Daudet).

Ah ! qu'à la porte on clabaudait !
Et comme elle chantait, la meule !
Belle farine que la gueule
Du four, boulanger, attendait !
La colline semblait moins seule :

Vieux compagnon que ce moulin,
Qui faisait une tache blanche
A l'horizon où le ciel penche !
Tu défiais le temps serein,
O meunier, le poing sur la hanche !

Ah ! collines, que je vous plains !
Comme les hauteurs étaient belles,
Quand les moulins avaient des ailes,
Et quand, portant les sacs de grains,
Les ânes gris montaient vers elles !

Hélas ! ces temps revivront-ils ?
Rirons-nous de voir la farine
Nous incommoder la narine ;
Blanchir nos sourcils et nos cils,
Dans un moulin, sur la colline ?

— O pauvres murs ! — Vous en doutiez ?
Voyez en les traces dernières :
Plus de meuniers, plus de meunières.
Il n'est plus que des minotiers ;
Les moulins sont sur les rivières.

Ecoutez ce sifflet strident :
Au moulin à vapeur on broie
Le grain... regardez la courroie ;
La meule d'acier, à présent,
A fait, de tout le blé, sa proie.

.....

Ailes dont fut tué l'essor
Par la concurrence — quel drame ! —
Ou par la dévorante flamme !
En moi, je la sens battre encor,
Ailes des vieux moulins, votre âme !

BRUME MATINALE

Sur les gazons que flotte-t-il ?
  Ce sont des formes légères...
Près de brebis qui lui sont chères
  Où donc est la bergère ?
Illusion ! le vent subtil
  Souffle ce qu'il lacère
Et me l'apporte en mince fil.

Mais voici que toutes ces formes
  Se fondent dans les vallons.
On y voit des blancheurs énormes
  Rouler, tels des ballons.
S'accrochant aux branches des ormes,
  D'autres bien plus difformes
Flottent, tels d'éclatants haillons...

Voici que la brume recule,
  Flocons dispersés... Voyez !
Un coup de vent au mur l'accule :
  La gracieuse bulle !
Mais un rideau s'est déployé :
  Ce qui n'est pas noyé
Derrière lui se dissimule

Et bientôt je ne vois plus rien.
Mais soudain une éclaircie
Se fait dans la brume amincie
Sur la feuille roussie.
Dans ma brume un peu de jour vient.
Que ce temps me convient !
Ma mémoire s'est ressaisie.

C'est là que le deuil automnal
S'est voilé pour me sourire ;
C'est là qu'il accorde à ma lyre
Le rêve qui déchire ;
C'est là que, dans l'air matinal,
D'un mode moins banal,
Toute l'âme sans fin soupire !

Ah ! toute la réalité
Où l'existence se brise
Par toute la brutalité,
O mon âme incomprise !
Quelle sombre fatalité
Te ferait plus exquise
Pour souffrir et pour méditer ?

LA FONTAINE

Il est une fontaine,
Dont un bras de fer pompe l'eau,
Qui soudain jaillit dans le seau
Ou bien qu'une rigole entraîne,
Mince ruisseau,
Vers l'herbe se perdre, incertaine.

Vers l'approche du soir,
L'Eté, quand la chaleur recule,
Fraîche, l'eau remplit l'arrosoir,
Et, contre la soif qui la brûle,
Au crépuscule,
Elle est de la plante l'espoir.

Elle a, cette fontaine,
L'eau dont le bruit ne se confond
Pour moi — car il est si profond ! —
Au bruit d'une autre eau souterraine ;
Il chante au fond
Du cœur l'espérance lointaine !

Par vous, fleurs et gazon,
Cette onde, qui vous cherche, est bue,
Et sa fraîcheur se distribue
Tout autour de cette maison.
L'âme est émue
Par elle dans chaque saison.

Il est une fontaine...
Quand le levier de fer gémit,
Que la bouche en bronze vomit
Cette onde qui chante, incertaine,
La voix lointaine
Est, pour moi, celle d'un ami.

UN SINISTRE

Un fait divers

Vous qui vous attardez sur ces plages mondaines
Où le désœuvrement vous mène quelquefois,
Par un soir orageux qui dispose aux effrois,
Avez-vous entendu monter des voix soudaines ?

Imaginations ! dira le snob flânant.
O voix de sinistrés, dans nos cœurs en prières,
Vous dominez parfois celles des eaux amères,
Et vous nous évoquez plus d'un drame poignant.

Hier, qu'a-t-elle fait, la grande Meurtrière ?
Un canot de plaisance a sombré sous le vent ;
La voile s'abaissa comme un linceul mouvant ;
— Une femme, un enfant, pris à l'époux, au père !

Même, sous un ciel pur, au vent capricieux,
La vague ne sait pas demeurer bonne fille.
Ils ont pu s'accrocher tous les trois à la quille,
Les autres passagers... O père soucieux !

Tu l'avais entouré de ton soin le plus tendre
Ce cœur d'homme futur, fait de ton propre sang ;
Et déjà tu rêvais au bel adolescent,
Mais l'aveugle destin ne voulait pas attendre ;

Il a chargé le flot de les prendre tous deux,
Et ta femme et ton fils, ton étoile et ton astre.
Horreur ! il a suffi pour un pareil désastre,
De sortir en canot par un temps hasardeux...

Lamentable Océan ! L'Apothicairerie (1),
Belle-Isle et ses rochers, où tu sais mugissant
Bondir tumultueux, livide, éblouissant,
On voudrait t'admirer : Pourquoi cette tuerie ?

Pourquoi réclame-t-il des victimes, ton chant,
Qui siffle dans le soir avec un accent rauque ?
Ne te suffit-il pas, eau ténébreuse et glauque,
Du sang qu'en des rayons te verse le couchant ?

(1) Grotte célèbre de Belle-Isle.

L'AUBE SANGLANTE

1914

Ile-de-France :
Bords de la Seine (Épinay-sur-Seine)

MORCEAUX CHOISIS

AU SOURIRE DES ROSES... HÉLAS !

Voir le soleil nouveau colorer tant de fleurs,
Est-ce oublier un peu qu'il fut plus d'un pétale,
Que sous l'averse de nos pleurs,
Dut emporter la Mort fatale ?

Un air plus transparent à la beauté des choses,
Saura-t-il chastement, Vision, te baigner
Sous le parfum subtil des roses
Où tout mon cœur voudra saigner ?

Ne foulons pas trop tôt sous nos pas le royaume
Que t'ouvre un rêve pur au souffle du printemps ;
Avant d'en respirer l'arôme,
Attends, mon triste Amour, attends !

Pourquoi la retarder, Nature, cette ivresse
Qui fait, dans l'aube tiède ou vers la fin du jour,
Sentir l'éternelle caresse,
Oui, de chaque instant le plus court ?

Là-haut, le bel oiseau, songeant à sa nichée,
Fait en secret le nid qui la doit abriter...
Garde ta tendresse cachée
Pour l'Idéal à mériter !

Tu ne me souris pas, ô sourire des roses,
Puisque, pour me charmer, tu devrais consoler,
Mieux que mes vers, les fronts moroses
Et dire au Mal de s'envoler !

Je crains que quelque espoir, hélas ! s'évanouisse,
Sitôt qu'il sera né sous le pas chancelant
De ce Cœur épris de justice,
Qui toujours s'élève en tremblant.

S'il cherche à surmonter cette faiblesse humaine,
Il ne méprise pas ta route, Humanité,
Où son Amour divin le mène,
En contemplant l'Eternité !

Saint-Brice-sous-Forêt.

TIMIDES LUEURS

Tout va recommencer.
Voici que tout s'apprête :
Azur, gazon et fleur coquette ...
Tout va recommencer.
Je ne sais que penser.
Si dans un rêve je m'arrête,
Le ciel pourra-t-il s'offenser ?

Le gazouillement tendre
Se fait de mieux en mieux entendre.
Mais vais-je retrouver
Le charme de rêver ?
Et qui, mon cœur, saura t'apprendre
Le secret de mieux t'élever ?

La brise que j'aspire
Hélas ! en moi toujours soupire.
Et mon cœur se gonflant
Prend un rythme indolent,
Tandis que, par elle, j'admire
Un air joyeux au pré tremblant.

Toujours les mêmes choses :
Des rayons, de l'azur, des roses !
Tu te sens, éperdu,
Par l'Amour attendu.
... Mais sait-il, l'Amour, que tu n'oses
Croire l'avoir même entendu ?

TRISTESSE SAINTE

O Toi, Tristesse sainte,
Dont mon cœur se remplit,
Tandis que ma jeunesse éteinte
Me fait voir que mon temps est accompli !

Tu n'es pas la Tristesse
De ceux qui vont donner,
Pour but, à leurs jours la richesse,
Et de leurs revers veulent s'étonner !

Tu n'es pas la Tristesse
De ceux qui se sont mis,
Par leur faute, dans la détresse,
Avec l'orgueil de leurs sens insoumis.

Je ne suis pas sublime,
Hélas ! en t'acceptant,
Je n'aurai pas l'erreur ultime
D'être aux volontés du Ciel insultant.

Et j'offrirai, sans crainte,
A ta suggestion,
Tous mes désirs, Tristesse sainte :
Tu peux exiger ma dévotion !

ÉLÉVATION PRINTANIÈRE

etours frissonnants, lumineux et superbes,
tout ce qui sera le charme printanier,
ce qui, devenant des bouquets et des gerbes,
déjà tout l'orgueil du patient jardinier !...

vaume du Printemps que parfume l'Amour,
va puiser mon cœur autant que ces corbeilles,
nds pitié de mes pleurs... prolonge l'instant court
tu m'éblouiras de tes beautés vermeilles !

.....

je songe qu'en toi tout n'est pas vanité,
t de l'encens que ton parfum devient aux temples
mon être ressent de tout l'inanité...,
f de tout ce qu'il voit, lorsque tu le contemples,

rand Cœur suspendu dans l'espace et le temps,
t les pulsations font se mouvoir le Monde,
fais monter vers toi, parmi le clair printemps,
osanna de tous ceux que ta Lumière inonde !

COMPASSION

(*Sonnet*)

A voir tant de fraîcheur, tant d'éclat, tant de grâce
Mon cœur ne reste pas, hélas ! indifférent.
A leur intimité, qui soudain le surprend,
Il sent presque aussitôt un frisson qui le glace.

Au sein de sa rosée abondante, il comprend
Que de tels souvenirs jamais rien ne s'efface.
De tout nouveau printemps qui le fait plus vivace
Ce qu'il reçoit en chants, c'est en pleurs qu'il le rend

Que ta douleur jamais ne demeure inactive ;
Qu'elle attire de tous, en toujours grandissant,
Un plus charmé regard et plus reconnaissant.

La splendeur du printemps est déjà fugitive,
Qu'importe !... si, pour tous, ton Cœur compatissar
D'inaltérables fleurs sait être éblouissant.

REVANCHE

s bords du Rhin s'élève une clameur de guerre.
frémissez-vous d'aise, o mânes d'Attila ?
, c'est pour dévaster, comme les Huns naguère,
e tous ces Allemands se sont assemblés là !

y a quarante ans, il en était de même :
ıt de Français sont morts, France, en te défendant,
e par tant de héros, dans la lutte suprême,
sus grandir, malgré Metz et malgré Sedan !

rsque tu succombas, France, sous la ruée
rmidable de tous les pillards accourus,
Justice ici-bas fut bien diminuée :
e d'opprimés ton sang, France, avait secourus !

is, malgré tes revers, tu restas souveraine ;
fécondas les cœurs français de ton sanglot,
ant obstinément cette Alsace-Lorraine,
e nos soldats vainqueurs vont reprendre bientôt.

Vous surgirez de l'ombre, au chant de la Victoire,
Fantômes de tous ceux de Forbach, Saint-Privat ;
Et plus tard on lira, plus pure étant l'Histoire :
« C'est ainsi que le jour de justice arriva ! »

Regardez ! c'est le jour de la grande Revanche :
Des steppes vient le Russe à l'appel du Français ;
De son île, l'Anglais qui traverse la Manche...
Certain est le bon droit autant que le succès.

Ah ! que stoïquement chaque cœur se prépare
A voir couler le sang où fuira le Teuton.
Mais tout Français, afin de chasser le Barbare,
A défaut du fusil emploierait le bâton !

Oui, l'orgueil allemand descendra de son faîte :
De nous exterminer qu'est devenu leur plan ?
Car voici que soudain l'Europe stupéfaite
Voit la seule Belgique arrêter leur élan !

Voici l'heure de la divine Délivrance.
C'est du plus juste espoir que nous nous éclairons ;
Aux armes, citoyens ! reconnaissez la France ;
C'est son souffle éternel qui passe en nos clairons !

C'est son âme qui va, sous les brumes d'Alsace,
Faire autant de héros qu'il y a de Français.
Des Vosges vers Strasbourg elle pousse leur masse,
Qui méprise la mort comme au temps de Desaix.

La Patrie en danger ! Foules de volontaires,
Elle a fait souvenir nos cœurs de vos exploits ;
Nous avons conservé vos vertus militaires :
Quels prodiges nouveaux fera le sang gaulois ?

LA GUERRE

Alors que par l'Eté la campagne est dorée,
Alors qu'un ciel clément fait sa paix plus sacrée,
Que la beauté de vivre est par nous admirée ;

Que la Providence semble plus près de nous,
Et que la Piété tombe mieux à genoux,
Que l'avenir par le progrès s'annonce doux ;

Parmi cette douceur voici que nous atterre
Subitement le Spectre effrayant de la guerre,
Qui contemple, dressé sinistrement, la Terre :

« Bonnes gens, vous comptiez sur vos belles moissons,
Et, la sueur au front, dans vos claires maisons,
De vos champs fécondés vous portiez les chansons.

« Vos greniers prévoyants connaissaient l'abondance.
Le village en sabots, dans sa rustique danse,
Fêtait tout ce que peut donner la Providence.

« Aux brillantes cités chantait quelle clameur !
Et, tout à ce progrès qu'il attendait sans peur,
Oui, l'homme ne savait même pas qu'on en meurt !

« Savez-vous, bonnes gens, quand parmi vous je passe,
Ce qui reste des biens que le Labeur entasse,
Du foyer, des enfants dont la gaieté délasse ?

« Des informes amas brisés par le canon,
Des orphelins pleurant sur des débris sans nom,
Avant d'être à leur tour massacrés sans raison !

« La Grandeur, la Beauté, sous mes pas tout chancelle.
J'allume dans les cœurs la Haine universelle,
Qui parmi l'incendie et le meurtre étincelle.

« Tu me dis ton fléau souvent, Humanité,
Et pourtant tu me veux ! De la cupidité
De maints peuples je vis, et de leur vanité.

« Toujours comme autrefois ira piller la horde
De tous ceux dont la force ou le nombre déborde,
Et malheur aux naïfs qui rêvent de concorde !

« Et la Paix rend toujours mon effort plus puissant.
Fraternité ? Mais c'est en fleuve grandissant
Que par moi veut couler, Humanité, ton sang ;

« Oui, ton sang le plus pur, celui de ta jeunesse !
Il faut que toujours mieux le Monde reconnaisse
Par un culte plus beau que je suis sa Déesse ! »

A PROPOS DU BOMBARDEMENT DE LA CATHÉDRALE DE REIMS

Ah ! tout ce qu'à la France ont de beautés légué
Les artistes qui, dès la plus lointaine Gaule,
De leur génie ont, sans compter, tant prodigué,
Sans au juste savoir la grandeur de leur rôle !

Tout ce qui sous le ciel de la France est divin,
La splendeur du pays, la bonté de la Race,
S'est ouvert au sculpteur, au peintre, à l'écrivain,
Qui nous en ont fait voir la lumière et la grâce !

Artistes oubliés parfois, ils n'ont pas craint,
Ceux qui fixaient le vol de la Pensée humaine,
En dépit bien souvent du goût contemporain,
D'ignorer la façon byzantine ou romaine.

Mais ils donnaient aux cœurs l'élan national,
Car ils ont, sans souci des procédés antiques,
Trouvé, pour nous séduire, un charme original,
Et nous vainquîmes par leurs efforts pacifiques.

Oui, nous pouvons par eux vénérer les Passés
De la France toujours vaillante et généreuse
Aux chefs-d'œuvre sculptés sur les blocs entassés,
Parure des cités, superbe et glorieuse !

De son air protecteur pour les toits familiers
Qui l'entourent sur la place, la Cathédrale
Sur ses tours, en sa nef et parmi ses piliers,
Garde en l'éternité l'Ame nationale...

Cathédrale, c'est toi de tous nos monuments,
Qui dis aux temps présents nos vertus instinctives,
Notre vivant génie... Aussi les Allemands
Avaient tourné sur toi leurs fureurs destructives.

Aux yeux du monde entier sacrilège odieux !
Ecoutez ! en voulant les ébranler, ces pierres,
Ils en ont éveillé les échos qui, pieux,
Vont exhorter pour la Victoire tous nos frères !

LANGUEUR AUTOMNALE

Feuillage languissant que l'Automne a roussi,
Balance-toi sur moi qu'assombrit le souci !

Oui, parmi la douceur de la brise automnale,
Je sens que quelque chose en moi s'est adouci.

Et les derniers rayons, qui font le ciel d'opale,
Sous la feuille qui meurt caressent mon front pâle.

Pieux recueillement dans cet air odorant !
Oui, je sens toujours mieux qu'on monte en adorant ;

Que dans le tourbillon des jours on se conforme
A des desseins secrets, tout en les ignorant.

Oh ! l'amoncellement sous le chêne et sous l'orme !
De ce qu'il brise en nous, le Destin nous informe.

Parfois la saison donne une telle langueur
Que, sans savoir son deuil, dans le vague est le cœur.

Aux brumes de l'oubli voici qu'il s'abandonne ;
Il la voit, sans souffrir, la céleste rigueur.

A la Fatalité si triste l'on se donne ;
Et sous un vent de mort, sans mot dire, on frissonne.

C'est un charme nouveau qui soudain m'amollit :
Je crois qu'un tourbillon de fleurs m'ensevelit.

De la mort tout déjà révèle le passage ;
Notion des douleurs qui parfois s'abolit !

Oui, je vois quel éclat garde le paysage !
Dans l'extase tomber, n'est-ce pas le plus sage ?

.....

Je sens que quelque chose en moi s'est adouci.
Universelle paix, prends mon cœur, le voici !

Il faut que ta langueur pieusement m'endorme,
Feuillage languissant que l'Automne a roussi !

Que j'aime les aspects que grandit ou déforme
L'ombre qui vient rêver sous le chêne et sous l'orme !

.....

Qu'importe si de tout s'efface le dessin !
Je sens me pénétrer quelque chose de saint.

Je sens trembler en moi la clarté sidérale,
Tant providentiel s'affermir un Dessein !

Et parmi tes parfums, ô Dépouille automnale,
L'Hymne éternel s'enfler dans le nocturne râle !

J'ÉTAIS NÉ...

J'étais né pour briller dans un monde plus vaste,
Se dit l'Esprit qui veut toujours plus s'épurer,
Et jeter un éclat qui le fasse durer ;
Alors que le cœur se dévaste,
Espérant les baisers d'une aurore plus chaste !

J'étais né pour sentir l'univers palpiter
Dans les rayons dont Mars nous porte la caresse,
Parmi les grandes voix d'amour et de détresse ;
Et j'étais né pour méditer
Sur tout ce qui nous charme et vient nous irriter.

J'étais né pour chanter dans une autre atmosphère
Plus transparente au ciel qu'on voudrait respirer,
Plus accueillante au Vrai qu'il peut seul inspirer ;
Où l'on aurait l'espoir de faire
Son acheminement vers une pure sphère.

'étais né pour monter noblement vers un But,
achant bien que jamais l'âme n'est appauvrie,
n versant ses trésors, toujours plus attendrie :
Aux âmes pauvres son tribut,
celles qu'on méprise et qu'on met au rebut.

ais avouez que c'est une fortune étrange
our notre esprit, qui crut dans l'azur se tremper,
e se voir sans rayons et sans souffle ramper,
Quand il rêva des ailes d'ange ;
'être si loin des cieux et si près de la fange !

uels vents d'iniquités les ont donc balayés,
ous ces projets qu'on eut dans l'espoir éphémère
e vaincre, ô Solitude, une pensée amère !
Et quels combats ont essayés
ans une nuit sans fin tous les sens effrayés !

étais né pour sentir, par mon âme éblouie,
conquête d'un ciel où tout est pardonné.
'ai-je eu de tout cela ? Pourquoi suis-je donc né ?
Pourquoi s'est-elle épanouie,
notion du moi que rien n'a réjouie ?

pourquoi donc faut-il que cet effort vital
i toujours renouvelle un monde qui s'épuise,
itre toute raison, ô douleur, nous produise ?
Pourquoi faut-il qu'un temps fatal
aille continuer comme agrandir le mal ?

AUGURE

(Sonnet)

Un aigle royal, venant d'Allemagn
tombe dans les lignes français
(*Les journaux*).

Une aile, dirait-on parfois, porte un message,
Elle avive en nos cœurs l'azur profond du ciel,
Et plus d'un rêve éclot charmant à son passage.
Et même on y peut voir un symbole réel.

Ainsi l'aigle royal qui sur ton paysage
Guerrier s'abat, est pris par nous... Ah ! tu sais q
Oiseau sinistre plane, ô France !... doux présage
Tu n'as pas fait en vain à nos vertus appel.

Salut, aigle épuisé qui de la Forêt-Noire
Nous apporte un augure auquel nous voulons croi
Qu'un obscur vol haineux tombe comme le tien

Vois-tu l'essor sauveur de notre âme guerrière
Il tombera, n'ayant que le mal pour soutien,
Le vol impie, hélas ! qui passa la frontière !

JOUR DES MORTS

La cloche annonce
Le jour des morts :
Quelle sera du monde la réponse ?
De ceux qui vont joyeux et forts,
Du cœur qui dans la nuit s'enfonce,
Pour vivre, chaque jour, fait de nouveaux efforts ?

Dans chaque cimetière
Mon âme est toute entière,
— C'est là qu'est le plus pur des parfums d'ici-bas —
Près de la plus modeste et de la plus altière
Des tombes qu'on fleurit ou qu'on ne fleurit pas :
Car les vivants oublient, hélas !

C'est là qu'il reste
De la beauté,
Là, vois-tu, que l'ombre est la moins funeste
A la douleur, tout à côté
De la tombe où, flamme céleste,
Brille ce que la mort ne peut pas nous ôter.

Jour des morts ! Ah ! personne,
Je crois, qui ne frissonne
Quand la cloche soudain vient le lui rappeler !
Quels échos dans le soir, dans le vent de l'automne,
Quels mots de foi, d'amour on écoute épeler,
O Mystère qui veut parler !

On s'agenouille
Dans le frisson
Qui fait voler des arbres la dépouille.
Il sent plus vaste l'horizon,
L'œil qui sur le tombeau se mouille ;
Et chaque larme fait sa divine moisson.

Jour des morts qui relèves
En plus d'espoir les rêves
Que la vie a brisés ! C'est étrange, mais vrai,
Qu'en ce jour-là l'on sent circuler plus de sèves :
Suprême volonté des morts qui transparaît
Pour féconder notre Regret !

Chacun s'arrête
Sur les sillons
Qu'il trace dans la vie... échos de fête,
Un instant, tout se taît... Prions...
Ainsi plus de force s'apprête
Pour l'homme qu'au bruit vain de joyeux carillons.

Par les morts qu'elle oublie
La race est affaiblie.
Par tous ceux qu'elle honore elle grandit toujours.
Trop de vie à ces morts sur la terre nous lie,
Pour que nous le puissions, vivre sans leur amour
...Prions ! ils ne seront pas sourds !

HÉROÏSME

Héroïsme qui, sans espoir de bénéfice,
Fais que celui, qui croit accomplir son devoir,
Sait consentir joyeux au plus grand sacrifice ;
Héroïsme qu'on n'a pas, quand on croit t'avoir,
Qui, mal compris, hélas ! du mal deviens complice,
Tous ne peuvent pas te savoir !

Tu descendis, parmi la splendeur la moins vaine,
Dans l'âme de celui qui, soldat ou rêveur,
Mena pour le bon droit la lutte surhumaine ;
Dans l'âme de plus d'un qui fut notre sauveur,
Et qui sut conquérir une part du domaine
Où l'esprit erre avec ferveur...

Héroïsme qui n'es pas l'asservissement
De notre instinct de vaincre à quelque but pratique,
Qui fais à la conscience un élargissement,
Tu n'es pas le besoin de sembler magnifique ;
De tout l'être tu fais un tel grandissement,
Tu rends la volonté magique !...

.....

O toi qui, sur la plaine, en l'horreur du carnage,
Malgré des flots de sang, au ciel laisses du bleu,
Qui fais sur tant d'horreur que la Beauté surnage,
Et que plus d'un héros semble animé par Dieu,
Tu mets des rayons purs au combat qui fait rage,
Tu rends moins sinistre son feu.

.....

A notre cœur, en butte à la Fatalité,
Héroïsme qui dis : « Sois fort, mais bats de l'aile !
Un coup d'aile peut vaincre, et l'Immortalité
Sourit dans l'aube claire à la victoire telle !
O le spectre hideux de la brutalité !
Il faut vouloir vaincre sans elle... »....

On ne respire plus, et tout nous semble étroit :
Mais voici que soudain ton grand souffle, Héroïsme,
Les fait se révéler, dans leur beauté qui croît,
La noble humanité, le fier patriotisme...
Ce souffle est-il humain ? Mais à peine on le croit,
Tant nous sentions notre égoïsme !

.....

Ah ! tu sauras dicter bien des hauts faits encor,
Héroïsme qui dis : « résiste » ou bien « avance »
Au cœur qui, grâce à toi, peut poursuivre l'effort
Comme au culte du Beau donner sa redevance,
Malgré l'instinct vital qui lui dit qu'il a tort !
Fais toujours mieux voir ta puissance !

TROP D'AGONIES !

1915

Ile-de-France :
Épinay, Enghien, Montmorency

MORCEAUX CHOISIS

LES MOIS

Chaque saison
A sa chanson.

Dans ses ombres ou dans ses flammes
Naissent toutes les gammes.
Quelle variété
Y découvrent nos âmes !
Invoquons-les, ô Piété !

L'harmonieuse foule,
Chaque an, de notes qui s'écoule !
C'est un concert troublant
Dans le décor changeant
Que chaque mois déroule...

Nature ! ô merveilleux clavier !
C'est une bise qui prélude,
Nous disant que l'Hiver est rude,
Barbe de neige de Janvier !

Si, dans une froide ouverture,
La misère encor va crier,
Il a des rayons, Février,
Où l'espérance s'aventure.

Mars : chants dans les airs attiédis
Des eaux débordantes et claires ;
Printemps ! sortent de leurs repaires
Des êtres encor engourdis.

Le doux éclat qu'Avril projette !
Déjà, pour lui faire la cour,
Le frelon bruyant tourne autour
De la modeste violette.

L'oiseau fait valoir son gosier,
Quand de tout son regard humide
Mai nous sourit... Déjà, timide,
Une rose naît au rosier.

Juin, c'est le ciel qui s'allume,
La cigale qui fait son bond ;
Ah ! que respirer semble bon
Au vent rieur qui se parfume !

Juillet de soleil accablé...
L'écureuil fait sa pirouette,
Et, dans un grand cri, l'alouette
Se sauve à nos pas dans le blé.

Mais voici qu'Août fait se clore
Le temps béni de la moisson.
L'Eté va finir sa chanson,
Pendant que le raisin se dore.

Ah ! le plaisir de vendanger
La belle grappe sur la treille !
Quelle gaieté là se réveille,
Septembre, où le temps va changer !

Adieu, les mois où l'on badine...
On rêve... le bois n'est plus vert.
Car c'est le retour à l'hiver,
Octobre, qui chante en sourdine !

Puis les feuilles tombent à flots.
Novembre ! ô soupirs de l'Automne,
Qui, dans ses averses, frissonne
Et nous rappelle nos sanglots !

Son rythme balayant l'espace,
C'est l'air sinistre et sépulcral.
Décembre ! c'est le chœur final
De la Rafale qui nous glace

A L'ERMITAGE

Ici le Philosophe (1) a regardé les cieux.
De la nature son âme qui fut l'amie
Laisse flotter son ombre en ces doux lieux,
Dans sa gloire endormie.

Quelle aurore le monde a vu là s'allumer !
A cet air se gonfla cette mâle poitrine.
Dans le silence il venait ranimer
Sa foi dans sa doctrine.

Près des bourgeons naissants il la sentait germer,
L'Idée où la beauté de la vie est enclose.
Ce site, alors à tout vain bruit fermé,
En vit la fleur éclose.

L'énormité du mal ne sut pas l'effrayer.
Il songeait, dans le vent, à ce vent populaire
Qu'il voulait soulever, pour balayer
L'erreur avec colère.

(1) Rousseau.

Quoi ! d'un rêve si grand c'est donc là le berceau !
Sous les arbres noueux de la châtaigneraie !
Espace étroit qui vit marcher Rousseau
Vers la Justice vraie !

C'est là que se cachait sa modeste maison :
Car nulle ruine fière, il laisse à l'Ermitage,
Celui qui laisse à l'humaine Raison
Un pareil héritage !

La Révolution qu'annoncent ses écrits
— Que n'eût pas remué leur accent magnifique ! —
Certes, ce cœur, de la nature épris,
L'eût voulu pacifique !...

Certes, pour féconder son Rêve égalitaire,
Il n'aurait pas voulu qu'on l'arrosât de sang.
Dans la tourbe révolutionnaire
Il n'aurait pas pris rang !

Il rêva de donner une âme moins débile
A l'enfant, pour créer la grande Nation,
Et dit ce que doit être, dans « Emile »,
Son éducation.

Oui, ce bois, que remplit son souvenir encore,
Songe à lui de son air tourmenté... le grand nom !
Vois son soleil de gloire qui te dore,
Arbre, dans ton frisson !...

Toujours il eut, dans sa fierté sentimentale,
Un cœur qui près de la femme d'esprit renaît.
Ta grâce fait son œuvre géniale,
Madame d'Epinay !

...Au ciel de la Pensée, avec tant d'envergure
Il s'est dressé, pour nous en faire voir l'éclat,
Qu'à tout jamais cette grande Figure
Pour la Beauté combat.

Montmorency.

DE LA SOURCE A LA VALLÉE

Dans ce vallonnement plein de jeunes taillis,
Nid d'ombre et de verdure où l'heure passe vite,
Quand on berce son rêve à de frais gazouillis,
Onde fraîche qui de là-haut jaillis,
Ton flot chantant se précipite !

C'est au flanc du coteau parfumé par son bois,
Qui des humides vents a pris sa fraîche haleine,
Dont le feuillage est d'eau ruisselant bien des fois,
Que naît, loin de toute demeure humaine,
La source à la tremblante voix.

Demanderons-nous à l'astre de la nuit claire
Ce qu'il regarde au fond de ce bassin pierreux,
Où son rayon furtif souvent semble se plaire,
Après que la beauté crépusculaire
Retarda l'instant ténébreux ?

Errante sur ses bords, voyez la bestiole,
Et venant s'abreuver, le timide chevreuil,
Qui, n'effarouchant pas tout ce charme qui vole,
De tout, là, trouve un frémissant accueil,
Avant que le chasseur l'immole.

La grâce de l'Aurore en la brume sourit,
Sur la nappe argentée où le roseau se dresse...
De ce rose naissant, cet arbre qui pourrit
Sur le sol, qui si longtemps le nourrit,
Doit sentir encor la caresse.

Elle sait bien, cette eau, qu'en le jour ou la nuit,
Son sort attardé là doit ailleurs se poursuivre ;
Qu'elle ira refléter ou la joie ou l'ennui,
Là-bas, des instants proches qui vont suivre ;
Que de ce charme elle s'enfuit...

Sans crainte qu'on la cueille, éclôt la violette
Sur un tapis de mousse en le jour indolent.
Coquettement l'oiseau vient faire sa toilette.
La volupté de ce séjour l'arrête,
Il y fait son chant plus troublant...

Mais l'eau dans la rigole étroite se projette,
Ignorant qu'elle va vers les champs assoiffés,
Où court le scarabée, où mainte pâquerette
Aux brins d'herbe, de fins plumets coiffés,
Fait voir sa blanche collerette...

Savent-elles, ces eaux, que là-bas elles vont
Miroiter au soleil, pour plaire aux libellules ?
Qu'elles feront avec la mousse du savon
Des laveuses, chantant à l'aube au son
Des battoirs, de charmantes bulles ?

Savent-elles qu'à leurs flots d'azur le berger
Conduira le troupeau qui mugit ou qui bêle ?
Qu'elles portent l'espoir au jardin, au verger ?
Près d'elles, qu'en la transparence belle
L'âme aimante voudrait plonger ?

A la rivière, un jour, il faudra qu'elle arrive,
Cette eau-là, se mêler... Avec les peupliers
Frissonnants, elle aura des maisons sur sa rive ;
Puis elle aura, plus sombre et plus pensive,
L'écho du chant des bateliers.

Adieu, les champs ! voici les faubourgs et la ville !
O passage bruyant sous l'arche du grand pont !
O paysage obscur d'usines qui défile !
L'humaine rumeur partout lui répond.
Elle va, se sentant plus vile...

Mais sait-elle, cette eau, qui, sur tout son parcours,
S'évapore, en allant joindre les mers lointaines,
Que, retombant en pluie, au bout de quelques jours,
Elle retrouvera les beaux séjours,
Redevenant l'eau des fontaines ?

LA POUPÉE

« Contente, on le serait à moins »
Doit penser la fraîche poupée,
Car sa robe est si bien coupée,
On l'entoure de tant de soins !

Par trop de baisers qu'on y pose
Son doux masque émaillé pâlit.
Elle est bien sage et ne salit,
Dit-on, jamais sa robe rose.

Elle a soin de ne pas grandir,
Pour que toujours elle l'habille.
Oh ! les grands yeux qu'elle écarquille !
Se briser plutôt qu'enlaidir !

...Mais, malicieuse, elle écoute
Le minet s'approcher sans bruit.
C'est parce qu'elle est en biscuit
Qu'il voudrait la croquer, sans doute !...

Sans doute, elle ne parle pas,
Mais c'est bien pour deux que babille
La charmante petite fille
Qui lui fait faire quelques pas...

...A quoi rêve-t-elle sans cesse ?
Voyez ! personne ne la tient
Sur cette table, et quel maintien !
Elle a des manteaux de princesse...

Tu sais l'embrasser comme il faut,
La poupée avec qui tu joues ;
Tant pis si froides sont ses joues !
Comme déjà ton cœur est chaud !

Et déjà comme il se dépense !
Oh ! ce rôle tant convoité !
A ta jeune âme a miroité
Le But, auquel il faut qu'on pense.

C'est la précoce éclosion
De l'instinct maternel, petite,
Qu'au jouet, parfois cassé vite,
Tu devras... fais attention !

L'ambition de ta poupée
Est de te préparer, enfant,
A ce rôle si triomphant
De petite femme occupée...

EMBAUMEZ LA MORT...

Parmi tant de douceur et trop de volupté,
Par qui — quel doux effroi ! — je me sens tout capté
J'écoute cette paix qui m'environne,
Et dans mon mal mieux accepté,
Tandis qu'un Idéal nouveau pour moi rayonne,
Je songe à tous ces deuils que le printemps couronne

L'épanouissement, sous des pas trop joyeux,
De tapis odorants par leur mousse soyeux !
Le ressent-on sur les champs de bataille ?
Des mourants s'entrouvrent les yeux,
Perdus dans l'au-delà, sur le sol qui travaille
A créer de la vie au chant de la mitraille...

Des pétales ! de plus, certe, il n'est pas besoin
Pour qu'un ciel accueillant lui semble être moins loin
Au malheureux étendu là qui reste...
Cette herbe l'entoure avec soin...
O souvenirs d'amour en le parfum agreste !
Il sent vers l'Inconnu sa route plus céleste...

Quittant sa ville ou bien ses champs, celui qui part
Faire de sa poitrine à la France un rempart,
Trouvera-t-il une couche fleurie,
S'il tombe, frappé quelque part,
Pour faire, en l'embaumant qu'à son âme attendrie
Un jour consolateur plus immortel sourie ?

Tout ce que, loin des siens, il doit prendre d'espoir,
Au brave obscurément qui fit bien son devoir,
La violette ou bien la marguerite
Tout bas le lui feront savoir !
La vertu de bien vivre et bien mourir ensuite,
C'est souvent à la fleur qu'on en doit le mérite...

Mettre au cœur la bravoure et le charme à l'esprit,
C'est souvent, en faisant un bouquet, qu'on l'apprit.
Oui, notre âme prend-elle quelque chose
A la fleur que notre main prit ?
L'amour, qui vient chasser l'ombre d'un temps morose,
Se révèle soudain au charme de la rose...

Oui, vous embaumerez, fleurs de nos champs, là-bas,
La mort de nos soldats fauchés par les combats,
Vous près de qui l'enfance insouciante
Sait prendre de joyeux ébats !
Du soldat, près de vous, mieux l'âme méritante
Quitte d'un vol vainqueur la dépouille sanglante !

DE LOIN !

(*Sonnet*)

Triste monde où, mon cœur, si peu tu te devines,
Qu'en vain tu vas t'user, sans y voir de saveur,
Toujours insatisfait et toujours plus rêveur !
Comme la rose, hélas ! le Rêve a ses épines.

Une mystique fleur s'ouvre à notre ferveur.
Subtil est son parfum, séduisante est sa mine :
O révélation d'une grâce divine !
Sauras-tu profiter d'une telle faveur ?

Tu dois craindre, imprudent, que le charme se rompe
Il faut l'aimer de loin, crois-moi, pauvre mortel,
Poète, cette fleur... C'est peut-être cruel.

Ne cherche pas surtout, toi dont l'instinct se trompe,
A cueillir pour ton cœur impur celle qui vient
De l'azur libre, et qui — prends garde ! — s'en sou-
[vient !

FATALE ATTACHE

Ah ! que de voluptés le mois de mai
  En ses tendresses nous promet !
Le cœur va-t-il songer à sa revanche
    En ce beau mois qui met
    Des fleurs à chaque branche ?
Près d'elles encor faut-il qu'il s'épanche ?

Vois-tu, près des roses et blancs lilas,
  Plus d'un doute l'effleure, hélas !
Sur l'opportunité, mon Dieu, de vivre.
    Il entend comme un glas.
    Ah ! laissez-le poursuivre
Un rêve qui loin du monde l'enivre !

Respectez-en l'essor silencieux
  Qui le fait monter vers les cieux.
Imagination ! O quel vertige !
    Sur terre, soucieux,
    Si mal je le dirige !
Un instant, cache-moi tes fleurs, ô tige !

Je souffre de savoir que tout éclôt
Sur terre pour mourir bientôt.
Mon âme en fleurs, par l'orage flétrie,
Y dit son dernier mot.
Pour qu'un ciel me sourie,
Epargnez-moi l'humaine griserie.

Car, dites-moi, que peut-il rayonner
De ce qu'elle sait nous donner ?
Notre sensation demeure obscure.
Pourquoi nous étonner ?
Car sa source est impure.
Elle nous voile tout... en a-t-on cure ?

De soi-même craint-on le reniement,
Lorsque, sans céleste aliment,
On croira qu'il est une jouissance ?
De vivre infiniment,
On voudrait la puissance.
Sommes-nous donc d'une si pauvre essence ?

Je veux m'ouvrir à la Perfection ;
Loin de moi la séduction
Qui me fait autant sentir ma faiblesse.
Divine attraction !
Quelle est cette caresse ?
Trop d'effluves le frais Printemps me laisse.

Je n'en puis oublier le doux jardin.
Trouble dont j'avais le dédain !
J'y vois déjà tomber plus d'un pétale.
Je retombe soudain...
O vérité brutale !
Sur terre, j'ai quelque attache fatale !

INVISIBLES FEUILLETS

Que donner de soi-même à la Réalité ?
Le moins possible. Il faut pour nous qu'elle s'efface,
Pour qu'en nous nous puissions mieux lire la Préface
Du Livre de l'Eternité.

A ne voir ici-bas qu'une grâce éphémère,
Sur ce que nous sentons un tel doute nous vient !
On s'arrête en la peur de vivre, on se souvient
Que l'existence est chose amère.

Mais ne repoussons pas le fantôme charmant
Du Souvenir que le Printemps de ses fleurs pare.
Tout ce qu'il me promet, si du Beau je m'empare
Pour vivre en le ciel mon Roman !

Croyez-moi ! Ce n'est pas un trésor illusoire
Que vont me révéler d'invisibles feuillets.
Ce qu'en la vie hier encor là je cueillais
A côté sera dérisoire...

Je vais m'initier... Oui, j'aurai l'avant-goût
De la source féconde où la Mort nous amène.
Je vais voir d'un Printemps s'annoncer le domaine
Où le cœur rayonne partout.

Je pourrai m'affranchir de ce qui nous rattache,
Lorsque nous voulons vivre, à la vulgarité ;
Et j'aurai pour moi-même un peu la charité
D'être moins sceptique à la tâche.

Je veux douter que, sans raison, je puis souffrir.
Serait-ce de moi-même une vaine dépense ?
Non, à ma volonté d'aimer la récompense
Peut-être demain va s'offrir.

Timidement tourné vers la grâce éternelle,
Je sens grandir en moi le don d'émotion ;
Et je lis en moi-même avec dévotion
Tout ce qui me fait croire en elle.

LE LÉON-GAMBETTA

Le *Léon-Gambetta* monte sa faction.
De ne pas ébranler l'air de l'Adriatique
Du chant de ses canons, il est mélancolique.
Comme à ces braves gens pèse l'inaction !

Toujours même horizon ! depuis bien des semaines,
C'est près des mêmes points le même va-et-vient ;
Et c'est bien rarement qu'au navire parvient
L'écho lugubre au loin des luttes surhumaines.

Ah ! cette inaction ! Ecrire avec son sang
Au livre d'héroïsme une nouvelle page :
C'est là l'ambition de son fier équipage,
Dans l'attente d'un jour de gloire frémissant.

L'Autriche est devant eux ; et le flot qui les berce,
Il faut l'interdire à tous ses vaisseaux marchands.
Il semble que la côte avec des yeux méchants,
Là, regarde ceux qui ruinent son commerce.

Sur de sauvages rocs sont perchés des hameaux.
Cette côte sinistre a plus d'une échancrure.
Des îlots dénudés : c'est sa morne parure.
Silence que parfois rompent quelques bons mots...

Car plus qu'un autre, il a le sens du pittoresque,
Le marin. Il y a dans son rude parler
Le flot qui chante ou qui rageur va déferler.
Spirituel, il a de l'éloquence presque.

Mais plus d'un pense aux siens qu'il a laissés là-bas
D'une fille aux bras blancs, à la taille élancée,
Il a la vision, — sa douce fiancée, —
Ou d'une femme en noir qui tricote des bas ;

C'est encor au travail quelque aïeul vénérable...
Il songe à sa Bretagne, à la lande, au rocher
Où la broussaille en fleurs sait si bien s'accrocher,
A ce pays farouche et pourtant adorable.

Que masque au vaisseau la brume du littoral ?
Est-ce qu'un ennemi, prêt à mordre, s'y cache ?
Qu'importe ! Il ne saurait pas faillir à sa tâche,
Car il est commandé par un brave amiral.

Dans le ciel empourpré passe un vol d'hirondelles,
Et quelque oiseau de mer de ce monstre d'acier
S'approche et ne paraît guère se soucier ;
Car il préfère la falaise à ses tourelles.

La lune... Confiant s'endort le cuirassé.
Plus d'un brave au hamac rêve qu'on extermine
Les barbares sans frein rués, cette vermine,
Et que le monde en est enfin débarrassé !

Nul bruit... pas de fumée en haut des cheminées.
Qui sait ? demain, peut-être, un ordre, et radieux
Il s'en ira, dans un élan victorieux,
Conduire ses marins aux grandes destinées.

Oui, c'était le destin qu'ils avaient mérité.....
Ah ! quelle explosion soudain tous les réveille,
Ceux que berçaient vainqueurs les songes de la veille !
Ils ont bientôt compris l'horrible vérité.

Un sous-marin glissa près d'eux, tel un reptile.
Par la torpille atteint, le vaisseau va couler.
Que de braves demain le flot va-t-il rouler,
Sans qu'ils aient de leur sang fait la dépense utile !

En face, l'ennemi les eût-il attaqués,
Ils seraient morts si fiers et si gais à leur poste,
Ces braves ! mais mourir sans possible riposte,
Sans un mot des canons dans le vide braqués !

Alors, les officiers, dans un geste sublime,
Forcent à s'embarquer sans eux les matelots.
Tandis qu'ils peuvent voir s'éloigner les canots,
Criant : « Vive la France ! » ils sont pris par l'abîme.

TROP D'AGONIES !

Ce n'est pas de l'enjouement
Qu'à la molle rêverie
Où j'abandonne mon doux cœur qui prie
En son obscur dévouement ;
Sans sourire, elle s'apprête
Avec le Beau que le grand ciel lui prête.

C'est plus de maturité
Que va prendre toute chose,
Tandis qu'achève d'embellir la rose ;
Je me sens mieux abrité,
Amour, contre ta surprise,
Si ma Pensée est toujours plus éprise !

C'est ta fécondation,
O Nature, qui s'opère !
Tu vas toujours plus prendre un air prospère,
En la désolation
Que fait parmi nous la guerre :
Les cadavres fertilisent la terre.

Voir le jour indifférent
Luire aussi bien sur le crime
Que sur le juste ou bien sur le sublime !
Nous doutons... est-ce apparent ?
Comment croire à l'allégresse
De la clarté baignant tant de détresse ?

Non, rien n'est interrompu
Dans l'œuvre de la lumière :
Nous mourons... c'est un peu plus de poussière.
L'équilibre est-il rompu ?
Oh ! pas même une seconde !
Le monde va : notre sang le féconde !

Ah ! ta caresse, ô Soleil,
Me paraît une morsure !
Et puisque, pour mieux qu'on tue, elle assure
Aux plaines l'éclat vermeil,
Ta flamme, elle est infernale !
Je ne vois plus son action vitale...

Bel arbre qu'elle grandit
Sous le ciel qu'elle illumine,
Elle fait vivre aussi tant de vermine !
Elle éclaire le bandit.
Il y a trop d'agonies
Pour qu'il y ait de pures harmonies !

Et le cœur, précipité
Dans sa nuit, sent que conspire
Tout ce qu'il voit et tout ce qu'il respire...
— Oh ! l'atroce vérité ! —
Et le soir, rêve aux désastres
Sur qui vont luire aussi brillants les astres !

LA CHAINE MYSTÉRIEUSE

Je rêve que je l'ai, l'anneau des fiançailles...
Ah ! ce n'est pas, mon cœur, d'émoi voluptueux
Qu'au chemin de la Vie, hélas ! si tortueux,
Tout-à-coup tu tressailles !

Tu n'es pas aveuglé par cet amour fatal,
Qui dans la pâmoison fait se chercher les lèvres.
J'en redoute l'instant de plaisir et de flèvres ;
Le réveil est brutal.

Car de ce joug fleuri qu'en riant on se donne,
Je sais qu'on voit bientôt parfois tomber les fleurs...
Il nous meurtrit... plus de parfums pour nos pâleurs
La foi nous abandonne.

En rêve je la fis, la douce ascension,
Vers quelque cher amour avec de blanches ailes.
Voici que d'aborder les tendresses réelles
J'ai l'appréhension.

Sur terre, je le sais, notre marche est obscure.
Marcher ainsi finit par nous sembler normal.
Plus que du bien peut-être, il est aussi du mal
Qu'aux sens elle procure !...

... O Bague qui m'émeus, vers le ciel pur et beau
Elle cherche là-bas, mon âme curieuse,
Cette chaîne invisible, au loin, mystérieuse,
Dont tu n'es qu'un anneau.

Oui, cette chaîne qui, vers un but que j'ignore,
Me conduira, parmi mes hésitations,
La timide ferveur des aspirations,
Dans ma pudeur encore !

De m'enchaîner divinement ai-je l'honneur ?
Je n'écoute plus rien, je ne vois plus personne ;
Mais, anneau, de mon doigt qui, grâce à toi, rayonne,
Je fais signe au Bonheur...

Et c'est peut-être lui qui va tirer la chaîne
Dont tu n'es qu'un anneau : je vais peut-être à lui
Ainsi sans le savoir, et j'irai sans ennui
Vers la clarté certaine.

Il m'accompagne enfin, l'Amour qui me donna,
Quand je doutais de tout, cette bague magique ;
Il me rend familier cet espoir magnifique
Dont mon cœur s'étonna.

AZUR !

Cet azur — o rancœur ! —
Dont quelque chose j'ai dans les yeux et le cœur,
Va-t-il me rendre plus intime
La sensation du sublime,
En s'ouvrant à ce vol vainqueur
De mon âme vers quelque cime ?

Et comme il l'a troublé,
Mon pauvre esprit, hélas ! souvent tant accablé!
Il fit sa flamme plus pieuse,
Et sa marche plus gracieuse.
Plus d'une extase m'a semblé,
Grâce à l'azur, délicieuse.

Oui, toujours je suis sûr,
Quand je vois se pencher sur mes songes l'azur,
D'avoir le frisson véritable,
De mieux sentir le détestable ;
Et d'un rayonnement plus pur
L'esprit soudain se sent capable.

Parmi tant de trépas,
C'est dans un tel chaos qu'il doit porter ses pas !
Il faut que cet azur l'enivre,
Pour que d'un doute il se délivre.
En ce qu'il ne soupçonnait pas,
Voilà soudain qu'il se sent vivre !

Il sait bien qu'il lira
Des mots mystérieux, tandis qu'il s'en ira
Parmi l'azur, pour y surprendre
L'Illusion ; et, pour mieux prendre
Un élan pur, il s'emplira
Des flots d'azur — Pays du Tendre ! — ...

Souvenirs, nous baisons
Vos reflets dans l'azur où nous nous apaisons.
Nous y subissons votre empire ;
Ce qui de vous chante ou soupire
A, parmi toutes les saisons,
En cet azur, ce qui m'inspire !

HIRONDELLES

O vous, légères hirondelles,
Vous qui jetez toujours des cris,
Tandis que moi, pâle, j'écris,
Moi dont le Cœur n'a plus des ailes !

Je suis les courbes sinueuses,
Elégantes de votre vol,
Qui s'est si rapproché du sol.
De l'été vont finir les clartés fastueuses.

Vous faites la chasse à l'insecte
Rampant, ailé, noirâtre ou roux...
Quel temps lourd !... Ils sortent des trous
Dans l'herbe, où votre œil vif inspecte.

Sur vos courbes si gracieuses
Gare à ceux qui se trouveront !
Bientôt d'autres lieux vous verront,
Car du temps frais déjà vous êtes soucieuses.

Vous partirez vers des climats
Dont je ne sais pas les délices,
Où, l'hiver, s'ouvrent des calices,
Et vous ignorez nos frimas...

En mes jours de mélancolie,
Quand vous zig-zaguez dans le ciel,
Mon cœur vers le Monde éternel
Voit sa route soudain lui sembler plus jolie.

C'est là-bas, là-bas, vers l'Afrique
Que vous le prendrez, votre essor ;
Vous y retrouverez encor
L'azur paisible et magnifique.

Ah ! revenez bientôt, vous êtes
Absentes toujours trop longtemps.
Vous nous rapportez le Printemps.
Que dans la Paix enfin votre retour se fête !

C'est par des liens véritables
A vous que nous sommes unis,
O vous qui suspendez vos nids
Dans nos logis, dans nos étables !

Oui, nous tant imparfaits, nous sommes
Si malheureux, quand vous partez !...
Dans notre ciel plus de clartés
Vous attendront... La Paix règnera chez les hommes !

Car de cette guerre sans fin
Votre doux cœur tant s'effarouche,
Oiseaux !... Que la victoire touche
De son aile la France enfin !

C'est elle que vous préférez,
Car c'est sur la terre française
Que vous volez le plus à l'aise,
Oiseaux charmants, si vifs et toujours affairés !

O vous, légères hirondelles,
Vous qui jetez toujours des cris,
Tandis que, moins pâle, j'écris :
Mon cœur par vous reprend des ailes !

Le Ciel de France est si limpide !
Il vous accueille avec amour ;
Vous embellissez maint séjour,
Quand vous le survolez de votre vol rapide.

Le Ciel de France a tant de jour !
Oui, notre terre hospitalière,
Oiseaux, vous est si familière !
Vous nous fûtes sacrés toujour !

LES ESSORS

1915-1916

Ile-de-France

MORCEAUX CHOISIS

JE VOIS, EN RÊVANT ...

Ah ! quels échos m'apporte,
Dans la brume, le vent,
  En soulevant
  La feuille morte !

De plus d'un triste jour,
Dont si peu sut me plaire,
  Va-t-il se faire
  Un doux retour ?

Car ce qui parut fade
Prend du charme soudain
  Pour le dédain
  D'un cœur malade.

Tout sait s'enjoliver
Quand l'Automne soupire,
  Tout sait mieux luire
  Pour captiver.

A mon ravissement
L'horizon est plus vaste,
Et j'ai maint chaste
Frémissement.

Mais mon âme s'est tue,
Car je vois, en rêvant
Parmi le vent,
Que l'on se tue.

Eh ! oui, là-bas, là-bas,
En la plaine rougie,
C'est une orgie
D'affreux combats.

Oui, je fais prisonnière
Ta grâce, Automne doux,
Pour mieux dire à genoux
Cette prière ;

La prière qu'au Ciel
Ma souffrance répète.
Elève-toi, Poète,
Vers l'Eternel !

Que la douceur exquise,
De partout émanant,
Par ton douloureux chant
Soit mieux conquise...

Oui, nous nous effrayons...
Que fait la Providence ?
— Que de magnificence,
Derniers rayons ! —

On ne peut pas convaincre,
Poète, les méchants.
Hélas ! avec tes chants
Peux-tu les vaincre ?

Pour la France est le Ciel,
S'il est... Car la Justice
Veut qu'on anéantisse
L'Allemand si cruel.

Tes senteurs les plus rares,
Automne, ont imprégné
Mes vœux... Qu'il a saigné,
Mon cœur !... Oh ! les barbares !

LA MORBIDE ATTIRANCE

Douceur inexprimable en toute la campagne !
Dans les sites, que j'ai si souvent traversés,
Mes rêves ne se sont jamais si bien bercés.
De fièvres me brûlant, le Passé m'accompagne...

Et lui fait de nos pleurs la céleste rosée
Qui rafraîchit le cœur, pour le rendre meilleur.
Il est pour la pensée un charmant éveilleur,
Lorsque à ses doux rayons notre âme est exposée...

Ah ! vraiment je voudrais ne pas savoir de bornes
A cet enivrement qui s'empare de moi !
Nature, en ton brouillard, répète à mon émoi
Qu'on trouve des rayons en les Cieux les plus mornes.

Car la beauté, qu'en toi ma tendresse a ravie,
Sur mon triste horizon jamais ne m'a menti ;
Et j'ai souvent, par elle, étonné, ressenti
Le charme en nos douleurs que peut avoir la vie.

A l'instant où déjà plus d'un oiseau s'envole,
Y pressentant la fin prochaine des beaux jours,
C'est un âpre plaisir que je goûte aux séjours
Que quitte la chanson... deviendrais-je frivole ?...

C'est donc en les moments de deuil — quelle ironie ! —
Que je cherche la grâce en mon vague désir ;
Le charme vaporeux, que je voudrais saisir,
— O nature, pardon ! — naît sur ton agonie !

Oui, j'ai toujours connu la morbide attirance
De mes rêves purs vers les désolations,
Et dans moi vous avez, Imaginations,
Pris le plus bel essor au sein de la souffrance !

Je me sens moins impie et mon âme s'allège.
Avec un art meilleur je veux tout embellir.
O tombeaux, près desquels je me sens tant pâlir !
Je demande à l'Automne un puissant sortilège...

Notre âme même alors nous paraît plus jolie !
Ces tableaux, par des vols de feuilles traversés,
En leurs vagues débris par le vent dispersés,
Ont de la majesté dans leur mélancolie !

O CHOSES ADORABLES !

Parmi la brume de mes jours,
Eveillez-vous, en ces tristes séjours,
O choses adorables
Que mon cœur gardera toujours !
Toujours vos charmes indéfinissables
Y feront ruisseler, intarissables,
Les sources de mon Inspiration.
A l'instant le plus monotone,
Par vous vient la douceur qui moi-même m'étonne.
En sa mourante végétation,
Vous me rendez merveilleux cet Automne !

C'est quelque chose de nouveau,
De plus pensif encor, de plus dévot
Qui, grâce à vous, m'habite !
Voyez tout cela que me vaut,
Malgré le Présent que mon Ame évite,
Votre grâce, en le Passé, si subite !

Et comme en moi du pâlissant Soleil
Toute la lumière s'infuse !
J'ai cette impression du Monde moins confuse.
C'est d'un trouble inconnu, soudain l'éveil.
A mes désirs le Beau moins se refuse.

L'Automne a des airs amoureux.
De partout naît un hymne langoureux.
Les arbres ont des tresses
De pourpre et d'or... de douloureux
Qu'ont-ils ? tant de parfums tant de caresses,
Dont s'enveloppent toutes les détresses !
Au sein de ce multicolore deuil,
Voyez irradier mon Ame.
Sentimentalité, voici toute ta gamme !
Et ma mélancolie a de l'orgueil,
Et dans cette ombre elle a plus d'une flamme.

L'Automne sait si bien cacher
Toute la tristesse qui s'en exhale !
Avant de détacher
Chaque feuille, il sait si bien la tacher
De violet, de carmin ou d'opale !
Et que de contrastes sous le ciel pâle !
La forêt en son manteau bigarré !
Y dirait-on une agonie ?
Je m'y perds pour trouver la divine harmonie,
Et j'ai, parmi mes rêves égaré,
L'illusion d'une grâce infinie !

Quel éveil ! vous me regardez
Dans ces brumes, vous, adorables choses,
En mes pas attardés
Parmi l'Illusion... Vous me gardez
De bien des maux, et mieux qu'au temps des roses,
Je découvre les effets et les causes.
En son charme toujours renouvelé,
Vous savez rendre la Nature
Accessible à mes sens, et dans cette aventure
Qu'est la vie, oui, vous m'avez révélé
Que l'âme par ses pleurs se fait si pure !

LA VICTOIRE ET LA PAIX

Au fond de quel obscur fossé, de quel ravin,
Cet être plein de feu, d'espoir et de jeunesse,
S'en ira-t-il tomber, sans emporter — détresse ! —
Le doux baiser d'adieu des siens qui n'est pas vain,
Mais rend vers l'Inconnu le départ plus divin ?

Il va sacrifier sa vie à la Patrie.
Vivres, fusil et sac ont beau le surcharger,
Comme il lève la tête et comme il va léger !
Car il vole au secours de la France meurtrie,
Dont les fils tour à tour tombent dans la tuerie.

La voix des opprimés par le joug des prussiens
Qui jouissent sans frein de hideuses victoires,
L'appelle, lui clamant de terribles histoires,
Lui révélant tout ce qui menace les siens,
Et des atrocités pires qu'aux temps anciens.

.....

Il comprend toujours mieux la beauté de son rôle.
Oui, jusqu'à son dernier souffle, jusqu'à la mort !..
Car la cause est sacrée... Il va, docile et fort,
Oubliant que le sac est lourd à son épaule,
Soutenir le renom des enfants de la Gaule.

Ah ! cette voix, qui s'enfle et qui monte toujours,
Des victimes de la moderne barbarie !...
Il a quitté, peut-être, une femme chérie,
S'arrachant à ses bras, au nid de ses amours,
A son doux sol, berceau de ses plus tendres jours.

Et c'est tout frémissant, qu'il écoute la plainte
Qu'ont, dans le sang des leurs, tant de pauvres pays..
Nos espoirs seront-ils longtemps encor trahis?
La flamme, qui sut vaincre, en nous est-elle éteinte
Non, la France n'est pas mortellement atteinte...

Patiente, elle attend l'Avenir sans effroi.
Mais la terre française en maints lieux s'effarouch
Que la botte allemande impudente la touche.
O consternation ! en maint et bel endroit,
Passe, hautain et vainqueur, un empereur et roi.

Et depuis plus d'un an, le canon toujours tonne,
Sans pouvoir éveiller la Victoire et la Paix,
Qui sauront bien, un jour, ô France, tu le sais,
A ton relèvement se montrer... et l'Automne,
Qui s'en va, de ne pas les voir venir s'étonne...

Certe, elles sauront bien te baiser sur le front,
Afin que dans un jour plus pur il se relève,
Et que, vainqueur enfin, tu l'abaisses, ton glaive
De flamme, éblouissant d'avoir vengé l'affront
Fait au bon droit de tous... Vengés, tous le seront !

Ah ! ce n'est pas en vain que, sur tant de ruines,
Ont hurlé, tant de gens qui se tordaient les bras,
Des malédictions !... O France, tu seras
Justicière... Vois-tu tes fils, dans les bruines,
Boueux, sanglants et fiers à l'assaut des collines.

Il leur faut conquérir, hélas ! des champs français ;
Et pour ce but sacré puisant de l'énergie,
Ces héros, ressentant de ton Ciel la magie,
S'envoleront bientôt de succès en succès...
La Victoire et la Paix vont venir, tu le sais !

LE LENDEMAIN, L'AS-TU ?

Ah ! l'an nouveau débute à travers tant de larmes
Que fait ruisseler le siècle pervers,
Lui qui semblait vouloir dissiper nos alarmes !
Tout l'Univers
Retentit, effrayé, sous le choc de tant d'armes !

Oui, c'est la grande cause, et humaine et française,
C'est son sort qui se joue en cet enfer,
Dont la flamme est ton aube, hélas ! mil neuf cent seize !
... Plus que le fer,
Que le nombre, en l'enjeu, le bon droit parfois pèse.

Croyez ! la destinée est souvent équitable ;
Elle penche, vers le cœur éperdu,
Soudain l'espoir d'un jour de lumière ineffable.
Rien n'est perdu,
Car on peut se refaire après l'Inévitable.

Ah ! la fumée au loin, vois, s'élève, épaisse, âcre...
Plus d'un pauvre hameau, resté debout
Jusqu'à présent, s'enflamme à travers un massacre.
Horreur, partout !...
La Cathédrale, hélas ! qui put voir plus d'un sacre !

L'Allemand est atteint de rage déicide.
Craignant du Dieu, qu'invoquèrent les Francs,
La puissance en nos cœurs, à ces voûtes splendides
Ces conquérants
S'attaquent, pour l'atteindre... et leur vieux Dieu les guide.

Ils veulent que, partout, leur ombre colossale
A tous les yeux voile toute beauté.
Ah ! ils veulent toujours rendre tout laid, tout sale ;
Qu'à leur côté,
Docilement se range une Europe vassale.

Ils veulent donc, de la Vérité, que le râle,
D'un bout à l'autre du monde, en l'azur
Enténébré par mainte chose sépulcrale,
Proclame, sûr,
Leur droit de tout tuer, même une Cathédrale !

Se peut-il, An mil neuf cent seize, que tu voies
Le triomphe accompli de leur règne inhumain
A leurs ambitions ouvrir toutes les voies ?
Le Lendemain
L'as-tu, qui mettra fin à leurs hideuses joies ?

Oui, lui qui dans l'espoir nous soutient, le Sublime,
De ces ailes a bien qu'ignore leur kultur,
Qui les renverseront haletants dans leur crime !
Il craint le jour,
Leur aigle dont le vol les pousse dans l'abîme.

L'ame humaine par eux s'est tant dépréciée !
Ah ! débarrasse-nous de leur souffle empesté !
L'atmosphère française est par lui viciée...
... Ah ! délesté,
Humanité, que ton cœur monte... Extasiée,
Vois, un jour, le grand Ciel qui t'aura grâciée...

LA CHUTE D'UN ARBRE

Près de la Seine, par tant d'averses grossie,
Tandis que je songeais à mon propre néant,
Que ma pensée, hélas ! était bien obscurcie,
Près de moi s'abattit, tout à coup, ce géant.

Mon Etre ressentit sa propre déchirure
Dans l'affreux craquement qu'eut le vieux tronc pourri,
Tout crevassé, qui, des cent ans, eut la parure
Des Etés, lui, l'orgueil du sol qui l'a nourri.

Je ne m'attendais pas, certe, à ce phénomène.
Si paisible était l'air ! moi, j'étais absorbé ;
Je reprenais la route où l'angoisse me mène,
Cette route où mon rêve est si souvent tombé !

Sans maudire mon sort, j'écoutais sur la Seine
Le murmure vainqueur du flot montant encor ;
Mon cœur dépouillait-il son écorce malsaine ?
J'étais tout attiré par l'hivernal décor.

Mon esprit croyait-il aux possibles revanches ?
Ou s'écroulerait-il ?... Oh ! l'affreux grondement
Que fit l'écroulement du tronc, des grosses branches,
Et comme il éclata dans tout son fondement !

Ah ! que recélait-il en son air débonnaire ?
Quelle âme de douceur sous son dehors rugueux ?
C'était un paladin affrontant le tonnerre.
Il érigeait ses bras au ciel, fier comme un gueux.

D'être debout, depuis un siècle, la fatigue
A, semble-t-il, causé cette chute soudain
Du grand arbre qui gît... Arbres, mon âme brigue
Son inspiration près de vous... Quel dédain !

Quel dédain vous avez pour nos vaines querelles !
Impassibles ?... Non pas !... j'ai pu souvent le voir.
Mais vous n'obéissez qu'à des lois naturelles...
A votre ombre, à vos bruits, je trouve mon Savoir...

.....

Et mon regard admiratif qui l'a toisé,
T'a senti près de lui, Pitié qui là te penches !
Sans doute avec le sien mon Rêve s'est croisé
Dans l'entrecroisement si confus de ses branches.

Et, sans doute, quand je passais, s'était noué
Entre cet arbre et moi le lien Sympathie.
Et d'un pressentiment fus-je donc secoué ?
Mon âme de sa mort était-elle avertie ?

Inquiet, ce matin, je m'étais éveillé.
Pourquoi donc près de lui ma course est-elle allée ?
Et de m'arrêter là qui m'avait conseillé,
Cinq secondes avant qu'il tombât sur l'allée ?

D'ELLE-MÊME MAITRESSE...

.., Et voilà que je songe en ces beaux jours de mars
Que je m'éveillerai dans la Vie éternelle,
Avec l'oubli de mon existence mortelle,
Et qu'auront une fin ces affreux cauchemars.
Cette heure sera solennelle...

L'heure où, répudiant tout ce Passé menteur
Qui ne fit qu'un jouet de ce cœur trop crédule
Pour celui qui l'appelle et celui qui l'adule,
Vers la Vérité, dont le ciel est détenteur,
J'irai... quel divin crépuscule !

Crépuscule divin qu'on dit la fin à tort,
Où s'éteint notre vie, où radieux s'allume
Le sublime Soleil qu'entrevit notre brume,
Sans qu'il orientât notre malheureux Sort
Qui ne connut que l'amertume...

Alors que me fera qu'on m'ait trompé, haï,
Que si malaisément dans la belle Nature
Mon âme sans soutien ait trouvé sa pâture,
Et que plus d'un espoir m'ait quitté, m'ait trahi ?
O quelle sinistre aventure !

Pourrai-je regretter d'avoir si mal vécu,
Peut-être, en approchant de cette heure suprême ?
Car alors on peut mieux se connaître soi-même
Et sentir que le mal on l'aurait mieux vaincu,
Et qu'on pouvait être moins blême.

Oui, l'on se régénère en la sainte Ferveur.
Ce regret sera-t-il ma dernière faiblesse ?
Ah ! du soleil couchant si douce est la caresse !
La Vie, en s'exhalant, prend un peu de saveur. .
D'elle-même l'Ame maîtresse !...

...L'Ame se délivrant des liens de la chair,
D'elle-même maîtresse et dès lors inspirée,
Loin de nos jours mauvais montant vers l'Empyrée !
Que tout lui semble beau, que tout lui semble clair,
Quand notre vie est expirée !

Car la sienne commence au sein de l'Infini ;
C'est alors qu'elle sait sa véritable essence,
Que se ravive, en sa céleste jouissance,
Son miroir que le souffle humain avait terni...
Reflets de la Magnificence !

L'Ame au charme divin que nous avions souillé !
En la purifiant, la mort la fait renaître,
Et c'est l'Immensité qui va la reconnaître.
De notre boue enfin son charme dépouillé...
L'Astre va l'admirer peut-être.

Oui, le Corps avec elle eut trop de privauté.
Par sa mort, de la terre elle a brisé l'attache,
Et dans l'Eternité va commencer sa tâche :
Surprendre en ses secrets l'éternelle Beauté
Qui pour nos yeux mortels se cache !

BRETAGNE

Qu'il est évocateur ce nom-là : La Bretagne !
Histoire, Poésie et Légende sont là,
Quand on l'a prononcé. Le Passé que voilà !
L'émoi religieux qui près de lui nous gagne !

En ses aspects divins voici l'antique Armor
Avec ses chevaliers, ses sorciers, ses druides.
Par l'épopée et la chanson ces temps splendides
Ont une vie en nous qui ne craint pas la mort.

L'Histoire de la France en bien des temps rayonne
Par la tienne, Bretagne, héroïque surtout...
Les siècles t'ont laissé leur empreinte partout,
En ton sol de granit et dans l'âme bretonne.

La cueillette du gui, troubadours et tournois !
La Féodalité si bien, chez toi, s'évoque !
Où donc mieux qu'en Armor revivrait mainte époque ?
Chez toi magique aspect des choses d'Autrefois !

La Méditation se plaît dans tes mystères.
Ruines et dolmens ! Solitaire menhir !...
Ah ! pays pauvre, — où plus qu'ailleurs on sut bénir
Le ciel, — riche en vertus comme en beautés austères !

Un peu je te connais... A Carnac j'ai rêvé
Sur les alignements de pierres fantastiques
Que surent te léguer les époques antiques,
Et dans ta piété mon cœur s'est élevé...

Oui, ta religion est si douce et sincère
Au cœur de tes héros, de tes hardis marins,
Qu'elle a toujours rendus stoïques et sereins
Et fiers, parmi tant de luttes et de misère !

Et, parmi les genêts et la bruyère en fleurs,
J'ai senti, promeneur solitaire, en ta lande,
Et mon cœur moins mesquin et mon âme plus grande,
Et cet apaisement subit de mes douleurs...

Pays de vaillance et d'Amour, Pays de fées,
L'imagination prend chez toi libre cours.
Pour t'embellir et te grandir, que de concours
Des hommes et des temps !... quels glorieux trophées !

J'ai suivi du regard le bateau du pêcheur,
Qui parfois revenait, le soir, lourd sous sa charge ;
Mais anxieux, quand noir était le temps au large,
Je voyais s'éloigner la voile en sa blancheur.

Regardant tournoyer le vol d'une mouette,
J'allais près des varechs et près des goëmons.
On croit dans la tempête entendre des démons,
Près du roc où mugit la vague qui le fouette.

Sur tes plages que l'Astre, au soir, paraît brillant,
Lorsqu'on veut éclairer de son âme le vague !
Que de choses vraiment j'écoutais dans la vague,
Qui se brisait sur ton rocher, Chateaubriand !

Parmi ces gueux que tes terres souvent ingrates
Avaient peine à nourrir, tu fis tant de héros,
Hardis navigateurs, penseurs et généraux !
A ta gloire combien dans l'Histoire de dates !...

Oui, j'aimais tout chez toi, Bretagne : tes rochers,
Ta lande à l'herbe rare où la chèvre pâture,
Ta désolation ainsi que la parure
De tes forêts, de tes bourgs et de leurs clochers...

Et la mer blanchissante au pied de la falaise...
O tes malentendus avec le vrai Progrès !
Tes costumes, tes mœurs ont, certes, tant d'attraits !
Dans tes traditions tu te sens tant à l'aise !

Sois fier, Pays d'Armor, la France te doit tant !
Oui, l'on t'a reproché bien souvent ta routine.
Ton cœur ne faiblit pas, et le ciel te destine
A mieux te reconnaître en son jour éclatant...

Bretagne aux mille aspects dont me souvenir j'aime,
A mes rêves tu fis le plus doux des accueils
De tes dolmens, de ta côte, de ses écueils,
Du Passé qui te fait un si pur Diadème !

NORMANDIE

Au colonel Raynal (1), à l'héroïque défenseur du fort de Vaux.

..La Patrie a vu là mon obscur fier devoir :
Soldat, j'ai promené mon Rêve en Normandie.
Et pour s'ouvrir à tout ce qu'elle y pouvait voir,
Mon âme, en son azur, s'est alors agrandie.

Plus que bien des pays, je t'ai tant regardé,
Dans ta diversité, tes mœurs et tes usages,
Normandie où, dix mois, j'ai vécu ! J'ai gardé
Le souvenir de tes aimables paysages !

(1) Qui fut le capitaine de la compagnie (au 5e de ligne à Calaise), à laquelle je fus affecté (1903) et avec qui je pris part aux grandes manœuvres, mais dont je fus détaché pour faire partie d'un peloton de dispensés, élèves-officiers de réserve... Je fis un an de service... Hélas ! les médecins m'ayant jugé plus tard neurasthénique, je ne devais pas contribuer à la Victoire, les armes à la main...

Le fusil à l'épaule, oui, j'ai fait des bouquets
En tes prés rafraîchis par des sources nombreuses.
Au son de la musique, en tes hameaux coquets
J'ai passé ; je les vis, tes campagnes heureuses.

Plus d'un doute, que je traînais, m'a déserté
Parmi les environs si riants de Falaise.
Et sous le sac, que je portais avec fierté,
En mon obscurité, je me sentais à l'aise.

La campagne en le jour naissant s'illuminant,
Longtemps après qu'avait commencé la manœuvre ;
La marche et ses chansons ! Mon esprit s'animant
La Méditation en moi faisait son œuvre.

Herbages ombragés par les fameux pommiers,
Ferme pimpante au loin qu'un rideau d'arbres cache
O sublimes frissons ! oui, j'eus là les premiers
Frissons avertisseurs de ma future tâche !

Oui, j'avais à poursuivre une tâche ici-bas.
Je devais à l'armée apprendre l'héroïsme.
J'y préparais l'issue heureuse des combats
De mes quelques vertus avec mon égoïsme.

Merci donc, Normandie, où, les pieds tout poudreu
Sur tes routes j'allais, en regardant les charmes !
Car, pour vaincre mes maux, rendre fort l'Amoure
Que je suis du grand ciel, tu me donnas des arme

L'ILE-DE-FRANCE

Oui, c'est là que l'Azur a le mieux caressé
Cet abandon de ma si triste rêverie.
Car il savait que de mon cœur blessé,
Et que de mon âme meurtrie
L'Ile-de-France est la patrie !

C'est là que le foyer sacré s'est allumé ;
Oui, l'Ile-de-France est le berceau de la France.
Là mes Aïeux sont nés, ils ont aimé...(1)
Je lui dois un peu d'assurance,
Quand je lutte avec ma souffrance.

(1) Arrière-petit-fils, petit-fils, fils et frère d'ingénieurs, j'appartiens à une famille de savants, de penseurs et d'artistes, dont mon oncle Elie Poirée, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève et critique musical ; famille dont le berceau est l'Ile-de-France, où moi-même suis né au Vésinet (Seine-et-Oise), le 19 septembre 1882 :

Mon arrière-grand-père paternel A. Poirée, inventeur des « barrages mobiles », et dont le buste est à l'école des Ponts et Chaussées.

Mon grand-père paternel, J. Poirée, qui a construit les premiers chemins de fer en France et en Italie.

La femme de mon trisaïeul Poirée, pharmacien à Soissons,

Des hauteurs de Saint-Cloud ou du Mont-Valérien,
Dans le panorama je t'évoquais, Lutèce !
Là, mon esprit était plus aérien ;
Je sentais moins ma petitesse
Et plus divine ma tristesse.

Et Versailles c'était... c'était Fontainebleau....
Sites charmants où mes désirs prenaient naissance !
La Marne et l'Oise et plus d'un frais tableau...
J'éprouvais une jouissance
A faire avec eux connaissance.

O saint apaisement où je me recueillais !
« C'est là que j'ai mes plus lointaines origines »
Disais-je, ému, tandis que j'effeuillais,
En aspirant l'air des collines,
Vos fleurs, Illusions divines !

fut décorée de la Légion d'honneur par Napoléon Ier à la Maison de Saint-Denis.

Mon trisaïeul George (qui a un ancêtre commun sous Louis XV avec Guy de Maupassant) sorti premier de la première promotion de l'Ecole Polytechnique, dont son oncle Lamblardie fut avec Carnot un des fondateurs et le premier directeur.

Mon arrière-grand-père maternel, frère de mon trisaïeul Poirée, Joachim Poirée, nommé par le roi Louis XVI directeur de la fabrication des tabacs dans le Midi, acheta le domaine de Garcin.

Mon grand-père maternel, Charles Poirée, avocat et philosophe, auteur du *Sens Commun*.

J'ai aussi des liens de parenté avec Racine et Lavoisier...

...Est-il prétentieux de la part d'un poète de ne pas cacher ses origines ?

Elles ne peuvent qu'intéresser ceux qu'intéresse sa poésie.

Mais il peut arriver aussi que sa personnalité paraisse bien terne et bien pâle à côté de celles qu'il évoque...

N'est-ce pas mon cas, sans doute ?

Ah ! me promenant aux environs de Paris,
Où vers tous mes Aïeux mon souvenir s'élève,
Je me disais : « Seraient-ils donc taris
En moi les purs ruisseaux du Rêve,
Qui naquirent de cette sève ? »

Car ce que mes Aïeux m'ont dans leur sang transmis
C'est la source du Rêve où la Beauté m'attire.
En elle, chacun de son âme a mis.
Et l'Ile-de-France se mire
Parmi ses flots où je m'inspire.

Le Rêve de beauté des générations !
Il subit dans les temps une métamorphose :
Il a donné bien des inventions.
Pourra-t-il donner quelque chose
En mon existence morose ?

L'Ile-de-France en son air, ses bois, ses vallons !
Oui, vraiment, elle est dans toute mon ascendance !
En les zéphyrs comme en les aquilons,
Oui, de cela, dès mon enfance,
J'ai tant ressenti l'évidence !

Oui, de son ciel charmant est né l'esprit français
Mobile et nuancé comme lui dans sa grâce.
Aux vertus, beau ciel, par toi j'eus accès,
Toi d'où me regarde ma Race !
En ton sein je trouve sa trace !

SAVOIE. — LAC D'ANNECY

J'ai connu Chamonix et l'Arve et les Bossons,
Traversé les glaciers aux crevasses bleuâtres,
Ecouté dans le soir le chant des jeunes pâtres,
Et les cloches de leurs troupeaux aux vagues sons ;

Vu le Mont Blanc dans sa blancheur majestueuse,
Si fier d'être français, qui regarde à son pied
Suisse, Italie et France ; et j'ai bien épié,
Auprès de lui, l'instant d'une aube fastueuse.

Gorges de la Diozas que je vis un été,
Où ce pont vermoulu s'écroula !... Des victimes
Roulèrent, paraît-il, ainsi dans les abîmes.
Sur le pont reconstruit je me suis arrêté.

Dans le fracas des eaux j'imaginais la chose :
Ces gens tout au plaisir de leur excursion ;
Pour les Alpes peut-être ayant ma passion...
Je crus voir de leur sang dans quelque reflet rose.

Après qu'à Chamonix j'eûsse suivi le cours
Des limpides torrents nés de la Mer de Glace...
A toi — lac d'Annecy, Souvenirs ! — à ta grâce,
Pour s'éblouir, mon âme eut quelque temps recours.

Ah ! quelle intimité dans tous tes paysages !
A la tant ressentir, trouble délicieux,
Quel que fût sur tes bords le temps capricieux,
Dans la sérénité comme dans les orages !

Lorsqu'en barque j'allais, écoutant tes échos,
Que d'imprévus m'offraient tes rives découpées !
Grâces que la Nature en eux avaient groupées !
Des bois et des rochers... que d'aimables chaos !

Lorsqu'en barque j'allais, je voyais sur ta rive
La montagne parfois descendre comme un mur ;
Je descendais cueillir un fruit sauvage mûr ;
Et puis je m'en allais souvent à la dérive.

Ma barque s'arrêtait parfois dans les roseaux ;
Ma rame au fond touchait... C'était un estuaire ;
Je regardais monter la lune mortuaire,
Songeur... en l'avenir j'avais foi sur tes eaux !

J'ai vécu quelque temps dans l'extase, à Talloire,
Pour tout ce qui chantait et qui me souriait ;
Dans ce pays qui vit naître et chanter Theuriet,
Oui, j'eûsse aimé la vie, oui, j'eûsse aimé la gloire !

Ton pittoresque ? il n'est pas au lac du Bourget,
En qui j'écoutais trop, hanté par Lamartine,
L'éloquence de mes regrets... Dans ta bruine,
De méditations je trouvais le sujet.

O Méditation et calme et reposante !
Oui, dans ton paysage exquis, rajeunissait
Ma pensée, en ton ciel... Mon cœur te bénissait,
Trouvant presque, en ces lieux, l'existence plaisante !...

Ton onde si longtemps a rafraîchi mon cœur !
Ni le lac du Bourget, ni le lac de Genève,
N'ont su dans leurs zéphirs tant élever mon Rêve ;
Et, près de toi, j'ai su dominer ma rancœur...

PAYS GASCON

Oh ! il est un pays — je ne puis l'oublier,
Et bien souvent vers lui, mon âme, tu t'élances —
Où j'ai passé bien des vacances
Du temps que j'étais écolier !

J'ai là — car je les sens présents — plus d'un ancêtre.
Ils ont pu moissonner dans cette paix des champs,
Ecoutant leurs nobles penchants,
Des brins de vérité, peut-être.

Oui, c'est là qu'inspirés, ils ont pu tant louer
Le ciel, parfois connu quelques moments de joie ;
Que des vertus suivant la voie,
Ils ont pu tant se dévouer...

Ah ! il ne fallait pas d'autre raison, sans doute
Pour me donner déjà la tendre émotion,
Et m'emplir de dévotion,
Quand pour ces lieux j'étais en route !

C'est pour cette raison, dès que j'en approchais,
Que tout disait soudain à mon cœur de renaître.
Passé que je n'ai pu connaître !
C'est pourtant toi que je cherchais !

Je me réfugiais dans une solitude,
Que distraire pouvait le vol d'un papillon ;
Et dans un pré, dans un sillon,
Tout m'était un sujet d'étude.

Débonnaire, abritant mes songes dans août,
Quel confident pour moi fut le chêne ou le hêtre !
Près d'eux, meilleur je croyais être...
Bruissements ! J'y prenais goût.

Ah ! quand je m'enfonçais dans la belle garenne,
Où j'écoutais, pour plus saintement frissonner,
Et gazouiller et bourdonner !
Ah ! que la douceur m'en revienne !

Pouvais-je, en vérité, croire que j'étais seul,
Quand je sentais de moi s'approcher le mystère ?
Sur la maison, d'un air austère,
Versait son ombre le tilleul...

La poule qui picore ou le chat qui ronronne :
Voilà ce dont, enfant, je savais m'éblouir...
Tu vis mon cœur s'épanouir,
Pays gascon, Lot-et-Garonne !

Tu me berças enfant, de ta chaude chanson
Sans doute, dans l'ardeur de ton soleil, mon âme,
Midi, sut prendre un peu de flamme :
Tu fus mon divin Echanson !

APAISEMENTS

1916-1917

Ile-de-France :

Bords de la Garonne, château de Garcin

MORCEAUX CHOISIS

JE NE VOULAIS PAS CROIRE...

Vois-tu, la terre est refroidie
Par les menaces de l'hiver,
De feuilles le sol est couvert ;
Déjà la vie est engourdie.

Novembre ! et puis voilà qu'il pleut !
Et c'est, sous une averse fine,
La branche qui rêve et s'incline
Sous le ciel triste qui l'émeut.

Plus d'une feuille s'en détache
Qui se souvient du doux Printemps !
On voit au ciel, de temps en temps,
Voler une jaunâtre tache.

Ah ! mon regard, tu t'arrêtas
Sur plus d'une, depuis enfuie
Parmi les larmes d'une pluie,
Vers ses sœurs qui forment des tas.

Je me disais : « Il en reste une.
— O douce amie ! — elle fait bien. »
Mais voici que trop tôt survient
Sa chute, à mon Rêve importune.

Je la voyais se nuancer
De manière si délicate
Que, dans ma solitude ingrate,
J'aimais la voir se balancer !

J'oubliais cette flétrissure
Qui lui donnait des tons si doux...
Hélas ! on a des désirs fous ;
De rien jamais l'âme n'est sûre.

Et je me dis : « Combien j'aimais
L'Illusion, presque flétrie,
Tenant à mon Ame meurtrie
Qui croyait l'avoir à jamais !

« Vraiment, je ne voulais pas croire
Qu'elle aussi s'en irait, un jour,
Comme tant de sœurs à son tour !
Ah ! que de glas en ma mémoire !

« Je ne pensais pas que du Ciel
Pour la ravir en cette grâce,
Où la Réalité s'efface,
Viendrait un souffle si cruel ! »

ILS ONT DIT : « C'EST NOËL ! »

Tous les héros penchés sur leurs sillons de gloire,
A l'aube du succès dans leur nuit voulant croire,
Tous se sont redressés, ils ont dit : « C'est Noël ! »
Ils ont donc regardé le Ciel,
Et voici que vers la Victoire
La route leur parut et moins longue et moins noire !...

.....

Sur le Monstre allemand, dans sa fange abattu,
O Triomphe éclatant du Droit, de la Vertu !
Partout sera jeté le cri de délivrance...
Mais le chant divin d'Espérance
Chez nous s'était-il jamais tu,
Aux jours de cauchemar où l'on s'est débattu ?...

Vous avez mérité, Héros, que vous accueille
La douce France au sein de ses plus beaux palais !
Penché sur vous, blessés, son grand Cœur se recueille ;
Nous voyons sa fierté, tandis qu'elle s'endeuille,
En comptant tous ses Morts qui vivront à jamais !

O QUEL ANNIVERSAIRE !

Le vingt-six février ! o quel Anniversaire !
Pas de vent ; j'ai cru voir trembler le peuplier...
Oui, ce qui dirigea cette âme rude et claire,
C'est une volonté que rien ne sut plier.

De quels rayons partout son Œuvre nous inonde !
Oui, tous les horizons y sont là découverts,
De chaque temps, pour nous, voici surgir un Mond
En l'étincellement où vibrent tant de vers.

Son chant grandit : D'abord, c'est un sifflet de merl
Le brin d'herbe frémit... c'est des champs la rumeur
Puis, comme un Océan, l'Humanité déferle,
Et du fond du Passé l'on entend sa clameur.

Drapés dans leurs hauts faits, voici tous les grands hon
Et pour stigmatiser l'impur, le vicieux, me
Auréoler le bon, par-dessus tant de Romes
Et de pays, Hugo penche un front soucieux.

Dans l'indignation que d'éloquence éclate !
Que de douceur lui vient, quand il s'est attendri !
En fouillant trop, on sent que notre âme est bien plate.
Hélas ! à trop le faire il s'est souvent aigri.

Mais la pitié le hausse aux sommets du Sublime,
Même s'il la ressent pour un humble crapaud.
Ah ! qu'il est douloureux de voir partout le crime !
Il brandit contre l'Ombre un lumineux Drapeau.

De son puissant clairon fut si fière la note,
Quand sur la France en deuil son grand Cœur s'exaltait,
Elle qui fut toujours pour ce vrai patriote
Une source où sa Foi si bien s'alimentait !...

La Nature a frémi parmi le couchant rose :
De l'arbre, de l'insecte il fut le grand Ami...
La Nature partout dit son apothéose.
Et mon cœur, pénétré de respect, a frémi.

Hugo, qui montre tout de son geste superbe,
Est monté tellement, parce qu'il fut humain,
— Au service du Droit voulant mettre son Verbe —
Que pour sa gloire il ne peut pas craindre Demain !

Ce Demain, dont pourtant il nous dit le mystère !
Devant l'immensité du ciel je crois le voir,
Débonnaire passer, et paternel, austère,
Cueillant les Fleurs du Beau dans les vapeurs du soir !

VOICI QUE MON AME RESSENT....

O vestiges derniers d'un hiver rigoureux !
Il nous quitte à regret, cet hiver si tenace.
Le ciel laisse tomber des regards langoureux
Qui vont ressusciter la Nature en sa grâce.

Par leur instinct déjà les oiseaux avertis
Sont sortis de leur long et pénible silence.
Où, transis, s'étaient-ils, ces malheureux, blottis ?
Et dans l'air attiédi plus d'un, joyeux, s'élance.

Dans son trouble voici que mon âme ressent
Le frisson radieux qui remplit l'étendue.
S'ouvrant à des rayons nouveaux, elle pressent,
Dans les brouillards légers, l'aube tant attendue !

En elle, le bon droit va trouver le secret
De maîtriser le Mal, de vaincre l'Injustice ;
Et, pour parfumer l'air, parmi le jour discret,
Plus d'une fleur timide entr'ouvre son calice.

Grandissant, pour le Beau, mon adoration,
Le Printemps saura bien la rendre plus féconde.
Il va nous apporter la réparation
De tant d'iniquités bouleversant le Monde.

Qu'il vienne, l'Enchanteur ! Si belle, aux yeux mouillés,
Paraît une clarté qui vient après l'orage !
Qu'il se montre magique aux faibles, aux souillés,
A ceux qui, dans leur mal, avaient perdu courage...

Ah ! il va nous combler de douceurs merveilleuses,
Peut-être, le Printemps,
Lui qui s'est fait attendre si longtemps !
Même il aura des chansons éveilleuses
De Foi dans les cœurs plus contents...

O Printemps, toi qui fais naître les violettes,
Et qui promets le miel,
Dans tes parfums fais descendre le Ciel !
Verse un accord dans les âmes muettes
De ceux que courbe un deuil cruel !

Et mets en leurs cœurs la consolante prière !
— O quels échos troublants ! —
Baigne leurs yeux rougis, leurs yeux brûlants
De ta plus douce et plus pure lumière !
Et donne-moi quelques élans !

Oui, tu vas rayonner parmi des fleurs sans nombre ;
Et ta voix retentit
Déjà dans mon âme. Elle l'avertit
Que tu sauras chasser toute cette ombre
Qui sur nos fronts s'appesantit.

Oh ! fais tomber sur la terre, de sang rougie,
Printemps, un divin jour
Qui de la Paix puisse hâter le retour ;
Et fais éclore en moi, par ta magie,
Les fleurs d'un idéal Amour !

A LA TROISIÈME FOIS...

Apporte des rayons, Avril,
Et fais éclore... Se peut-il,
Que tout change, grâce à tes charmes,
Qu'inutiles seront les armes,
Que muet sera le fusil
Et que sècheront tant de larmes ?

Tu vas mettre en fuite l'hiver,
Lui dont nous avons tant souffert,
Et dont nous étonne l'audace
— Même au printemps il nous menace ! —
Tu feras sur le rameau vert
Un Ciel de douceur et de grâce.

Tu lui mettras bourgeons et fleurs ;
Et tu ne mettrais pas aux cœurs,
Engourdis par tant de souffrance,
La tiédeur de quelque espérance ;
Et tu ne ferais pas vainqueurs
Ceux qui défendent notre France ?

Hélas ! c'est la troisième fois,
Naissant Avril, que tu la vois,
La lutte sans merci, sans trêve...
Oh ! donne à nos cœurs une sève
Qui nous permette des exploits
Tels que la guerre s'achève !

Ah ! que l'on puisse te bénir,
De toi garder le souvenir !
Que non vains soient les chants de fête
Que la nature nous répète !
Et rien qu'en t'écoutant venir,
Que se calme cette tempête !

Lorsque va tressaillir le sol,
Que notre Espoir prenne son vol ;
Que sur la fin de la bataille,
D'aise l'Humanité tressaille,
Et, quand chante le rossignol,
Qu'un désir de paix la travaille !

Deux fois tu vins en tes chansons,
Sans que tous ces lugubres sons
Eûssent honte... sans que moins blême
Parût le ciel... à la troisième,
Que tombe, au chant de tes clairons,
Le mur du Crime et du Blasphême !

AH ! SIMPLEMENT JE VEUX...

Toujours plus frissonnant, me promenant, je rêve,
Tandis que le Printemps dans cet azur sourit ;
Mais me portera-t-il la sève
Dont le cœur se nourrit ?

Sous le ciel radieux la Nature est en fête,
Car elle en sent partout le grand souffle vital ;
Vers lui vais-je lever la tête,
Sans dire : « C'est fatal ! »

Sans dire : « Il est fatal que s'ouvre ma blessure,
Oui, tandis que tout s'ouvre au jour avec orgueil,
Fatal que rien ne me rassure
Et ne me fasse accueil ? »

Irai-je parmi la campagne ensoleillée
Avec l'illusion et de vivre et d'aimer ?
Pourrai-je, en mon âme éveillée,
Avec profit semer ?

Non, non, je ne crois pas que je verrai ma vie
Dans l'ivresse marcher d'un Amour pressenti,
Et de toi qu'elle aura bien envie,
Beau jour qui m'as menti !...

Pourtant on te devra le souriant tableau
De ce réveil des champs s'emplissant de murmure,
Où l'on revoit le jeune oiseau
Sur la jeune ramure !

Je voudrais de vertus sentir mon cœur orné,
Quand tout va se parer de fleurs et de lumière ;
Sentir mon esprit moins borné
Et mon âme plus fière !

Mais pourquoi désirer, pourquoi faire des vœux ?
C'est toujours s'exposer à souffrir davantage,
Toujours... Ah ! simplement je veux
Rêver sous le feuillage !

LA REINE DU JARDIN

La reine du jardin
Sera toujours la rose...
Parfois mon cœur morose
Pour tout a du dédain,
Excepté pour la rose.

Et de son ombre il sort,
Pour voir, en sa lumière,
La rose douce et fière ;
En lui devient plus fort
L'instinct de la prière.

En son ravissement
De voir le clair pétale,
Qui, nuancé, s'étale,
Lui vient l'apaisement
Où son parfum s'exhale.

Le parfum de mon Cœur
Près du sien se révèle,
Quand la clarté nouvelle
Fait jaillir cette fleur ;
Et mon Rêve les mêle,....

Pétale rose et blanc !
Oui, plus libre il respire,
Quand il est sous l'empire
De son charme troublant...
Et qui parfois soupire !

Hélas ! sa royauté
La sait-elle éphémère ;
Qu'une brise légère
Pourra de sa beauté
Faire un peu de poussière ?

Qu'importe ! elle a souri
Au Printemps qui la fête.
Dans cet or qu'il lui jette,
Peut-être, elle a guéri
Une âme insatisfaite !

LES ROSES DU VIEUX MUR

Le vieux mur, qu'ombrage un pommier,
D'un côté, croûle en la prairie
Et de l'autre vers le fumier !

Il reçoit la branche pourrie,
Et le coq de la métairie
Sur lui se pose, ou le ramier.

Mais, à son pied, vers sa grisaille,
Monte toute cette broussaille
Sous laquelle pointe un chardon.

Dans une pose d'abandon,
Est, près de lui, quelque fleur dont,
Soudain, la corolle tressaille.

Quel charme pour elle a ce mur ?
Elle jouit, la marguerite,
De voir que tout cela s'effrite :

« Mes sœurs, il est affreux, c'est sûr,
Cet inutile et cet obscur,
Que le triste lézard habite !

Mais s'il ne sert, lui, de support
Qu'au grimpant, parasite lierre,
Utile sera sa poussière ! »

Des roses voit-elle le port
Dont là-haut se fixa le sort ?
Couronne d'une grâce altière !

Et le vieux mur songe, attendri,
A la beauté qui lui sourit
Et qui simplement le couronne.

Sur un délabrement fleurit
Parfois — faut-il qu'on s'en étonne ? —
Une gloire dont il rayonne.

Que l'on vienne t'humilier,
Qu'importe ! on ne sait pas encore
O Cœur ! tout ce qui te décore !

Dans l'herbe une poule picore...
J'aime ce mur... Sur son rosier
Un oiseau chante à plein gosier.

TAS DE BOIS

Dans la cour est un tas de bois.
Je sais que ces débris proviennent
De cette opulente garenne.
C'étaient des branches autrefois,
Sur qui des oiseaux s'entretiennent.

Dans les feuilles, sur ces tronçons,
Combien d'amours se sont cachées,
D'où naquirent tant de nichées !
Sur eux que de douces saisons,
Pour les orner, se sont penchées !

C'étaient aussi d'antiques troncs,
Ou bien de débonnaires souches,
Autour de qui volent les mouches...
Par ces branches que nous tuerons,
Grand Ciel, parfois, que tu nous touches !

Telle branche qu'on mutila,
A son cher coin d'azur ravie,
Avait encor bien de la vie !
Plus d'un tronçon, qu'on a mis là,
Peut-être, à l'herbe le confie.

Dans l'arbre, en cette étrangeté
De tons, de formes et de poses,
Ce bois sentit les aubes roses...
Plus haut, avait-il, projeté
D'aller vers les célestes choses ?

Et, peut-être, en formant ce vœu,
Plus d'un rameau, gonflé de sève,
Dans cette attitude de rêve,
A-t-il pointé vers le ciel bleu...
C'est sa prière qui s'achève
Dans le pétillement du feu...

QUE CLAIRONNENT LES OIES ?

Que claironnent les oies,
Qui s'en vont pesamment
Dans leur dandinement ?
Disent-elles les joies
D'aller naïvement
Sous le bleu firmament ?

Que claironnent les oies,
Qui passent dans le pré,
Par Mai si décoré ?
Disent-elles les proies
Qu'elles vont dévorer ?
Quel insecte doré ?

Que claironnent les oies,
En allongeant le cou
De côté, tout-à-coup ?
Est-ce pour que tu croies
Qu'elles regardent tout,
Et s'en moquent beaucoup ?

Que claironnent les oies,
Qui vont arrogamment
Sinon élégamment ?
Est-ce pour que tu voies
Que si complaisamment
Elles vont plaisamment ?

Que claironnent les oies,
En prenant le sentier
Que dans l'ombre à moitié,
O bois charmant, tu noies ?
Qu'auprès du chêne altier
Leur orgueil reste entier ?

Que claironnent les oies,
Du vallon au ravin ?
Que ton talent divin,
Souvent tu le déploies
Par la plume qui vint
D'elles, grand écrivain !

Que claironnent les oies,
Qui gardent dignement
Leur bel alignement ?
Disent-elles les voies
Qui conviendraient vraiment
A leur cheminement ?

Que claironnent les oies,
Parmi le jour vermeil ?
Disent-elles, Soleil,
Que, lorsque tu flamboies,
Leur chant est sans pareil,
Pour sonner le Réveil ?

Que claironnent les oies ?
Que jadis leurs clairons
Sauvaient Rome ! Ecoutons :
Que claironnent les oies ?
Civilisation,
Ta libération !

LES ROSES, AU SEUIL...

Par des marches de pierre usée
On accède sur ce perron.
Que l'empreinte du temps s'est accusée !
Et le soleil sous les tilleuls fait plus d'un rond.

Et si généreuse est sa flamme
Pour tout le sol ensemencé !
Aujourd'hui voici que Juin proclame
Que son doux règne, où l'Eté naît, est commencé

Et tous les arbres le comprennent.
Ah ! que de fruits au cerisier !
C'est un doux temps qu'à toute la garenne
A promis le zéphyr dans un premier baiser.

Mais, étendant vers lui ses roses,
Près du perron, a prospéré
Un beau rosier, où, Soleil, tu te poses.
Roses disant au Cœur un doux temps espéré !

Car avant de franchir la porte,
Je regarde l'arbuste qui
Tant rayonne... et chaque rose qu'il porte
A les reflets du Ciel où mon Rêve naquit.

Ah ! ce rosier doit me connaître,
Qui joliment fleurit ce seuil,
Il sait le montrer au grand Ciel peut-être ;
Le lui faire bénir, quand le franchit mon deuil !

Mais si l'ombre de quelque Ancêtre
Revient, le soir, franchir ce seuil,
Plus doux encor son doux parfum doit être;
Et sa jeunesse, en ce Passé, prend de l'orgueil.

Chaque rose semble m'y dire :
« Triste cœur, sois content de moi !
Car ton seuil, que, ce soir, je fais sourire,
Invite le Bonheur à venir jusqu'à toi ! »

EN RÊVE, POUR TOUT RÊVE...

Ah ! bientôt la Nature
Doit perdre sa parure.
Plus d'un massif
En est pensif,
Offrant sa rose épanouie
A mon âme tout éblouie
De sentir qu'elle peut
Se parfumer par elle et s'élever un peu...

Massif, tes roses roses,
Si souriantes dans leurs poses,
Et dans tous leurs tons ravissants,
Iront à mes rêves naissants,
Pour dire au Ciel de leur sourire,
En leurs aubes qui le respirent,
Dire à leurs horizons lointains
De prendre tous ces roses teints !

Massif de roses rouges,
Qui vers mes troubles d'amour bouges,

Troublé, tes vivaces couleurs,
Je prends chacune de tes fleurs
Pour mes rêves ayant envie
D'amour et d'éclat et de vie,
Et qui souhaitent d'attirer
Le regard qui sait admirer...

Massif de roses blanches,
Avec gravité toi qui penches
Vers ma pâleur tant de parfums !
Chacun de mes rêves défunts,
Pour qui le Monde fut barbare,
D'une de tes fleurs je le pare,
Car il vécut innocemment
Sous les clartés du Firmament.

Ainsi quand sera morte
Chaque rose que porte,
Déjà pensif,
Maint doux massif,
Je pourrai croire que mon âme
Sut, un jour, en prendre la flamme,
Lorsqu'elle la cueillit
En rêve pour tout rêve qui l'enorgueillit

A LAMARTINE

O Chantre de l'Amour, Chantre de l'Espérance,
Tu portes le divin flambeau
Qui jette la clarté si douce à la souffrance,
Et que n'éteint pas le tombeau !

Sur l'aile de la Foi qui dans toi sut éclore,
Tu bravas la Fatalité ;
Elle dut te porter, tout rayonnant d'aurore,
Au seuil de l'Immortalité !

Vers l'Eternel par l'écho de tes chants sublimes,
Poète, tu fus précédé ;
Oui, l'Eternel, qui, pour réchauffer nos abîmes,
De sa chaleur t'avait cédé...

Du sceau de l'Infini tes vers portent la marque,
O toi qui sais croire et bénir,
Soit que t'émeuve un soir d'été, soit qu'en ta barque
Te berce un tendre Souvenir !

Je crois voir cette vie au regard des étoiles,
Que la Mort pourra nous donner ;
Et ton œil inspiré, qui perça tant de voiles,
D'elle sait déjà rayonner.

L'étoile, qu'interroge, anxieux, le pilote,
Le guide et le conduit au port.
C'en est une que voit ton Cœur, lorsqu'il sanglote,
Qui lui fait défier la Mort...

La Vérité, de ses liens qui se dégage,
Oui, tu la vois, parmi nos maux,
Partout, toi qui comprends l'harmonieux langage
Du ciel, de la terre et des eaux !

Au chant d'un rossignol, à la voix d'une source,
Tu te reposes des combats
Où te mène le Sort ; puis tu reprends ta course,
Plus fort, aux vains bruits d'Ici-bas.

Dans ton regard, ton chien, qui sur tes pas s'empresse,
Des cieux peut lire la bonté...
Vers l'humble chaque fois que va notre tendresse,
Plus haut notre Cœur a monté.

Ton âme harmonieuse, à la Beauté céleste
Suspend sa vie et son amour ;
Que de rayons lui doit le peu d'elle qui reste
Parmi le terrestre séjour !

De l'Inspiration le doux flot, qui déborde,
Et sur ta Lyre sait chanter,
Emporte ton cœur pur et qui, rêveur, aborde
Aux grèves d'un Monde enchanté.

Il le ramène aussi souvent, pour qu'il médite,
Aux lieux où sa source a jailli.
O doux sites alors que ta Pensée habite !
Ombrages, vallons de Milly !

Berceau des premiers ans ! quelque émoi salutaire
Nous prend et sait là nous bercer.
O consolation, qu'à l'homme solitaire,
Là, tout un Monde sait verser !

Oui, l'on sent que toujours l'Espérance s'apprête,
Sous tes pleurs, à venir à toi.
Même, en brisant ton cœur, jamais une tempête
Ne put en arracher la Foi !

Les zéphyrs, les parfums, les flots et la lumière,
Oui, tout doit dire : « Il sut aimer ! »
Car la nature doit exaucer ta Prière,
Toi qui ne sus pas blasphémer !

Symbole d'un Génie humain, pieux, sensible,
Aux pleurs touchants, harmonieux,
Qui jettes les rayons d'un Amour invincible,
Qu'il prend à la Splendeur des Cieux !

A LAMARTINE

(*Sonnet*)

Poète, toi pour qui le nom du Créateur
Est redit en tous temps, par toute la Nature,
Dont ton œuvre est l'écho dans son moindre murmure,
L'éclair de ta pensée a jailli de ton œur !

Tu consumas tes jours dans une sainte ardeur ;
Mais l'immortalité, que ton génie assure
A ces créations de ton âme si pure,
Sur ton Dieu jette encor un peu plus de splendeur.

Les Hymnes, qu'à présent doivent chanter les Anges,
Pour dire à l'Univers du Seigneur les louanges,
O Poète, ce sont tes chants mélodieux !

Heureux qui peut déjà, vibrant et radieux,
Par la pensée errer dans les célestes plaines,
Dont les parfums diront, un jour, la fin des peines.

NATURE ET PIÉTÉ

1917-1918

Château de Garcin

Ile-de-France : Paris, Montmorency....

MORCEAUX CHOISIS

QUE CETTE FROIDE PIERRE...

(*Sonnet*)

On ne peut détourner du tombeau sa pensée...
La plus douce clarté dans les étés qui luit,
Et leurs plus doux parfums sont peut-être pour lui.
Comme un encens, la brume est sur lui balancée.

Parfois, quand des soupçons notre âme est offensée,
Quand, sans nous égayer, notre Jeunesse a fui,
Que l'on regarde tout, soi-même avec ennui,
Qu'ici-bas la sagesse a l'air d'être insensée ;

Déposant de la Vie un instant le fardeau,
Nous allons nous asseoir sur le bord d'un tombeau.
O méditation qui nous est salutaire !

Que cette froide pierre a pour nous de chaleur,
Quand nous penchons sur elle, émus, notre pâleur
Qui prie, et tout-à-coup se sent moins solitaire !

CE QUE DISAIENT LES BLÉS

Tous ces blés ondulants, disaient-ils aux humains :
— « Des générations les vagues — o miracle ! —
Qui se succèdent pour briser du Mal l'obstacle,
Doivent bien leur élan à nos modestes grains !

« Au vent nous ondulons ainsi que de la vie
Ondule l'océan que nous alimentons.
Sur les sillons féconds où, pensifs, nous montons,
En germe nous portons l'Humanité nourrie !

« Nous sommes, nous, les blés, les divins nourriciers
Partout où nous naissons, la terre a belle mine.
Devant nous tu t'enfuis, Spectre de la Famine !
Nous ondulons, armée immense de guerriers !

« Notre aspiration, vers le Soleil muette,
Ne devient-elle pas ce pincipe vital:
Les semences de foi, d'amour et d'idéal
Qu'en le sillon humain plus d'un Poète jette ? »

LE RETOUR DU MUTILÉ

Le voici de retour, le héros mutilé. ..
O résignation de son âme si fière !
Il marche, enveloppé d'amour et de lumière.
Voici le sol natal : il avance, troublé...

Oui, que ce soit un jour où le Printemps rayonne
Dans les branches en fleurs que berce le zéphyr,
Ou que ce soit un jour où l'on entend gémir
Les chars se remplissant des trésors qu'on moissonne ;

Oh ! que ce soit un jour où l'espoir, la gaieté,
L'amour paraissent dire : « Oui, de partout j'émane ! »;
Ou que ce soit celui si triste où tout se fane,
Tout ce que font s'épanouir Printemps, Eté ;

Un jour où, soupirant, plus d'un rameau s'effeuille,
Un jour, montrant un lieu par l'Hiver dévasté ;
Le jour de son retour, dans l'ombre et la clarté,
Dans la vie et la mort un long frisson l'accueille..

Par l'herbe ensoleillée ou le gazon transi,
Et par l'azur, par l'aquilon ou par la brise,
Par la claire vallée ou par la plaine grise,
Il sent le sol français lui dire bas : « Merci !

« Soldat, pour conserver nos douceurs à la France
Tu souris à la Mort dont la main t'effleura,
Mais sans glacer d'effroi ton cœur qui demeura,
Dans l'abnégation, vainqueur de la souffrance »

Merci, — dit le bourdonnement ou la chanson ;
Merci, — dit chaque fleur éclatante ou bien pâle ;
Merci, — lui dit le vert de la feuille ou l'opale ;
Merci, — disent la pierre et l'herbe et la maison ;

Merci, — disent les croix, les ifs du cimetière,
Au nom de tous les morts qui reposent en paix,
A leur ombre, les morts voulant rester français,
Dans leur France, comme la Vie et la Lumière !

Par l'herbe ensoleillée ou le gazon transi,
Et par l'azur, par l'aquilon ou par la brise,
Par la claire vallée ou par la plaine grise,
Il sent le sol français lui dire bas : « Merci ! »

RETOUR DE LA FONTAINE

(*Sonnet*)

Son cœur, à peine éclos, de rien ne s'inquiète.
A ses dix-sept printemps la chanson de l'oiseau,
Et celle du torrent, et les fleurs du coteau,
Qu'elle gravit chantant, s'en viennent faire fête.

La jeune fille, avec sa cruche sur la tête,
Revient de la fontaine et monte à son hameau.
Sa voix et son regard ont la fraîcheur de l'eau
Qu'elle puisa sous l'azur que son œil reflète.

Voici qu'elle s'arrête en le raide sentier ;
Naïve, elle regarde en cette ombre magique,
Mettant sa ligne pure en ce décor rustique.

Lentement elle cueille un fruit au noisetier.
Raffermissant sa cruche, elle part et se presse,
Tandis que le vent joue avec sa blonde tresse.

ELLE VEUT RAYONNER ENCORE

La Nature, pendant ce mois,
A cette grâce qu'a la Vie,
Quand elle est près d'être ravie.
Quel charme s'offre à mes émois !

La tiédeur d'un Printemps émane
De partout, vient dans le zéphyr,
Qui recueille plus d'un soupir.
Mais pour l'instant si peu se fane !

Une vague plainte à travers
Toute la campagne chantonne ;
Du commencement de l'Automne
Que savent ces feuillages verts ?

Parmi tous les confus indices
De cette nouvelle saison,
Se mêle à cette exhalaison
Celle de Mai... que de délices !

C'est un reste d'été qui croit
Vaincre la loi du Temps, c'est l'âme
De la Nature qui s'enflamme,
Malgré que la chaleur décroît.

Elle veut rayonner encore,
Pour recevoir d'Eté l'Adieu,
Avant de préparer tout lieu
A la tristesse qui décore.

Ah ! que l'ombre des bois accueille
Encor ma Méditation,
En cette révélation
Du destin que pressent la feuille !

Mais quel sourire en ces pâleurs !
Que de douceur et d'harmonie
Préparent donc cette agonie
Dont les reflets sont si charmeurs !

Oh ! quelle aimable bigarrure
Plus d'un tableau nous offrira !
Mais la Nature souffrira
Sous tous les ors de sa parure.

Quant à moi, que trop d'éclat blesse,
Je sens, au sein de mon ennui,
Dans ma solitude et ma nuit,
Je sens d'Automne la caresse ;

Et si mon Cœur est oppressé
Par la tristesse qu'il devine,
C'est par l'Espérance divine
Qu'alors il se sent caressé !

A CE REGARD VOILÉ...

Ecoute, à tous tes pas, l'Automne soupirer,
Qui répand sur nos cœurs les flots d'une harmonie,
Qui nous fait méditer, venant d'une agonie,
Et sait vers les pensers profonds nous attirer.

Dans le frisson de vie, oui, quand tout naît, tout germe,
Nous avons des élans de jeunesse et d'amour.
Mais des pieux élans surtout revient le tour,
Lorsque languissamment le pétale se ferme.

O râle dont je veux être le confident !
La solitude moins nous pèse dans l'automne ;
De sa tristesse alors est-ce que l'on s'étonne ?
Le besoin de souffrir nous paraît évident.

J'écoute les frémissements du jour, de l'ombre,
Comme si je devais, pour la première fois,
De toute vérité savoir enfin les lois ;
Plus près de moi sentir l'univers, et moins sombre.

Et l'on trouve un parfum exquis à sa rancœur
Parmi celui que porte un soupir de la feuille.
Quant à l'illusion, si, pensif, on l'accueille,
On lui pardonne alors de tromper notre cœur.

Parmi les bois, l'aile de la mélancolie
Nous porte en la beauté grave de ce décor,
Où le trépas sourit parmi la pourpre et l'or ;
Charme alors qu'à ses pleurs sent notre âme amollie

L'Automne est pour le cœur la magique saison :
Il s'y ressent, il s'y pénètre, il s'y devine,
Dans les tendres clartés, dans la brume divine,
Dans la voluptueuse et fraîche exhalaison.

A ce regard voilé du ciel, comme il s'éclaire !
Tout lui semble propice à son recueillement :
Et le calme et le vent, tout site et tout moment
De la saison à la robe crépusculaire !

La vie, Automne, en toi, s'éteint avec orgueil.
Tout semble se vêtir d'une magnificence
Qui parle à nos désirs : le bruit et le silence,
Le ciel en sa pâleur et l'arbre dans son deuil.

Oui, j'offrirai mon âme à tes langueurs, Automne,
Pour lui faire sentir la douceur de la mort.
C'est alors que, malgré la rigueur de son sort,
C'est alors qu'elle oublie, et s'apaise et pardonne !

J'ACCUEILLE AVEC AMOUR..

Charme mystérieux des splendeurs automnales !
Ne vient-il pas pour m'assister ?
J'y trouve des raisons, plus saines, moins banales
Et de sentir et d'exister.

Mon Rêve sait encor se vêtir d'opulence
Près de celle de maint tableau,
Où la feuille, en tombant, vient rompre le silence
Au pied du chêne et du bouleau.

Avec naïveté si notre âme s'étonne,
Toujours, hélas ! que tout finit,
Que vont lui suggérer les pâleurs de l'Automne ?
C'est l'éclat d'un Monde infini.

Si le soupir d'Automne, emplissant tout l'espace,
Se fait si pur, mélodieux,
C'est que l'Eternité, qui rayonne avec grâce,
Sourit et vibre en les adieux.

J'accueille avec amour la divine tristesse
Qui de partout semble émaner,
Tandis que chaque feuille, avec délicatesse,
Va se tacher et se faner.

En soi que de ferveur, à l'Automne, on découvre,
En ce décor prestigieux !
A la sublimité du ciel mon âme s'ouvre,
En son émoi religieux.

Bénie et pure alors se sent la solitude
Qu'émeut le céleste frisson.
La feuille vole en lui, sa chute en est moins rude
Sur la prairie ou le buisson.

A ce mélancolique et si charmant spectacle,
Où tant de jour s'évanouit,
S'accomplira, peut-être, en mon sein le miracle
D'une clarté qui m'éblouit.

Laissez-moi contempler encore cette vie,
Qui pâlit, lentement s'éteint.
La Vie n'est-elle pas de cette autre suivie,
Où notre But se trouve atteint ?

O Mystère chantant et pleurant à la fois !
Mystère, en la brise automnale,
Qui répands ton encens parmi mes saints émois,
Ton chant sait dominer ton râle !

TU FAIS CHANTER LES FEUILLES MORTES

Si j'écoute, Aquilon,
Le bruit que tu m'apportes,
C'est que, dans le vallon,
Tu fais chanter les feuilles mortes.

Dans les Automnes, vent,
A des rêves tu portes
Mon âme si souvent :
Tu fais chanter les feuilles mortes.

Et si j'ai dans ma nuit
Des émotions fortes,
C'est que, dans mon ennui,
Tu fais chanter les feuilles mortes.

Oui, si j'écoute en moi
Des voix de toutes sortes,
C'est que dans mon effroi
Tu fais chanter les feuilles mortes.

Ah ! mon cœur, vers l'azur
Bien souvent tu l'emportes :
D'un rythme ailé si pur
Tu fais chanter les feuilles mortes !

FOULES ACHEMINÉES

Vos pâles destinées,
Vous les oubliez un moment,
Foules acheminées
Silencieusement.

Ah ! oui, plus d'un cœur s'ouvre
— Vous le savez — près du tombeau ;
Et soudain s'y découvre
Et meilleur et plus beau.

Vous allez où vous porte
Le souvenir de ceux qui vous
Ont fait une âme forte
Et des sentiments doux.

Oui, c'est au cimetière
Que le ciel automnal attend
L'essor de la Prière,
Et c'est là qu'il l'entend.

Ames inconsolées
— Oh ! n'est-ce pas ? — vous sentez bien
Qu'auprès des mausolées
Est encor un soutien.

O foules inclinées
Sur les tombes des chers absents,
Foules acheminées
Dans l'automnal encens !

De ce pieux hommage
Aux morts vous sentez le devoir,
Quand le mourant feuillage
Tombe sous le ciel noir

Ah ! celle qui moissonne
Et sans trêve, la guerre est là...
Qui, n'oubliant personne,
Frappe..., funèbre éclat !

Pourpre d'automne ! intense
Est des morts la Pensée, au temps
Où cette lutte immense
Fauche tant de printemps.

Elle n'est pas ingrate,
— Croyez ! — la tombe qu'on fleurit.
O nom ! funèbre date ?
L'Eternité sourit ;

Au nom du mort, c'est elle,
Ici, qui sait vous faire accueil,
Et jette une étincelle
Au cœur qu'emplit le deuil.

Foules acheminées
Vers les cimetières, soyez,
Soyez illuminées
Par ce que vous voyez...

Quand, par reconnaissance,
Foules, vous tombez à genoux,
Ressentant la puissance
Que les morts ont pour nous !

LE DRAPEAU

(Sonnet)

Palpitant de la gloire inscrite dans ses plis,
Il stimule de tous les soldats la vaillance ;
Claquant au vent, il fait honte à la défaillance,
Lui qui fut à Fleurus et qui vit Austerlitz !

Le drapeau ! que, sur lui, fûssent brodés les lis,
Qu'à sa hampe un azur évoquât l'espérance,
Comme son rouge et blanc, le sang de notre Fran
Versé si purement à présent et jadis ;

Qu'il ne fût qu'un haillon tout noirci par la poud
Au ciel de la Patrie il a toujours été,
Même aux plus sombres jours, la vivante clarté

La clarté d'où, souvent, peut naître un coup de fou
De la victoire, quand — O Patrie en danger ! —
Tant d'héroïsme autour de lui sait se ranger !

LE CRIME A PRÉVALU

Quand la Fatalité s'acharne sur nos cœurs,
Nous ne maudissons pas toujours notre misère ;
Mais nous nous élevons, par des élans vainqueurs,
Gondis par le malheur, calmés par la Prière.

O la philosophie, écartant les mensonges,
Nous nous orientons vers la réalité,
Et nos pensers s'en vont, sur l'aile de nos songes,
Prendre un secret de vie et d'immortalité...

O culte du Passé dont vibre ma tristesse !
O jours enfuis dont la clarté sait me guider !
Mon horizon attend cette Aube enchanteresse
Où mes pas hésitants sauront se décider.

Le zéphyr amoureux et berceur du Printemps,
Qui sait tant créer de fleurs à son passage,
Saura-t-il dissiper l'ombre affreuse des temps,
Ce souffle qui fait naître un divin paysage ?

Si la Fleur d'Héroïsme est en toute saison
Sur la terre de France, il peut, il peut encore
La raviver d'espoir en cette exhalaison
Où la terre, pour plaire au Ciel, tant se décore

En les troubles instants d'une distraite vie,
Comment concilier un peu de mes désirs
Avec l'inévitable, où l'âme, sans envie,
Ecoute de la haine à travers les zéphyrs ?

Les zéphyrs les plus doux où le Printemps s'annon
Lui, créateur charmant de ce monde enchanté
Sur les lèvres de qui tant de beauté s'énonce,
En les tressaillements d'un Monde épouvanté ?

D'un Monde sur lequel toujours le sang ruisselle,
Parce que des bandits sinistres l'ont voulu ?
Il faut donc que par eux l'Humanité chancelle
Sourire des printemps !... le Crime a prévalu !

CE QUE DIT LE PRINTEMPS

A ton âme, o rêveur,
Que douce est la prière,
Quand s'ouvre ta ferveur
A la blonde lumière !

Ah ! ce Printemps qui naît
Au sein de tant de larmes,
Pourquoi le méconnaît
Maint cœur en ses alarmes ?

Qui se sent dominé
Par le Doute, succombe...
Ah ! sois illuminé
Par l'ombre de la Tombe...

C'est tout que tu fleuris,
O Printemps, dans ta fête,
Et tous les cœurs épris,
Les cœurs dans la tempête !

Une vaine gaieté
N'est pas ce que tu chantes,
Lorsque dans ta clarté
Tu luis et nous enchantes.

O raisons d'espérer
Que tes parfums vont dire
Au cœur exaspéré
Par un si long martyre !

« Oui, revis à nouveau,
O jeunesse flétrie,
Et vois le Renouveau
Sourire à ta Patrie.

« Sur la jeune ramure
L'oiseau refait son nid,
Dit ton naîssant murmure
Où l'Ame rajeunit.

« C'est des rayons de gloire
Que j'apporte, o guerriers,
Dans cette lutte noire,
Et de nouveaux lauriers.

« J'entre dans la bataille
Avec toutes mes fleurs...
Il n'est rien qui les vaille
Pour les regards en pleurs...

« Et j'accorde ma harpe
Contre cet empereur,
Assassin, vil escarpe,
Du Monde la terreur.

« Il bat la grosse caisse,
Et sans se soucier
Du glaive justicier
Qui du grand ciel s'abaisse.

« En les chansons des bois
Sonnera la fanfare,
Français, de vos exploits.
Que l'Allemand s'effare...

« Aide donc les Français,
Oui, souffle, o mon zéphyr ;
Souffle pour leur succès,
Pour que le Ciel respire !

« Le Ciel est oppressé
Par le règne du crime.
Que, par toi caressé,
Tout français soit sublime.

« Qu'en cet air déjà chaud,
L'Allemand, plein de rage,
Sente un souffle d'En-haut,
Et qu'il perde courage...

« Et dans son vain effort
Sente que mon haleine
A plus de force encor
Que son souffle de haine.

« Sous mes armes, j'avance.
J'annonce en même temps
Qu'il est pour votre France
Un immortel Printemps ! »

AU LUXEMBOURG

(Sonnet)

Au Luxembourg qu'inonde un soleil printanier,
Ah ! que d'êtres, sens-tu ? que de choses émues !
En leur bronze attiédi rayonnent les statues,
Dans leur pose de rêve ou leur geste guerrier.

Dans ces jardins, créés par un art régulier,
Il semble qu'un reflet d'époques disparues
Erre dans le zéphyr parmi les avenues,
En ce décor qui ne peut pas les oublier.

O temps évanouis que notre âme respire,
En cette exhalaison où chante ce qui naît,
Où le Passé veut prendre part à ce délire !

Tout s'éveille, s'étonne, et puis se reconnaît
Au bord des grands bassins, sur les socles de pierre,
Où Jadis prend sa part de sève et de lumière!

O CLAPOTIS DISCRET !

(Sonnet)

Tel renaît pour le Cœur un charmant paysage,
Qu'à notre Amour avait voilé notre Regret,
Dans la pudeur d'Avril, des brumes se dégage
Le lac où le frisson d'un beau jour apparaît.

Et la blancheur d'un cygne, à l'orgueilleux passag
Près du bord murmurant qu'à fleurir il est prêt,
Glisse plus tendrement parmi le doux présage
Qui berce la tristesse en plus d'un vague attrait.

O clapotis discret sur la rive tranquille !
Quel doux prélude naît d'un rayon hasardé,
En cette ombre tombant du nuage attardé !

Mon Rêve avec l'oiseau s'envole vers cette île,
Dont les pelouses vont, de leurs massifs coquets,
Rivaliser de grâce avec les frais bosquets...

(Au Bois de Boulogne).

UN OBUS SUR UNE ÉGLISE A PARIS

(Sonnet)

Ce mil neuf cent dix-huit, jour du Vendredi Saint,
Alors qu'à son clocher volaient les hirondelles,
Cette église voyait, âmes à Dieu fidèles,
Sous ses voûtes venir tout un pieux essaim.

Pour affirmer son droit, n'a-t-il pas le dessein,
Ce Kaiser, de tuer les choses immortelles ?
Sur l'église, où la foi jetait tant d'étincelles,
En plein Paris tomba son obus assassin.

Voici les assistants écrasés par les pierres,
Alors qu'agenouillés ils étaient en prières.
Ils regardent sereins leur sang couler à flots ;

Car leur mort va hâter cette aube vengeresse,
Où le ciel doit enfin à la race traîtresse
Faire expier les deuils du monde et les sanglots.

LES GOTHAS

(Sonnet)

Ils ont pris leur essor sinistre dans la nuit ;
Et la férocité, qui se croit géniale,
Dirige ces gothas... Dans sa haine infernale,
Du Kaiser leurs exploits pourront chasser l'ennui.

L'espace s'épouvante et s'indigne à ce bruit
Des assassins lancés vers cette capitale
Dont la beauté, pour eux, insolemment s'étale
En tant de monuments où tant de gloire luit...

Des toits et des clochers... c'est l'instant de leurs crimes
Victoire ! Ils ont atteint d'innocentes victimes....
Ils vont fuir : le canon contre eux tonne toujours.

Que le crime alourdit ! que plus noir est l'espace !
... Et Paris se rendort, fier, après la menace,
Des trésors que n'auront jamais d'affreux vautours !

RIEN, RIEN NE RECOMMENCE

L'universel aveu d'impuissance et d'effroi
Crie au fond de moi-même.
Et chaque jour, hélas ! le désespoir qui croît
Peut conduire au blasphème.

Quoi donc ! j'ai si peu pris de toutes ces beautés
Eparses dans le monde ;
Et je me fis aveugle à toutes ces clartés
Dont le ciel nous inonde !

J'aurais ainsi marché toujours, sans avancer,
Sur des chemins arides ;
Les cieux, vers qui mon cœur aurait dû s'élancer,
M'ont donc semblé si vides !

Ah ! trop souvent on est trompé par la raison
Qui porte à ne pas croire ;
Et l'on croit se donner, mettant l'âme en prison,
Peut-être, une victoire.

Que les saisons ont donc agité devant moi
D'amours et d'agonies,
Sans que j'eûsse compris, au juste, cette loi
Des saintes harmonies !

A ce soupir du temps, comme dans sa chanson,
J'aurais dû, sur ma route,
Ecouter autre chose, et, malgré la raison,
Que la voix de mon Doute...

Il reste un peu de vie à ton front, o forêt,
Du Rêve, cher asile !
En tes derniers parfums j'exhale mon regret
Peut-être encor stérile.

Tu dois recommencer, dans un printemps nouveau,
Ta chantante existence.
Mais pour nous qui marchons sans arrêt au tombeau,
Rien, rien ne recommence...

Tout ce que prend le Temps !... hélas ! que me rend-il ?
Souvent ce qui m'irrite.
A l'âme, quelquefois, s'il montre un doux avril,
C'est pour l'ôter si vite !

Le Temps fuit... Espérer ? c'est un nouvel écueil
Auquel il faut s'attendre...
Ah ! c'est bien seulement à la paix du cercueil
Que l'homme peut prétendre !

LA FERVEUR DU RÊVE

1918-1919

Gascogne, château de Garcin

MORCEAUX CHOISIS

UN ENTERREMENT A LA CAMPAGNE

(*Sonnet*)

Une charrette à bœufs est le char mortuaire.
Est-ce un *De profundis* que murmure le vent ?
Pour celui qui l'aima, tout le sol s'émouvant
Ne doit-il pas prier l'Infini qu'il l'éclaire ?

Vers la nuit du tombeau le mort en la lumière
S'en va, qui le connut vaillant et bon vivant,
Au pas des animaux qu'il guida si souvent.
Leur poil roux touche presque au drap blanc de la bière.

Mais ce convoi rustique a cette majesté,
Que, de tout ce qui peut à la clarté prétendre,
Entoure l'unanime et claire piété.

Oui, ce cahotement au mort doit sembler tendre...
Toute sa rude vie a l'air de le bercer,
De lui sourire encore avant de s'effacer...

DES AMES, LES FLEURS SONT TOUTES...

Que je m'enivre de ces fleurs,
Qui sur leurs lyres parfumées
Chantent qu'elles furent aimées
En tous les temps par bien des cœurs..

Elles ont de plus d'un Poète
Guidé la route à l'Idéal,
Lui versant l'arôme en le val
De mainte espérance secrète.

Mais leur beauté les a souvent
Si vite au trépas condamnées !
Avant l'heure elles sont fanées
Par... un caprice seulement...

Ces blanches fleurs font une grappe,
Et s'habillant de doux reflets,
Au vent dansent quelques ballets
D'où plus d'un pétale s'échappe.

Mais solitaire, en sa fierté,
Rêveuse, sur son pédoncule,
L'une confie au crépuscule
Qu'elle veut mourir en beauté.

Et celles-ci, ce sont des ailes,
Qui semblent dire aux papillons :
« En rêve nous nous envolons,
A nos amours restant fidèles. »

Puis une coupe est celle-ci,
Dont, par le matin déposée,
L'oiseau vient boire la rosée,
En pépiant un gai merci.

Je rêve à la céleste coupe
Où des maux on boirait l'oubli...
Qu'avec un art simble et joli
Cette corolle se découpe !

Mais au céleste épanchement
S'ouvrent toutes ces fraîches urnes,
Qui, de tous les charmes nocturnes,
Ont encor le scintillement.

Et celles-là semblent des lèvres,
Qui rendent au jour ses baisers,
Et les rendent à nos pensers
Dont leur font hommage nos fièvres.

Ecoutons ! leur chuchotement,
Qu'emporte le galant zéphyre,
Veut tout expliquer, veut tout dire,
Même répondre au firmament.

Ces fleurs, sont-elles des oreilles,
Qui du Poète, cet Amant,
Ecoutent maint aveu charmant
Et naïf pour tant de merveilles ?

Et celles-ci, ce sont des yeux
De velours pâle et de pervenche,
Dont le regard monte et se penche,
En reflétant celui des Cieux.

Le jasmin, le lilas, la rose,
Fleurs des bois, des champs ont d'accord
Pour dire : « Ouvre-toi sans remord
Comme nous, cœur le plus morose »

Près de la fleur du même nom
Veut se nuancer ma Pensée.
L'âme, en parfums récompensée,
Voit près des fleurs sa floraison.

Ah ! des âmes, les fleurs sont toutes...
Oui, des âmes viennent à nous
Par elles, en des reflets doux,
Embaumant nos pénibles routes !

Le vrai charme que vous avez,
Fleurs aux éphémères corolles,
Vient de La-haut ?... Vos auréoles
Disent le ciel que vous savez !

AUBE

(Sonnet)

La nuit pâlit déjà, pressentant le front pur
De l'aube à l'Orient, front couronné de roses,
A la jeunesse, dont tant de siècles moroses
N'ont jamais altéré la fraîcheur sous l'azur.

Son haleine déjà chasse le voile obscur.
Et c'est l'Aube, où tout prend des airs d'apothéoses,
Messagère du Jour, que réclament les choses,
Le labeur des vivants, et tout, pour être mûr !

Mais l'Aube, en tous les cieux, qui paraît si coquette
Que de tout horizon elle a fait la conquête,
Sent qu'elle n'a pas droit à la frivolité.

Car dans sa robe rose elle sait qu'elle apporte,
Avec un jour nouveau, cette fatalité
Qui dit l'Amour vainqueur ou l'Espérance morte !

CRÉPUSCULE

(*Sonnet*)

Le soleil, pâlissant parmi ses voiles roses,
Dans un décor de rêve effleure l'horizon.
Son adieu souriant adoucit le frisson
D'inquiétude, au soir, des êtres et des choses.

Et la Nature a, lors, plus de songe en ses poses
Qu'à l'heure où flamboyait sur elle un globe ardent ;
Sous le rose fanal que porte l'Occident,
Un secret semble errer sur ses lèvres mi-closes.

Et tous les tons du rose, allumés tour à tour,
Semblent là-bas, d'un cœur mystérieux qui brûle
Nous chanter toutes les gammes d'un saint Amour.

C'est pourquoi si divin paraît le crépuscule !
Et ces fleurs du couchant inspirent tendrement
Maint rêve en l'ombre éclos, fleur du Recueillement...

IL M'A SUFFI...

Dans le frémissement des feuilles desséchées
Qui, les unes après
Les autres, sont, telles des espoirs, détachées
Sous les pleurs des forêts ;

Dans le rayon tremblant et le pâle sourire
De ce soleil voilé,
Dans le morne regard, quand le jour se retire,
Du ciel non étoilé ;

Tandis que les oiseaux vers les chaudes contrées
Décidaient leur essor,
Je ressentais partout — o Beautés éplorées ! —
Le frisson de la mort.

Partout, comme un amour trahi par l'espérance,
Le jour tombait lugubre et froid.
Terre, parmi le vent chantant sur ta souffrance,
La Mort riait de ton effroi !

Et partout de mon cœur c'était le vide immense
Qu'y laissait ce qui disparaît
De feuillages, de doux murmure et de silence
Et de parfums qu'il adorait !

Ah ! que répondre à tant de voix agonisantes,
Disant à l'Espoir qu'il a tort,
Et s'exhalant de toutes ces choses gîsantes
Que confondait l'œuvre de mort ?

Pour trouver la réponse à faire aux voix fatales
Disant que se rompt tout lien,
Et pour ne pas m'épouvanter de tous ces râles
Qui déjà prédisaient le mien ;

Il m'a suffi — Fête des Morts de qui la flamme
Au Ciel m'a fait reprendre goût —
D'écouter le seul cri triomphant de mon Ame,
Et qui trouvait réponse à tout !

O MORTS ! VOUS PRÉCÉDEZ...

...Et les drapeaux flottaient au vent de l'Espérance ;
Et dans l'héroïsme qui triomphait enfin,
La Victoire baisant son front pâle et divin,
Tous les jours un peu plus, rajeunissait la France.

Mais en les mauvais jours elle avait éprouvé
Que son âme, par un Passé de gloire faite,
Pouvait braver le sort, sans craindre la défaite.
Son Cœur de jadis, lui, s'était tout retrouvé.

Il resterait toujours digne enfant du Sublime,
S'il s'était amolli, croyant trop à la Paix.
De sa force il n'aurait, certe, perdu jamais,
S'il avait craint un peu d'être trop magnanime.

Ah ! qu'importe ! d'avance, il était, certe, écrit,
Par le sang des héros d'autrefois, par le geste,
Que fit vers l'Idéal toujours son bras céleste,
Que de son Cœur la France écouterait le cri !

Le cri de Foi, d'Amour, ressuscitant les fièvres,
Qui, surhumaine, font, lorsqu'on veut l'outrager,
Sa grandeur ; s'il lui faut, Justice, te venger.
Et le chant des Aïeux rejaillit de ses lèvres.

Et comme il a vaincu, cet immortel Refrain !
Et la France, ayant fait étinceler son glaive,
Va de nouveau pouvoir accouder son grand Rêve
Dans le cadre historique où s'avance le Rhin ;

Dans son droit reconquis sur le crime et la haine
Presser contre son sein des enfants retrouvés
Que leur martyre fier a vers elle élevés
Et fait siennes deux fois : l'Alsace et la Lorraine.

Ah ! non, vaine ne fut pas votre passion,
Vous qui sûtes porter votre croix — fier calvaire ! —
Soldats divins, et jusqu'au bout, dans la lumière
Dont le ciel auréolait votre mission !

Chez l'Allemand, vaincu, cause de tant de larmes,
O Morts ! vous précédez, tel un drapeau vivant,
Ceux à qui votre exemple a su dire : « en avant » !
Et la Victoire en deuil vous présente les armes !

LE RHIN

Le Rhin entend un nouveau pas ;
C'est dans son azur, qui vient dire
La fin d'un crime et d'un empire,
L'uniforme de nos soldats...

Ah ! s'étonne-t-il que l'Histoire
Vienne l'appeler par son nom,
Quand sur ses ponts — fracas de gloire —
Roule des Français le canon ?

Tandis qu'osant y croire à peine,
Se réveille soudain Strasbourg
A des roulements de tambour
Français, dans une aube sereine...

Qu'y flotte un drapeau tricolore
Sur chaque toit, que les hurrahs
Eclatent, que les hosannas
Disent : « Ciel français, je t'adore !

« O Toi qui sus, sur le clocher
Verser un Azur de tristesse,
Pour faire ces jours d'allégresse,
Sur nous tu voulus te pencher ! »

L'eau du Rhin ! la France, éperdue
De joie, y veut, dans sa fraîcheur,
Boire l'oubli de son malheur
De l'avoir un instant perdue !

Ah ! l'Histoire lui dit, peut-être,
Que maintenant il est français !
Mais, ô juste ciel, tu le sais
Qu'il n'a jamais cessé de l'être !

Et que grand fut l'étonnement
Du Rhin, de voir sa rive, à cause
De ce qu'un goût barbare impose,
Prendre parfois l'air allemand ;

D'ouïr des buveurs sans vergogne
Chanter l'air du Rhin allemand,
Et tandis que plus lourdement
Triste s'envolait la cigogne ;

Tu sais qu'il garda tendrement
Beaucoup des échos que l'Histoire
Sur lui roulait éloquemment,
Et qu'il baptisa mainte gloire !

Ah ! qu'il était dans le courroux,
A voir sur ses bords, sans défense,
La cueillette des fleurs de France
Par des gretchens à cheveux roux !

Le Rhin ! Allemand ? Oh ! L'insulte
L'affubla de ce nom hideux,
Mais de ses eaux, toujours, les vœux
Protestèrent dans leur tumulte !

OH ! NON, IL N'EST PAS VRAI...

Si, dans les pleurs de novembre, d'un cœur dévot,
Me taisant à la vie, à la mort je m'adresse,
C'est que je sens, parmi ma divine tristesse,
Que la tombe ne m'a pas dit son dernier mot.

La vie et ses laideurs, le monde et ses souillures,
A ces lieux, qui font peur à leur impiété,
Sont importuns... tandis qu'en son anxiété
Mon cœur s'y rafraîchit aux sources les plus pures.

Par l'Ombre aimante et douce on est, là, regardé,
Qui se fit, dans des yeux, mais sans éteindre l'âme ;
Ma méditation, Passé, là, te réclame,
Pressentant maint secret que la Tombe a gardé !...

Ah ! le deuil des enfants, des époux et des mères,
J'en évoque l'horreur, j'en écoute les cris.
Sur ces pierres que de genoux se sont meurtris !
Et ce sol aura bu bien des larmes amères...

C'est ici que pourtant je viens pour espérer,
Que de lire j'essaie à la dernière page
De la Vie... Elle semble encor dans un orage
Pendre à ce clou du Temps, qui va la déchirer...

Quoi ! quand la terre veut notre pauvre substance,
La beauté d'une vie aurait succombé là !
La Mort aurait le droit de ravir son éclat,
Quand ricanant elle présente l'échéance !

Non, car je sens là rayonner à l'infini
Tout ce qui fut bonté, dévouement et justice !
Oh ! non, il n'est pas vrai que cela s'engloutisse,
Ni même soit, par le dernier soupir, terni !

Et, par cette clarté d'un avenir céleste,
Que l'humble croix de bois dit au recueillement,
Ce lieu des Trépassés — doux émerveillement ! —
Le cimetière contre le néant proteste !

BERCEAUX ET TOMBEAUX

O tristes lendemains des instants les plus beaux !
Et le temps altéré, nous leurrant de promesses,
Vient boire hâtivement les fraîcheurs, les jeunesses...
Hélas ! les innocents berceaux
Semblent guettés par les tombeaux !

La Vie à peine éclose, est si tôt menacée !
En les plus doux zéphyrs semblant la protéger,
Sa fleur parfois brillante est toujours en danger.
Sa grâce est si vite effacée,
Que l'Espoir l'ait ou non bercée.

Oh ! comme le destin joue avec ces roseaux,
Dont le bruissement confus est la Pensée
De cette humanité qui vacille, angoissée !
Ah ! je crois voir sur les berceaux
S'ouvrir l'œil sombre des tombeaux !

L'Eternité semble rire de l'Ephémère.
Fragile matière dont le corps est pétri !
Aussi fragile aux coups du sort, le cœur meurtri
Doute, dans sa pensée amère,
Et sent qu'il retombe en poussière.

Oui, le Printemps sourit, et déjà les oiseaux,
Avertis par l'instinct, tremblent pour leurs nichées,
Les bourgeons font prévoir les feuilles desséchées.
Et comme des tièdes berceaux
Sont près, dans leur froid, les tombeaux !

Mais non ! l'ombre de tant de prunelles éteintes
Par la mort, n'a pas le regard aussi méchant
Que l'a parfois la Vie en son profane chant.
Il rayonne en tendresses saintes
Et pour les deuils et pour les plaintes.

Aussi, portant l'encens des amours les plus beaux,
Est-ce pour les veiller — O célestes prunelles ! —
Est-ce pour les bercer -- Ombre aux mains maternelles!--
Que sur les fragiles berceaux
Viennent se pencher les tombeaux !

SAIS-TU QUI J'INTERROGE ?

A ce mal qui l'étreint mon Ame cherche
A mieux payer sa rançon,
Tandis que près de moi l'oiseau qui perche
Veut lui verser sa chanson.

Et le parfum de chaque fleur, dans l'herbe,
Veut, suave, l'imprégner,
Afin qu'en elle la Pensée acerbe
Ne puisse pas tant régner.

Toute cette douceur, à ma blessure,
Donne un long et doux baiser ;
Tout prend l'air inspiré qui nous rassure.
Le ciel, veut-il m'apaiser ?

Et tandis que, dans mon Rêve, palpite
Un Monde idéal charmant,
Un regard infini, là-haut, m'invite
A mieux sentir son aimant.

Mainte aile semble porter un message
De confiance et de paix ;
Plus d'un cœur va sentir, à son passage,
Que peut s'alléger son faix.

Eclosion de souriante Vie,
Tu veux rallumer ma Foi,
Qu'un orgueil attristé m'aura ravie,
Pour me soumettre à sa loi !

A cet instant, sais-tu qui j'interroge,
Quand s'offre ton court instant,
Pour savoir de mon cœur, non s'il déroge,
Mais est encor existant ?

C'est la Mort ! elle seule peut répondre
A mes doutes de vivant,
Lorsque, dans cet azur, voudrait se fondre
Mon être, en y tant rêvant ;

Oui, d'une éclosion rêvant, pareille
A celle, dont, Sol, tu luis ;
Par le regard de la Mort s'ensoleille
L'âpre route que je suis.

D'elle se peut-il que je me méfie,
Quand, là, par le Souvenir,
La douce main du Passé me confie
A celle de l'Avenir ?

CE SOUFFLE-LA...

(*Sonnet*)

Au crépuscule, qui d'ombre vient m'enivrer,
Je me sens traversé par un vrai souffle épique,
Qui vient battre le cœur, pour le faire vibrer,
Devant son horizon terne et mélancolique !

Ce qui vient l'ébranler, va-t-il le délivrer ?
Et renaîtra-t-il dans un frisson héroïque ?
L'éclair de la Pensée, est-ce pour livrer
Ce doute l'empêchant d'éclater magnifique ?

O Magie exhalant dans l'ombre sa douceur !
Ce souffle-là, que je craignais, se fait berceur,
Parce qu'il parle au cœur des possibles revanches ;

Et qu'il semble guider vers un noble avenir
Toute la force et tout l'azur du souvenir,
Tandis qu'avec ferveur le soir baise les branches !

L'ÉTÉ VOUS FAIT CHANTER...

(*Sonnet*)

Du regard de l'Eté flambent tous les coteaux,
Etincelants de l'or des moissons opulentes,
Et ce regard intense a des flammes troublantes
Au cœur, où vont mûrir bien des trésors nouveau

Dans les prés ombragés les lents et longs troupeau
Se prélassent parmi les herbes succulentes ;
Et, des foins, c'est partout les senteurs enivrantes
O parfums du Passé, sourire des tombeaux !

L'Eté vous fait chanter son air le plus sublime,
Dans l'extase brûlante où le cœur se ranime,
Lorsqu'en les prés fanés il rêve en soupirant !

O splendeur évoquée, en le ciel qui flamboie,
De tout ce que l'Amour pouvait donner de joie
Au cœur épris toujours plus d'un Rêve trop grand !

DANS TON SANCTUAIRE

(Sonnet)

e m'étais dit, vaincu par mon isolement :
Quelle religion pourra sur ma misère
pancher, maternelle, et conseils et lumière,
orsque mon pauvre cœur divague tellement ?

t laquelle me bercera si tendrement
u'en une aube attendrie expire ma colère,
our laisser la plus belle place à la Prière,
ans mon Rêve qu'épure, Amour, ton firmament ?

aquelle peut me faire espérer de mes larmes
a compréhension des plus célestes charmes ? »
est ta religion, o sacré Souvenir !

le peut me donner la paix et la victoire ;
. dans ton sanctuaire éclora l'Avenir,
ont l'aile frémissante espèrera la gloire !

C'ÉTAIT LE SAINT PILIER

(Sonnet)

Oh ! ne dites jamais : « Je voudrais oublier,
Parce que par l'oubli notre âme est délivrée. »
Mais du bonheur sera-t-elle plus assurée,
Lorsqu'elle ignorera qu'elle doit expier ?

Pauvre âme, ce Passé, c'était le saint Pilier
Qui soutenait ta vie à la place sacrée,
Où ta Foi l'érigeait, pour être rassurée ;
Ne sens-tu pas le vide où tu devras plier ?

Ce que tu renierais de ta mélancolie
Fit pourtant à tes pleurs plus d'une aube jolie,
Et fit plus pur ton deuil devant l'Immensité.

Et déjà tu croirais voler avec aisance
Vers le but que se croit promis ton ignorance,
Quand tu t'écroulerais dans ta témérité.

J'AI DIT : S'IL FAUT CHANTER...

éjà, déjà l'automne, et je n'ai pas chanté
e Printemps dans sa grâce et l'Eté dans sa flamme.
e les sentir mon cœur ne s'est donc pas vanté ?
les graver en soi, songea-t-elle, mon Ame ?

a souffrance m'a-t-elle à ce point aveuglé
ue j'ai douté des fleurs comme de la lumière ?
ue tout ce qui pouvait m'être doux révélé
a pas fait hésiter l'aveu de ma misère ?

caresse parfois rend l'Esprit nonchalant.
ue devient-il, lorsque trop de douceur l'embrasse ?
nt de suavité le trouble, en s'exhalant,
e d'une idée en fuite il perd souvent la trace.

le sais... c'est pourquoi je ne puis m'accuser,
r ma faute, d'avoir fait s'envoler maint charme,
de ne m'être pas laissé plus abuser
r son sourire, auquel a répondu ma larme.

Pourtant, vous répétiez au sol, qui la comprend,
Arbres, en vos bourgeons votre chanson naïve ;
Et pourtant la clarté, que le ciel vous apprend,
Vos feuilles la disaient à votre ombre attentive !

Jusqu'au Trépas, tout souriait dans le Soleil.
Manteau d'or des moissons, tu couvrais la Nature.
Et l'Aube promettait un lumineux réveil
A cette terre, où rampe, hélas ! l'Idée obscure.

J'ai dit : « S'il faut chanter, chante alors mon sanglot ;
Et de la tienne, hélas ! brave cette harmonie.
A l'aube montre-toi, lorsque la fleur éclôt,
Montre-lui ta rosée en sa source infinie.

Et dis ce qu'elle veut apporter de fraîcheur
Au désert où l'Humanité se désespère... »
Mais mon sanglot s'est étouffé dans l'air berceur :
Souvent, Illusion, le Monde te préfère !

IL EST FUNÈBRE ET DOUX...

(Sonnet)

Quand tu viens te pencher sur tes horizons mornes,
Pourquoi donc t'effrayer ? L'automne s'annonçant
Dans août attristé, qu'a-t-il de menaçant,
Si, pour lui ressembler, de maints rêves tu t'ornes?

Car ton cœur s'emplira de ces désirs sans bornes,
Pareils à ceux qu'Automne apporte dans le sang
Des feuilles s'empourprant, quand le jour s'effaçant
Fait là plus mollement s'enrouler les viornes ?

Le sublime moment, n'est-ce pas lui qui vient,
Tandis que la Pensée adore et se souvient ?
Il est funèbre et doux dans sa grâce immortelle.

Il rend tout plus ailé dans l'air plus odorant ;
Car il fait qu'apaisé tout meurt en adorant,
O pâlissante Vie amoureuse et plus belle !

L'ÉPHÉMÈRE

Cet insecte sur cette fleur,
Dont il fait la grâce tremblante
En y venant boire le pleur
Céleste d'une aube charmante ;

L'insecte, dont les ailes sont,
On le dirait, de gaze fine,
Et semblent porter le frisson
De quelque Espérance divine ;

Oh ! l'insecte brillant vivra
Moins longtemps que vivent les roses,
Et la fin du jour le verra
Tomber inerte au rang des choses.

C'est pourquoi tant aérien
Nous le voyons, si loin de terre...
Mais larve obscure il fut, et bien
Des mois avant cette heure fière !

C'est ainsi que chez nous souvent,
Pauvres humains, le Beau se montre.
Lorsque le cœur est bien vivant,
C'est sa laideur que l'on rencontre.

Mais lorsqu'il arrive au tombeau,
Il prend des grâces immortelles ;
Et pour mourir, il se fait beau !
Et pour mourir, il prend des ailes !

TU PROMETS...

(Sonnet)

L'Automne reviendra, dans les pleurs de Septembre,
Donner aux bois émus un deuil prestigieux ;
Et pour faire mon sommeil plus religieux,
Son baiser dans le soir me suivra dans ma chambre.

Oui, de l'amour divin tout cet or et cet ambre
Pareront les autels, où, faisant ses adieux,
Ciel ! l'Eté prie ; où, pour n'être pas odieux,
Dans le deuil général viendra prier Novembre.

Ce qu'Automne au cœur porte en ses décors brumeux,
Oui, c'est le double essor : le Rêve et la Prière.
Sur le bord des tombeaux, Ciel, que tu nous émeus !

Tu montres l'Infini de ta pâle lumière :
A l'attente, angoissée aux regards de la Mort,
Tu promets... et le cœur n'espère plus à tort !

LAISSE-TOI DIRE...

(*Sonnet*)

Par le vent, où déjà s'effeuillé maint rameau,
Laisse-toi dire, Ami, de doux mots à l'oreille,
Afin dans ces beaux jours que ton âme s'éveille,
Et que l'Amour te parle au bord de maint tombeau.

Laisse-toi dire enfin que l'espoir le plus beau
Peut venir à la souffrance qui s'émerveille ;
Qu'en se brisant, un cœur mortel tout s'ensoleille,
Digne de la sublimité d'un Jour nouveau.

Non, tu n'es pas atteint par cette flétrissure
Dont l'apparence, hélas ! pourrait te consterner ;
Et la douceur d'Automne aimante te rassure.

La douceur du Printemps peut souvent te berner,
Mais non pas, tu le sens, celle que tu recueilles,
Quand ton Rêve se penche, ému, sur l'or des feuilles !

DES COMPENSATIONS

L'Automne va donner des éblouissements
A ma mémoire...
Vais-je y trouver un peu de ces ravissements
Qui me font croire ?

Ah ! peut-être en berçant mon beau Rêve assoupi
Dans l'or des feuilles,
Vais-je, apaisé, trouver cet instant de répit
Où tu m'accueilles ;

Infini souriant à ce deuil angoissé
De la Nature,
Qui parles à l'orgueil par le destin froissé..
Pieux murmure !

Oui, tu promets par lui, dans la solennité
De tout Automne,
Des compensations à la fragilité
Q'un sort nous donne ;

Des compensations dans toutes les splendeurs
De la souffrance ;
Dans les fastes, créés par nos saintes candeurs,
De l'Espérance !

C'est pourquoi mon cœur est attiré tout entier
Par cette brise,
Qu'embaume la feuille, en tombant dans le sentier.
Qu'elle est exquise !

Elle a les parfums d'un magique Lendemain
Qui nous appelle ;
C'est toute la divinité du Cœur humain
Qu'elle révèle !

OUI, L'AUTOMNE EST L'AMANT...

L'Automne a plus d'amour que le joyeux Printemp
Pour le front qui vers lui se penche.
Il a pour nos regards des tons plus éclatants
Que n'en a la fleur rose ou blanche.

Tu sais, o Cœur ! combien de son regard voilé
Est douce la clarté mourante ;
Et que, plus doucement que le ciel étoilé,
Rayonne son ombre odorante !

Tu sais de quels égards il entoure le deuil
D'une âme que le destin trompe ;
Il aide à supporter le mal avec orgueil,
Par sa funèbre et fière pompe.

De la nature il sait faire, lui, le palais
Qui plaît à la Mélancolie,
S'harmonise avec elle en son trouble ou sa paix,
La rend plus profonde et jolie ;

Profonde, parce que la divine raison
De ses larmes au cœur se montre ;
Jolie en sa pitié pour le morne frisson,
L'anxiété qu'elle rencontre ;

Lorsqu'elle reconnaît en son humilité
Que d'égoïstes pleurs la baignent ;
Et ne ressent que trop son inutilité
Pour tant de pauvres cœurs qui saignent

Oui, l'Automne est l'amant généreux et discret
De la fière Mélancolie,
Fond son ombre en la sienne, écoute son secret,
Sans lui reprocher sa folie.

L'Automne dit : « Espère ! » en surprenant l'aveu
De la fière Désespérance ;
Et son ciel assombri semble écouter le vœu
De la noble et pure souffrance !

Automne, prends soin de la Méditation
Que mon abandon te confie,
Et donne lui ta si douce exaltation
Au bois que ta rouille incendie.

Oui, tu lui verseras avec solennité
Une paix sur sa solitude,
Faisant présager celle que l'Eternité
Accorde en sa mansuétude ;

A l'heure, où, prodiguant son or au front des bois,
Tu mets à la Mort l'auréole,
A l'heure où planent là les ailes d'Autrefois,
Quand le Présent soudain s'envole !

Et je pourrais alors regarder sans effroi
S'enfuir tous les vols d'hirondelles,
Me souvenant que le retour est une Loi,
Qui fait — le comprends-tu ? — des choses immortel
Et peut même rendre la Foi !

VOICI L'AUTOMNE...

(*Sonnet*)

Voici l'Automne avec ses touchantes pâleurs
Qui le font s'attrister à la fois et sourire
Dans l'infini rayon où s'envolent les fleurs,
Les feuilles dont la mort sous nos pas vient s'écrire!

Voici l'Automne en son orgueil brillant de pleurs,
Où le cœur oppressé se délivre et respire,
Et voit poindre déjà l'aube des jours meilleurs,
Parce qu'aux puretés divines il aspire !

Allumez-vous en moi, flammes de l'Avenir,
A l'instant solennel qui vient pour nous bénir ;
Projetez vos lueurs sur mon Doute funèbre !

A genoux sur la tombe où flotte ton encens,
En le voilé sourire où les sorts finissants,
Automne, vont savoir ce que ton deuil... célèbre !

LA FOI ET LE DOUTE

1919-1920

Bords de la Garonne, château de Garcin

MORCEAUX CHOISIS

O CHARME VAPOREUX !

(Sonnet)

O feuilles d'or, par où le regard de l'Automne
Brille à travers la brume et le Rêve attristé,
Bien souvent à mon cœur vous avez apporté
L'Amour dont la pâleur grave en ces jours rayonne..

Vous vous bercez dans l'air, où le Passé chantonne
Avec tant de jeunesse et de solennité...
Il est parmi les pleurs doucement invité ;
Sur la fin des beaux jours,c'est l'espoir qu'il nous donne.

O feuilles, n'est-ce pas lui qui vient vous dorer,
Cet espoir qui nous dit de croire et d'adorer ?
Dans votre or habillé, le Souvenir palpite.

Mais que de poésie à nous vient révéler
Le regard que la Mort va doucement voiler,
O charme vaporeux où mon âme s'abrite !

C'EST L'HEURE INFINIE...

Ah ! toutes les coquetteries
De la Nature pour mourir !
Que toutes ces branches flétries
Ont de charmes à nous offrir !

En tendant l'or et l'écarlate
A mes Rêves pour les parer,
Tant de munificence éclate
Où ceux-ci veulent s'égarer !

Il semble au Cœur que le Ciel daigne
Le convier dans ses reflets,
Lui sachant gré de ce qu'il saigne
Dans les sites froids et muets ;

Lorsque errant dans ce deuil magique,
Il sent le besoin de prier,
Pour sentir que d'un Monde inique
L'espoir pourra le délier.

Oui, cette brise dit : « Espère ! »
En recueillant plus d'un sanglot.
Tout meurt ? Mais non, c'est l'aube fière
Où le pur Idéal éclôt.

C'est l'heure où le songe s'élève
Vers un azur qui s'attendrit,
Et montre au destin qui s'achève
Un pur Amour qui lui sourit !

C'est l'Heure infinie et sublime,
Où notre Ame veut se griser ;
Où l'on regarde dans l'abîme,
Et sans crainte de s'y briser.

Toi, Piété, dont tout s'anime,
Mets des ailes à ce qui meurt,
Lorsque l'Automne magnanime
Vient embaumer d'espoir mon Cœur !

AINSI QUE S'EN VA MAINT BEAU RÊVE...

Exhale tes parfums, o Cœur, en soupirant,
En les soupirs si parfumés de cet Automne ;
Et que ta tendresse s'étonne
De s'y trouver un empire si grand !

Oh ! vois, le Souvenir, tout vibrant d'espérance,
Allume son regard parmi la pourpre et l'or
Des bois où ne sonne nul cor,
Mais où, notes d'Amour, son cri s'élance !

Il veut jaillir avant l'Adieu définitif
De la splendeur en laquelle la feuille tombe,
Lorsqu'en émigrant la palombe
Se pose avec bruit sur l'arbre pensif.

Il veut encor jaillir dans la solennité
Qu'a le moindre frisson, qu'a le moindre murmure
De cette ombre triste mais pure,
Pour répondre à la Mort : « Eternité ! »

Alors que celle-ci disait déjà : « Victoire ! »
Et frôlait de sa main, qui glissait dans les vents,
Tous les sites encor vivants.
Mais non ! le deuil veut espérer et croire !

L'espace, qu'il emplit, vibre d'un saint Amour,
Dont le baiser fait, dans la Solitude, éclore
Le plus beau Rêve qui décore...
Deuil orgueilleux dont flambe maint séjour !

Hélas ! sans doute, il faut que le charme s'envole,
Ainsi que l'hirondelle, après avoir séduit ;
Mais en la fatalité luit,
Pour la braver, une pure auréole !

C'est au front du Malheur qu'elle éclate le mieux
Afin de diriger le vol de sa Pensée...
Vie utilement dépensée,
Ton dernier soupir est mélodieux...

C'est un ruissellement de saintes harmonies
Qui rafraîchit le cœur en son anxiété,
Alors ; c'est avec piété
Que vont se nuancer les agonies.

Et la feuille prendra les tons les plus divins,
Avant que le baiser de ce zéphyr l'enlève,
— Ainsi qu'il me prend maint beau Rêve
Que je porte des bosquets aux ravins ; —

A l'heure où cette Paix me jette dans l'extase,
La Paix rayonnante ouvrant la porte à Demain,
A l'heure où le mystique hymen
De l'âme avec le Mystère l'embrase !

LA VOIX DES TOMBEAUX

Ce qui se grave en l'Infini

En ma solitude j'appelle
A mon secours le Souvenir,
Pour qu'il m'apporte sur son aile
L'espérance de l'Avenir.

Eh ! oui, c'est en ces jours d'automne
Où, mélancoliques tableaux,
La moindre brise au bois moissonne,
Que vibre l'appel des tombeaux ;

Qui crie à l'angoisse : « Courage !
Souvenez-vous, venez à nous,
Pour que, dans les pleurs de l'orage,
Notre lumière vienne à vous !

« Cœurs, c'est l'oubli qui vous désarme.
Croyez-vous que c'est un tocsin
Qui parle, pour jeter l'alarme,
Dans les cloches de la Toussaint ?

« Si les oiseaux sont envolés,
C'est-il un vent d'inquiétude,
O paysages désolés,
Qui fait frémir la solitude,

« Lorsque s'enfle la voix d'airain ?
Misère et deuil, tout la réclame,
Car c'est, de son ton souverain,
La confiance qu'elle clame !

« Ce n'est pas, pour vous affoler
Qu'elle dit : « Gloire, gloire aux tombes ! »
Espérances, douces colombes,
Il vous faut vers les cieux voler ;

« Quand le rythme sacré s'élève,
Avec le bronze, ô cœurs, vibrez !
L'Eternité sourit au Rêve ;
Tout luit, quand vous nous célébrez !

« Quand la Foi du Souvenir l'orne,
La tombe, où tout parle d'amour,
O Désir, plus rien ne te borne,
Quand la Toussaint dit notre jour !

« Oui, nous, les tombeaux dont la pierre
Sur des noms sait les pleurs versés,
Nous, où se grave la prière
Des deuils que nous avons bercés ;

« Quand l'automne divin et grave
Allume ses pâles flambeaux,
Pour éclairer ce qui se grave
En l'Infini sur les tombeaux ! »

AH ! CET ADIEU...

Accepte ma Pensée, ô Soupir de l'automne !
A la harpe du Temps tu fais l'harmonieux
Accord qui dans mon cœur chantonne,
Bien mieux que la gaieté d'un printemps radieux.

Jamais autant mon âme ne s'est attendrie
Qu'en l'attendrissement du doux ciel pâlissant
Sur ce qui finit en féerie.
Dit par l'automne, adieu toujours si ravissant !

Soit qu'il peigne et nuance en sa coquetterie
Toutes les phases du divin Recueillement,
Où la terre rayonne, avant d'être flétrie,
Soit qu'il voile distraitement
La résignation où la Nature prie.

Oui, pour nous rassurer, cet élégant adieu
De pourpre se revêt, dans des flots d'or éclate,
Et s'il s'inscrit partout, c'est en lettres de feu.
La joliesse délicate
Se livre à tout soupir qui porte au ciel maint vœu.

Et mon émotion parmi lui s'abandonne,
Des dernières feuilles le doux chuchotement
Enlève ma Pensée à son cours monotone,
Mon Cœur, à son égarement,
Et dit : « Regarde, écoute, espère ! c'est l'automne ! »

Ah ! cet adieu dans les regards mouillés des bois.
Qui de prunelles d'or tout constellés paraissent,
Et adieu souriant quand même à nos émois,
Et dont tous les soupirs caressent,
Réveille la ferveur en notre âme aux abois !

Oui, c'est dans ces instants que tout est Poésie,
Qu'on se sent porté par les ailes de l'amour
Vers la grandeur révélée à l'Ame saisie,
Et qui veut enfin voir le jour.
Vivre, c'est échapper, Sort, à ta fantaisie...

C'est trouver de la vie aux regards de la Mort,
C'est dédier au Rêve un céleste royaume,
C'est se faire mener par l'ouragan au port,
En ressuscitant maint fantôme,
C'est rendre le malheur complice de l'effort
Des méditations qu'un saint automne embaume !

SI JOLIMENT S'EMBRUME...

(*Sonnet*)

L'or du croissant lunaire à celui du feuillage
S'ajoute en l'éclaircie où je cherche en le ciel
A percevoir le charme aussi doux qu'éternel,
Où s'efface, dans sa langueur, le paysage.

Calme attendri de ce que l'automne ravage !
Le crépuscule fait ce calme solennel ;
La fin du jour auréole un destin cruel
Et de cette agonie éclaire le visage.

Si joliment s'embrume la Fatalité
Que d'elle ce décor n'a pas l'air de se plaindre.
La Nature sourit de sa fragilité.

Avec grâce la Vie, Automne, veut s'éteindre.
De la lune le soir élève le flambeau,
Nature, pour veiller ton parfumé tombeau...

LA FOI ET LE DOUTE

(*Voix d'automne*)

LE POÈTE, LA FOI, LE DOUTE

Décor. — Le commencement de la lisière d'un bois élevé sur un côteau, en sorte qu'on voit vaguement un paysage, un horizon, que dore le crépuscule, et qui peu à peu s'éteindra.

A la fin de la pièce, brilleront quelques étoiles.

C'est l'automne : branches, feuilles mortes sur la scène, au milieu de laquelle une large pierre.

SCÈNE PREMIÈRE

L'Angoisse

LE POÈTE

(*Le Poète, enveloppé d'un grand manteau, arrive, marche, hésitant, à pas lents, avec quelques arrêts.*)

La lisière du bois, Mystère, dit ton seuil,
Et mon pas ralenti subit déjà ton charme ;
Mais dans la gravité morne de ton accueil,
Je comprends que l'Automne a déposé sa larme.

(*Silence. Il s'arrête un moment et regardant autour de lui.*)

Quoi, parmi ces débris, d'apaisant, récolter ?
L'angoisse tyrannique, et seule, en mon cœur loge.

(*Il se tourne vers le bois.*)

La Nature n'a pas l'air de se révolter...

(*Puis regarde le ciel.*)

Mais le ciel est muet, lorsque je l'interroge.
D'où vient donc la grandeur de tes airs désolés,
O Nature !... O vain essor de mes rêveries !
Elles savent, hélas ! les oiseaux envolés,
Et retombent avec tant de choses flétries.
L'Automne me dit : « Meurs ! » et pourtant que c'est
[beau !
Je voudrais espérer, mais tout ce deuil m'accable,

(*Il s'assied sur la pierre.*)

Et j'ai l'air de m'asseoir sur mon propre tombeau.

(*A ce moment, passe un gros nuage, qui plonge dans l'ombre une partie de la scène où est la pierre. Quand il est passé, on voit l'une à droite, l'autre à gauche du Poète, la Foi et le Doute.*)

SCÈNE II

L'Hallucination

LE POÈTE, LA FOI, LE DOUTE

(*Le Doute, vêtu de noir, a quelque chose d'équivoque inquiet, mais est insinuant avec des airs de séducteur — La Foi, tout en blanc, est resplendissante de beauté de jeunesse et de sérénité.*)

LE POÈTE, *écoutant leurs voix indistinctes d'abord.*

Ah ! que disent ces voix ?

(*Pendant le reste de la scène, il a l'air, en rêvant, d'être halluciné. Sa physionomie et ses gestes indiquent des alternatives d'espoir et de découragement. Cette scène fait part au spectateur de son hallucination.*)

LE DOUTE, *perfide, à l'oreille du Poète, bas.*

Oui, tout est périssable.

LA FOI, *regardant le Poète avec compassion.*

C'est l'instant d'écouter...

LE DOUTE, *ironique, l'interrompant.*

Ce qu'au malheureux sort
La terre en deuil confiera de son amertume,
Et des soupirs du val où se glisse la mort,
Au ciel indifférent laissant tomber sa brume,
Pour tout envelopper dans un vaste linceul ?
O spectacle dont l'âme doit être indignée !
Paysage, où le cœur doit se sentir plus seul !

LA FOI, *avec un geste large et simple.*

La vois-tu, cette grâce, à périr résignée ?

LE DOUTE, *avec l'air hypocrite qui semble s'apitoyer.*

Quel découragement partout, quelle torpeur !

LA FOI, *se penchant vers le Poète, reprend ses premiers mots avec fermeté.*

C'est l'instant d'écouter la Voix de l'Espérance !...

LE DOUTE, *sarcastique.*

Quelle espérance ?... en l'ombre, oui, tout — regarde — [a peur...

LA FOI, *qui semble attentive à des voix, fièrement.*

Ecoute cet aveu...

LE DOUTE, *arrogant.*

Lequel ?... de la souffrance ?...

LA FOI, *simplement.*

De la souffrance qui sait voir dans l'Au-Delà.
Ce souffle vient du ciel...

LE DOUTE, *vivement et sinistre.*

Pour pousser à l'abîme,
Pour éteindre ce qui de charme étincela.

LA FOI, *reprenant avec calme et piété.*

Pour allumer la Foi dans un ciel magnanime,
Pour enfler mainte voile et la conduire au port...

LE DOUTE, *se frappant la poitrine, pour se désigner, avec un air de défi.*

Partout au front du Monde, oui, vois briller le Doute...

LA FOI, *se redressant.*

La Foi victorieuse est là devant la Mort,
Qui ne pourra pas la détourner de sa route !

LE DOUTE, *après s'être tourné vers le paysage, d'une voix sourde, mais frémissante d'aise.*

Du coteau, du vallon un râle immense naît :
C'est l'heure de maudire un sort impitoyable...

LA FOI, *l'interrompant, momentanément, d'un geste noble.*

C'est l'heure où tout s'attendrit et se reconnaît...

LE DOUTE, *reprenant avec un entêtement cynique, et ricanant.*

Sous un ciel si distant, muet, impénétrable ?

(Passe un coup de vent.)

Entends le cœur du monde, en les vents sangloter...

LA FOI, *qui semble vibrante d'une sainte joie, dans le vent.*

Entends cet hosanna qui brave les ténèbres...

LE DOUTE, *agité, montrant le paysage qui s'éteint.*

Oh ! vois-tu s'épaissir tous ces voiles funèbres ?

LA FOI, *dans une douce exaltation religieuse.*

Vois ces blancheurs d'amour divin partout flotter.
Que d'or au front des bois ! Quelle pure auréole !
Cette magie est-elle accordée au Néant ?

LE DOUTE, *qui n'est plus maître de lui, mais veut se croire triomphant, écoute, regarde, et frénétique.*

Ah ! le râle grandit, l'hirondelle s'envole,
Le ciel s'éteint, le gouffre, ô Vie, est là, béant...

(Et il montre un gouffre imaginaire avec un geste qui invite à y tomber.)

LA FOI, *se mettant devant l'endroit désigné, ouvrant les bras et se détachant comme une grande aile blanche frémissante sur le fond sombre, avec l'accent grandiose d'une voix divine annonçant une intervention.*

Mais moi, je suis ton aile, ô Vie, et je t'emporte,
Bravant les vents impurs de la Fatalité !

LE DOUTE, *qui perd pied et se sent acculé, avec rage, dans un dernier sursaut.*

Mais c'est la fin de tout, quand la matière est morte !

LA FOI

(*Tandis qu'épouvanté soudain, le Doute recule sous les regards de la Foi, celle-ci s'écrie avec douceur, tendresse et majesté.*)

C'est le commencement de l'Immortalité !

(*Et avec la flamme grandissante et sûre d'elle-même d'une voix surnaturelle.*)

Allumez-vous, flambeaux, sous les pleurs de l'Automne
Eclairez ! et que tout doute de son trépas ;
Que le dernier regard soit celui qui rayonne,
Car, après le tombeau, la nuit n'existe pas !

(*Le Doute s'enfuit, à ce dernier vers clamé triomphalement par la Foi, qui, après avoir baisé au front le Poète, et mis la main sur son cœur, disparaît dans l'ombre que fait un nuage soudain.*)

SCÈNE III

Le Réveil

LE POÈTE *se lève comme soudain réveillé, transfiguré.*

Avez-vous entendu ce que la Foi proclame ?
Oui, le Doute est vaincu comme un oiseau de nuit,
C'est l'Aube qu'elle dit... Je retrouve mon âme,
Et l'Espoir se rapproche au sein du Temps qui fuit.
Sur l'horizon d'amour, accoude-toi, Pensée.
Dis au Jour qu'il existe, à l'Ombre qu'elle ment,
Et la beauté du ciel si souvent offensée
A cependant pitié de notre cœur dément !

Il faut que comme moi l'Univers se réveille...
Ah ! le deuil ne peut pas toujours nous écraser !

Oui, chante, Automne, afin que mon cœur s'émerveille
De retrouver partout ce qui vient l'embraser !

(*La brise semble chanter, les nuages disparaissent, les étoiles brillent et mettent un jour mystérieux sur la scène.*)

Oui, chante, Automne, il n'est pas vrai que la souffrance
Fait blasphémer le monde au bord de son tombeau :
Porte en tes vents déçus le grand cri d'espérance
Des cœurs étincelants déjà d'un Jour nouveau !

DANS LE BOIS DE CYPRÈS

Dans le bois de cyprès abandonne ton cœur
A cette émotion qui paraît printanière,
Parce que cette lumière
Déjà de Mars annonce un sourire vainqueur !

C'est la Fatalité que ce sourire brave
Déjà, glissé soudain dans l'odeur des cyprès...
Au seuil des divins attraits,
L'âme, d'espoir parée, oublie être une esclave.

Oh ! l'esclave tremblante en les jours sans soleil
Veut à l'astre éclatant se croire fiancée ;
Dès lors n'est plus menacée,
Puisque son horizon s'imagine vermeil.

Chimères au vol froid, désertez sa souffrance,
Afin qu'un pur rayon puisse alors la tenter,
La faire se contenter,
De ferveur amusée et de sobre élégance !

Qu'elle se trempe enfin dans son isolement ;
Que le Rêve la peuple et que la Foi la guide,
Lorsqu'elle écoute, languide,
Le ciel lui confier son attendrisesment.

La douceur du printemps sera la bienvenue ;
La sève dans la tige et l'amour dans le cœur
Feront mainte exquise fleur,
Que voudra respirer la pensée ingénue.

O candeur ! sur le bord de chaque éclosion
Le ciel va pencher sa sérénité magique,
Où, suave et magnifique,
Voudra naître et chanter plus d'une Illusion.

Mais ne vous grisez pas trop de cette éclaircie,
O Nature, ô mon cœur ! ce n'est que février...
Il vous faut craindre et prier.
Si tôt la nue est là, l'âme est si tôt transie !

Saint-Mézard (Gers),

AIDEZ SON REPENTIR...

Qu'est-ce que le printemps va nous donner de fièvres
Pour que brillent nos pleurs,
Lorsqu'il vient attirer notre âme sur ses lèvres
De lumière et de fleurs ?

Ah ! de tant de fraîcheurs il va baigner la vue
De nos regards troublés,
Qu'en eux se mirera mainte grâce imprévue
Où maints vœux sont comblés !

Le printemps ouvrira son aile parfumée
Dans le zéphir chantant,
Pour que dans cet essor l'Espérance allumée
Aide un cœur repentant.

Aidez son repentir, ô douces perspectives,
Or des premiers rayons,
Pour qu'il sente l'amour des beautés fugitives
Glisser vers ses haillons !

Car cet Amour est ton reflet, Aube éternelle,
Que tu prêtes parfois
A nos rêves comme aux saisons, pour qu'étincelle
Notre conscience... Oh ! vois !

O conscience, fleuris dans la prime caresse
Qui promet le printemps,
Dis au cœur ce que doit respirer sa détresse
Dans l'espace et le temps ;

Pour sentir l'Infini dans le Passé sourire,
Conseiller le Présent,
O conseil qui dans lui peut à jamais s'inscrire
Délicieux présent !

O présent que fera l'éclosion première
Au Rêve, émerveillé
D'être divinement, par l'Aube printanière,
Regardé, conseillé !

JE NE RÉSISTE PLUS

C'est frissonnante au bois, dans le zéphyr charmé,
La résurrection des rêves et des feuilles.
Dans ce verdissement, ô Pitié, tu l'accueilles,
Le cœur déjà moins alarmé !

O Pitié qui de toute la splendeur émanes
Que la fleur émet la douce prétention
De faire souriante à notre intention
Sous les chênes et les platanes ;

Pitié qui, sur la mousse où l'Aube vint pleurer,
Viens assurer les pas de l'Amour et du Rêve
Et sembles leur montrer les trésors qu'une sève
Aux sorts nouveaux fait espérer !...

O Pitié, tu frémis, au front de la garenne,
Dans tout ce vert si frais dont l'ondulation
Est pour ma solitude une invitation
A se confondre avec la sienne !

De mon Rêve j'irai là respirer la fleur
Auprès de celle-ci que rafraîchit la mousse.
A mon Illusion le Renouveau dit : « Pousse ! »
Et cette ombre adoucit mon pleur.

Ah ! puis-je imaginer de plus pure harmonie
Qu'en les vibrations joyeuses des rameaux,
Sous les trépignements des hôtes, doux fardeaux,
A la chanson toujours bénie ?

Je veux me confier à l'attendrissement,
Où le bois, orgueilleux de sa verte couronne,
S'ouvre au cœur qu'il abrite, et veut qu'il s'abandonne
A l'émoi qu'il promet charmant...

Je ne résiste plus, ô ciel, à ton invite,
Qui me fait signe par tous ces jeunes rameaux,
Qui chante par toutes les fleurs, tous les oiseaux,
Et par mon Rêve je t'habite !

DÉSENCHANTEMENT

Laissez-moi m'apaiser au spectacle vermeil
De la plaine qui se fait blonde,
Pour promettre un trésor, que mûrit le soleil,
Une manne à la vie, au monde !

Laissez d'un cœur en deuil le regard se charmer
Pourtant parmi toutes les lignes,
Où le coteau voit ses cheveux roux s'enflammer,
Baisés par le vert de ces vignes...

Laissez ! peut-être vais-je, en mon cœur amolli,
Croire à l'utilité du Rêve,
Et qu'il va se dorer, pour être plus joli,
Près des froments qu'un vent soulève.

Oui, l'Espérance est là dans l'ondulation,
Où toute la plaine se berce
Et l'horizon, la terre entière... Emotion
Débordante que ce flot verse !

)ans la vague d'épis semble venir l'Eté ;
Et c'est lui qui nous la présente ;
)on fait par l'avènement de sa royauté,
Qu'auréole sa flamme ardente..

'l donne le signal de la maturité
Dans son haleine desséchante...
) dernière fraîcheur où cherche à s'abriter
Le cœur, qui par elle s'enchante !

omme un lambeau de Rêve, et qui résiste encor
A la réalité brûlante,
emblerait retarder sa chute le décor
Où l'âme se sent moins tremblante.

élas ! la Vie est là qui proclame son droit
D'être au soleil épanouie...
ant de vitalité donne soudain l'effroi,
Car tant de grâce évanouie !

)ectacle où je croyais voir l'Avenir chanter
Par delà cette moisson blonde,
spectacle, tu m'as soudain désenchanté !
La Vie, en brisant, est féconde.

le vient dire : « Assez de rêves et de fleurs !
Pour vivre ? que cela se fane.
quoi bon l'Idéal ? Pourquoi pour lui des pleurs?
Pour vivre, il faut qu'on le profane ! »

RAPPRENDRE...

Je viens porter mon Cœur en offrande au Printemp
Et sans m'inquiéter s'il le jugera digne
Aussi de prendre part à l'ivresse du temps,
Où l'amour partout se désigne.

C'est pourquoi je promène, au hasard des sentiers,
Un Rêve où l'inspiration viendra, peut-être,
Attendrir, près des fleurs, ses regards trop altiers,
Pour d'un espoir m'y rendre maître.

Allons encor parmi les bosquets embaumés
Rapprendre la chanson des premières tendresses
Et des premiers rayons, que nous avons aimés,
A l'ombre des primes tristesses...

Il faut toujours rapprendre avec ingénuité
Plus d'un aveu qu'avril à nos troubles confie,
Et cueillir sur le sein des fleurs la Vérité
Que tout cet azur glorifie...

Je nous refusons pas aux baisers dont avril
ient de chaque rayon effleurer chaque branche ;
aisers courbant l'étamine sur le pistil
Déjà dans la corolle blanche.

ui, rapprendre, il le faut, lorsqu'avril nous sourit
ans le commencement de ces apothéoses,
ù cet enivrement de notre cœur contrit
Voit pour lui s'entr'ouvrir les roses.

a leçon du Passé nous berce en le zéphyr ;
a contemplation d'une rose naissante
nprègne du premier parfum tout le soupir
Où l'âme s'élève, innocente...

TOUTES LES CANDEURS

(Sonnet)

Avril met dans les cœurs une vague éclaircie
Pour leur faire espérer nu azur éternel.
La brise du destin semble s'être adoucie,
Pour embaumer leurs vœux des parfums du grand ciel

A toute pureté l'Aube les initie,
Quand au rose d'Avril leur trouble fait appel.
Tu sembles t'exhaler, ô douce Prophétie,
De ce qui charme trop, pour être assez réel !

Avril, afin de plaire, est paré d'innocence,
Et son rayon d'amour, qu'il sait faire discret,
Pour faire croire en lui, trouve un chemin secret.

C'est du balbutiement la suave éloquence,
Qui dit le règne éclos de toutes les candeurs,
Dont le vol peut prétendre à toutes les grandeurs

LA NATURE CONSOLATRICE

1920-1921

Gascogne, château de Garcin
Pyrénées
Ile-de-France

MORCEAUX CHOISIS

LE VIEUX PIGEONNIER INHABITÉ

Sous son chapeau pointu de tuiles,
Oh ! regarde le pigeonnier,
Qui, battu par l'air printanier,
Sait, hélas ! ses murs inutiles.

Sur le bord de la basse-cour,
En laquelle il n'a plus de rôle,
Il a l'air pitoyable et drôle...
Hélas ! sa vie et son amour,

C'était cet hôte qui roucoule,
Et dont le doux roucoulement
Paraît un doux écoulement
De rêves tranquilles, en foule...

Celui qui, tantôt familier,
Se confond à ces volatiles,
Qui picorent, oiseaux dociles,
Et semble avec eux se lier ;

Et qui tantôt parmi l'espace
Voudrait confondre son essor
A ceux qui n'ont, — vagabond sort ! —
Jamais à leur gré trop de place ;

Lui, bon campagnard, le pigeon,
Qui, pour prendre part à la fête
Des basse-cours, tombe du faîte
Dans un débonnaire plongeon ;

Puis qui, remonté dans son rêve,
Poète, plonge à l'horizon,
Dont il rapporte le frisson,
Au toit où le lierre s'élève...

Lui qui parfois orne un pilier,
Se posant tendre et romantique,
Ou porte à maint séjour antique
L'aile d'un Présent familier ;

Il n'est plus... La rose trémière
Vient ombrager du mur le deuil,
Pour qu'il évoque, avec orgueil,
D'un passé l'ombre hospitalière.

Le pigeonnier était ailé...
Battements d'ailes éloquentes,
Dont les aubes sont confidentes,
Hélas ! son cœur s'en est allé...

Avec les dernières couvées !...
Mais les nids restent suspendus.
Promesses d'hôtes attendus,
Que de blancheurs s'y sont trouvées !

« Hélas ! est dit, est exhalé
Par un reste de vieille plume,
Par l'ombre où vient pleurer la brume,
Hélas ! son cœur s'en est allé... »

Le cherche-t-il de tout son vide
Qui domine les prés fleuris ?
Souvenir des hôtes chéris,
Tu le fais se dresser livide.

Ah ! de cette rusticité,
Qui peut au Sublime prétendre,
Des champs, des bois mainte aile tendre
Lui portait la félicité !

Ce n'est plus qu'une morne pierre
Celui, sous son rouge chapeau,
Qui sut les rêves du coteau,
Parce que le pigeon en portait la lumière !

PAS UN DE CES RAYONS...

Oh ! le Règne de Mai qui commence sa gloire
Dont mainte chanson fait l'aveu,
Oh ! j'y voudrais trouver, avec l'espoir de croire,
L'ivresse d'un céleste vœu !

Oui, Mai dont le regard amoureux fait tout luire,
Sait encor dire du nouveau,
Et la réalité s'efface à son sourire,
Qui se penche sur maint berceau.

Il nous dit, ce regard, que mainte aube s'apprête
Pour qui veut croire à la clarté,
Qu'en les fleurs il ramène à la route secrète
Du vrai qui s'en est écarté...

Comme il sait, ce regard, Nature, te convaincre
Que tu dois resplendir !... Pour nous ?
Oui, nos maux, nos laideurs, ainsi sais-tu les vaincre,
Mettant notre extase à genoux ?

Pas un de ces rayons qui ne crée une grâce
Et ne soit un baiser d'amour,
N'ouvre un bouton, ne mette en fuite une menace,
Et du ciel n'offre tout le jour !

Pas un de ces rayons qui te soit inutile,
Et dans Mai tu les ressens tous,
Nature, et par la fleur si coquette et fragile,
Ton émotion vient à nous !

Si nous vibrons sous le grand ciel, à sa lumière,
C'est parce que tu la reçois !
Et si l'Eternité s'avoue à la prière,
C'est parce que tu la perçois !

Quoi donc ! l'Eternité dans la fleur se révèle,
Dans elle qui mourra bientôt !
Oui, c'est pourquoi de vie autant elle étincelle,
En embaumant le cœur dévot !

Oui, c'est l'Eternité qui par l'âme est conquise
Dans cette gamme des couleurs,
Lorsqu'elle s'associe à ta ferveur exquise,
Et sent d'espoir briller ses pleurs !

Tant d'éclat, ô Nature, à regarder m'oblige
De l'amour la pure raison !...
Ah ! que mon âme prenne, ainsi que chaque tige,
Sa rayonnante floraison !

A L'UNISSON

(Sonnet)

C'est Mai : mille chansons fusent de tous côtés.
C'est l'appel tendre et court ou la musique ardente ;
Et le cœur plus dispos, dont l'ombre est confidente,
Sait en lui le frisson de toutes les beautés.

Il attend, apaisé, l'essor des nouveautés ;
Les naissantes candeurs s'offrent à son attente ;
Et son deuil orgueilleux d'y rêver se contente...
Dans l'ornière les chars grinçants sont cahotés.

Au travail le Printemps semble rendre un hommage ;
Un encouragement passe dans sa chanson,
Où chante déjà l'or qu'offrira la moisson...

Et le cœur s'oubliant, attentif au ramage
D'un roitelet, perdu dans les fleurs du buisson,
Avec cette ferveur se met à l'unisson.

LES DEUX TILLEULS

(Sonnet)

Les tilleuls, odorants par cette multitude
De fleurs que fit jaillir Mai de tous leurs rameaux,
Font de leur frondaison, que percent maints oiseaux,
L'ombrage où la maison chérit sa solitude.

Ils sont deux qui vers elle, avec sollicitude,
Etendent jusqu'au toit leurs branchages nouveaux,
Et, parmi leur fraîcheur, aux espoirs les plus beaux
Accordent leur magie avec mansuétude.

Par leurs fleurs, à l'abeille ils présentent un miel.
Un miel au Rêve aussi... Tout leur couvert chantonne
D'un sourd bourdonnement ,doux, bien que monotone.

Ils éventent le Rêve où je dors, dans le ciel ;
Sur leurs rameaux, vibrants d'une grâce où j'adore,
Offrent à mon éveil les baisers de l'aurore.

L'ARDENTE AURÉOLE

(Sonnet)

Les coteaux vont flamber de soleil et d'orgueil ;
L'Eté, dont le baiser de flamme les dévore,
Mûrit, dans son amour, la moisson qui les dore,
Que, fier, le paysan admire, dès son seuil.

La plus sombre pensée à l'instant fait accueil,
Où l'épi vient offrir, comme une blonde aurore,
A cette Humanité, sous le ciel qu'elle implore,
Le grain qui la nourrit en sa joie ou son deuil.

L'Eté, dont le soleil est l'ardente auréole,
Est le Dieu qui mûrit, le Dieu qui vient nourrir.
Maturité !.... hélas ! mainte grâce s'envole...

O fleur que le Poète a su voir et chérir,
Tu ne peux supporter l'éclat de l'auréole
Sous laquelle la tienne, à mes pieds, se désole !

Cahors.

LA MENACE DE L'OMBRE

(*Sonnet*)

Quelle ombre tache ainsi soudain le pré vermeil ?
Vois du gazon tremblant surgir toutes ces crêtes,
Quand le coq a lancé ses notes inquiètes.
Contre l'ombre ennemie il a sonné l'éveil.

Puis héros, au regard de son roi, le Soleil,
Dont il claironna l'aube en sa foi de poète,
Fixant l'oiseau de proie, il couvre la retraite...
Semble-t-il fuir, son pas toujours noble et pareil ?

Poète ! c'est ainsi que ton âme doit faire,
Lorsque l'ombre du mal menace la clarté.
Dui, qu'un pieux orgueil la rende téméraire !...

Et sens-toi, par ton deuil, vers le grand ciel porté,
Lorsque tu sais braver, pour une juste cause,
Avec sérénité ce que le Destin ose !...

IL CRÉE

(Sonnet)

Dès le commencement de son règne enflammé,
L'Eté de ses rayons est tellement prodigue
Que la terre sous leurs baisers dit sa fatigue
Par maint site fané qui fut tant embaumé !

Pourtant par la Vie est son labeur réclamé.
Et bien que lasse, c'est un honneur qu'elle brigue
De porter la moisson, le raisin et la figue ;
Son rôle de nourrice est partout proclamé.

O rayons de l'amour à la flamme sacrée !
De lui la Vie exigeant un ingrat devoir,
Le cœur se sent lassé, mais, joie ! il sait qu'il crée

Il crée ! et sa misère est fière de pouvoir
Faire briller l'Idée, au travers de ses larmes,
Qui mûrira l'Espoir du Monde en ses alarmes !

ÉLÉVATION

(Sonnet)

ntre les monts que dresse une austère fierté,
oici l'âpre fraîcheur de la chanson des Gaves
ont les cailloux heurtés font des sons doux et graves
coutés, ô grand ciel ! par ta sérénité !

est ici que s'élève avec solennité
e cours de mes Pensers qui, rompant leurs entraves,
e l'Espace et du Temps se sentent moins esclaves,
urce qu'ils ont l'instinct, là, de l'Eternité.

n ! qu'éclate l'amour de mon âme apaisée,
n l'exaltation qui lui fait dominer
tte Réalité dont elle est si blasée !

est ici qu'il lui faut se laisser fasciner
n regard du Passé qui s'élève et s'azure,
n l'Elévation où le cœur se rassure.

Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées).

CETTE SAUVAGERIE...

Ecoute au fond des cieux l'astre dire : « Espérance ! »
Quand sa lumière auréole ton cœur béni,
Alors qu'elle sait mieux venir de l'Infini
Parmi les hauts sommets que parcourt ta souffrance

Au bord de quel abîme ah ! ne marchons-nous pas,
Nous, pauvres cœurs épris d'un Rêve trop sublime ?
Oui, c'est ainsi toujours : nous montons vers la cime
En cotoyant à tout instant l'obscur trépas.

La montagne si doucement me le rappelle,
En me tendant — oh ! vois ! — sa coupe de fraîcheur
Dans la retraite où notre Espoir se sent meilleur
Si doucement qu'un vierge azur là se révèle !

Eh ! oui, sommets, vous accueillez si simplement
L'Idée, en l'élevant dans ce chaos de grâces,
Où tout se poétise, et même les menaces,
Que vous lui révélez soudain son élément !

Et le moindre caillou, que le pas rêveur pousse
Et fait rouler, semble sonner pour la guider.
Tout rivalise pour au Beau la décider.
Le sapin brodant de ses aiguilles la mousse ;

Le voile où meurt le pic, la torpeur du rocher,
La cascade bouillant d'une ardeur éplorée,
Cette sauvagerie, en sa grâce arborée,
Magnanime vers nous a l'air de se pencher.

Bagnères-de-Bigorre.

LE VALLON DE SALUT

Du vallon — dont chaque détour
Promet une grâce imprévue,
Ouvre au regard de mon amour
Une paisible et fraîche vue ;

Du vallon — où vient s'attendrir
L'écho qui, né dans la montagne,
Fait du souffle qui l'accompagne...
Là, le murmure d'un zéphyr ;

Alors que, cristal qui se brise
Ici, pour, là, faire un miroir,
Cette onde attire mon espoir,
Afin que sa fraîcheur le grise ;

Alors qu'en rangs majestueux
Ces grands arbres montent la garde
Dans l'ombre où le cœur se hasarde,
Parmi le sentier tortueux ;

Du vallon — sait-il la présence
Du sommet qui dit : Infini ? —
O source que chanta Parny,
Répètes-tu la confidence ?

De lui, j'ai cette intimité,
Où la Nature, qui me charme
En me réclamant une larme,
M'ouvre ce monde illimité.

Oui, sur le banc où, dans le Doute,
J'étais assis, me vint la voix
De la source : « Poète, vois
L'instant voluptueux, écoute !

« Harmonie est tout ce chaos,
C'est un signal qu'il faut entendre
Dans cette gravité si tendre
Où chantonnent tous ces échos !

« Ouvre ton âme, à ce signal,
A cette ivresse de t'éprendre
Des grâces qui vont te surprendre
Pour t'arracher au sort brutal. »

Mais que le son lointain des cloches
A d'éloquence en ce vallon !.....
...Eternité ! pardon, pardon !
J'ai peur, je sens que tu t'approches...

Trop près dans son austérité
Est la montagne grandiose,
Pour que mon cœur, là, se repose
Au sein d'une frivolité.

Vallon riant, vois ! la montagne
T'étreint... Mon cœur, Eternité,
Par l'éternelle Vérité
Tu l'étreins, et l'effroi me gagne...

Je voulais seulement rêver.
Que t'ai-je fait ? Ah ! ma Pensée
Ne t'a-t-elle pas offensée ?
Oui, ton vent vient de s'élever.

Et, brusque, il emporte mon Rêve,
Que la Nature fit si doux...
Oui, c'est qu'à maint rêve, qui nous
Séduit, tu dis son heure brève !

Tu dis que ce vallon si beau,
Entre ses rangs d'arbres superbes,
Lui-même en ses riantes herbes,
Montre le chemin du tombeau !

Bagnères-de-Bigorre.

QUOI ! SANS MAUDIRE...

(Sonnet)

O retour des saisons dans leur fatalité !
C'est — ô fuite des jours ! — toujours la même chose ;
L'épanouissement si vermeil de la rose
Dans son éclat ressent tôt la fragilité !...

Et le Rêve, oublieux de sa brièveté,
S'en parfume... et la pleure. Et l'oiseau qui se pose
Chante, et déjà l'espace est moins sombre et morose...
Le chant meurt, l'oiseau fuit dans un vent irrité !

Quoi ! sans maudire, il faut voir s'éteindre la flamme
Où l'Espoir sur son aile emportait notre cœur ,
Où le Rêve d'amour venait bercer notre âme !

Quoi ! le Temps dit : « Je suis fatal, je suis vainqueur
De la rose, du Rêve et de l'Aube orgueilleuse ! »
Mais non ! l'âme en ses pleurs voit le ciel, radieuse !

PURE SOLENNITÉ !

(Sonnet)

Ah ! revoici les tons et souriants et graves,
Par où l'automne annonce un règne évocateur
Pour notre cœur, épris de rêve et de splendeur
Qui sent venir l'instant d'oublier ses entraves.

O timides désirs, vous n'êtes plus esclaves.
L'automne vient en aide à votre humble candeur.
Voyez au front des bois cet or libérateur.
Guidés par ces parfums, vous devenez plus brave

Envol des grands pensers ! pure solennité !
L'heure à la fois attriste et nous paraît exquise,
L'heure qui veut la mort et dit l'Eternité !

Lambeau de Vérité que notre âme a conquise,
Au regard indulgent de ce ciel automnal
Qui confie à nos vœux un rayon d'Idéal !

MALGRÉ LES VOILES

(Sonnet)

L'automne lentement perd son dernier feuillage,
Dont l'or ruisselle au pied des grands arbres pensifs ;
Leurs faîtes dénudés, adieux définitifs,
Semblent vous proclamer au morne paysage.

Malgré les voiles que jette un obscur présage
En la Vie et ses airs résignés ou passifs,
En l'ondulation lugubre des massifs,
L'Espérance n'a pas voilé son beau visage.

Car c'est de lui que vient tout ce rayonnement
Qui promet à mon cœur une douce éclaircie
Où s'allège, en priant, la Pensée adoucie...

O ciel noyé de pleurs, tu me sembles clément ;
L'Espérance a penché sur mon Rêve languide
Un azur immortel qui, dans l'ombre, le guide !

O VENT D'AUTOMNE !

...Oui, je suis blême,
Lorsque je vois
L'or qui s'essaime
Du front des bois ;

Oui, tu prononces
Maint triste arrêt,
Mais tu m'annonces
Plus d'un secret ;

Ah ! tu disperses
Feuilles et fleurs,
Mais tu converses
Avec mes pleurs ;

Tu dis la grâce
Qu'a tout ce deuil
Où je prends place
Avec orgueil...

Partout tu blesses
La Vie, hélas !
Mais tu caresses
Malgré ce glas...

J'ADORE LES CHEMINS NOUVEAUX...

J'adore les chemins nouveaux
Où mon pas éveille un murmure
En mon cœur et dans la ramure ;
J'adore les chemins nouveaux,
Où mon beau Rêve s'aventure,
Même lorsqu'ils sont bordés de tombeaux.

Ah ! la banalité t'écœure !
Dans la peur de lui ressembler,
Ton Rêve au vent se sent trembler.
Ah ! la banalité t'écœure !
Vois, l'automne vient rassembler
Cet or divin qui dit son heure.

Prends-le sur les nouveaux chemins,
Où, d'un printemps qui fanfaronne,
Tu n'eus pas la fleur qui rayonne ;
Prends-le sur les nouveaux chemins
Où ton Innocence chantonne :
Pour eux vierges sont tes destins.

Car là d'aucune fleur altière
Tu n'as profané la candeur
Dont son parfum dit la grandeur ;
Car là d'aucune fleur altière
Tes pensers n'ont, par leur laideur,
Attristé la corolle claire.

J'adore les chemins nouveaux
Où mon pas éveille un murmure
En mon cœur et dans la ramure ;
J'adore les chemins nouveaux
Où mon beau Rêve s'aventure,
Même lorsqu'ils sont bordés de tombeaux.

Peut-être en eux la Poésie
Va tout à coup te rencontrer
Pour dire au Beau de se montrer ;
Peut-être en eux la Poésie
A tes doutes va démontrer
Qu'elle est en eux parfois suivie.

Ah ! vois-tu, de leur nouveauté,
L'automne en son sourire austère
Te présente tout le mystère ;
Ah ! vois-tu, de leur nouveauté
Le ciel voilé, la morne terre,
Tout vient te dire la beauté.

Il faut que là tu te recueilles
En foulant ce tapis sacré

De feuilles... Ton cœur ulcéré
— Il faut que là tu le recueilles —
Voit le linceul, mais si doré
Qu'il est chantant, que font ces feuilles.

J'adore les chemins nouveaux
Où mon pas éveille un murmure
En mon cœur et dans la ramure ;
J'adore les chemins nouveaux
Où mon beau Rêve s'aventure,
Même lorsqu'ils sont bordés de tombeaux !

Montauban.

LES PLEURS DE LA MÉLANCOLIE

Les pleurs de la mélancolie
Ont une douceur bien jolie,
Dans le paysage obscurci
Vivant encor, bien que transi.

Sous les chênes et sous les ormes
J'évoque les chantantes formes,
L'allégresse de leurs rameaux,
Lourds de feuillage et pleins d'oiseaux.

J'évoque leur ombre charmante,
Qu'en la saison étincelante
Voulait mon Rêve épris et seul,
Pour s'en faire un peuplé linceul...

Ah ! vous ne fûtes pas ingrates,
Au cœur qui vous a célébré,
Même s'il est enténébré,
Aubes que Mai fit délicates ;

Mais ici, si le vent glacé,
Destructeur, est déjà passé,
Il a, parmi tant d'agonies,
Eveillé bien des harmonies.

Et c'est pourquoi, là, tu me vois,
Solitude des prés, des bois,
Toute ouvrir mon âme ulcérée,
Afin qu'elle soit inspirée ;

Lorsque les suprêmes échos
D'automne, avec tout ce chaos
De débris, de grâces blessées,
Au vent dispersent mes pensées.

Oui, ma détresse vient prier,
Où le Printemps fut tant altier,
A la place où l'orgueil des roses
Faisait croire aux apothéoses !

O Rêves doux, vous étiez nés,
Mais pour être si tôt fanés,
Sentir, tels ces roses pétales,
L'impiété d'heures fatales !

Qu'importe ! Vous avez brillé,
Comme eux, dans l'amour éveillé
Qui vous baise en le destin sombre,
Car jamais le Passé n'y sombre !

LE CYGNE

(Sonnet)

Sur le lac endormi, vois la blancheur du cygne
Qui semble un rêve éclos — dans le calme embaumé —
De la paupière d'or du crépuscule, aimé
Par le silence où l'âme à l'amour se désigne.

Çà et là son duvet laisse une trace insigne,
Sous le ciel qui n'est pas encor d'astres semé ;
L'espace dans l'attente est rassuré, charmé,
Tandis que l'ombre en pleurs se disperse et s'indigne.

Et son éclat fait honte au nuage blafard ;
L'onde s'éveille à peine à son discret passage,
Que salue en son or la fleur du nénuphar.

Quel mon Rêve, en un soir d'extase et de deuil, nage
Sur l'onde des oublis, porte, innocent et fier,
De sa magnificence à l'ombre un doux éclair.

LE CRÉPUSCULE... L'INCONNU

(*Sonnet*)

De l'horizon, qu'un trait de feu, d'amour soulign
— Car c'est le crépuscule, ô mon cœur, ouvre-toi ! -
N'est-ce pas l'Avenir qui semble faire signe,
Dans la brise, inviter les ailes de la Foi ?

Car l'Avenir, c'est, qu'on en soit ou bien non dign
L'ombre de l'Inconnu qui donne de l'effroi,
Où mène un feu sacré trop beau pour qu'on s'indign
Un doigt de feu, là, nous le montre, ô saint émoi

Oui, l'horizon et l'Avenir, tout s'auréole
Au crépuscule ; et l'ombre en a moins de noirceur
Se peut-il qu'à mon cœur, Espoir, elle te vole ?

Elle dit : « L'Inconnu, c'est parfois la douceur.
Ne faut-il pas d'abord se risquer sous mes voiles,
Avant de voir au ciel l'amour de tant d'étoiles ? »

MON GLORIEUX TAPIS...

(*Sonnet*)

Que ta mort est paisible, et pure et rayonnante,
O Terre que la fin de décembre revêt
De voiles éclatants, sous le soleil discret,
De diamants de givre... O neige où l'hiver chante !

Car, afin que moins d'eux le monde s'épouvante,
Le ciel a sous tes pas qui brisent sans arrêt
Jeunesse, espoirs, ô Mort, jeté le clair reflet,
En fleurs de neige, d'une innocence charmante.

Tu passes... peut-on, là, voir l'ombre de tes pas ?
Elle n'en semble pas sentir la meurtrissure,
Dans ce transi décor, l'impassible Nature !

Peux-tu glacer les cœurs qui ne te craignent pas,
Toi qui peux dire aux flancs de la terre engourdie :
« Mon glorieux tapis, c'est ton linceul, ô Vie ! »

LA PALEUR...

(*Sonnet*)

Neige ! dont la nuit fit les scintillants cristaux
Innocente, par ta blancheur, l'aube transie,
Dont le doigt rose joue en les fleurs qu'aux rameaux
Tu fis, en leur disant : « Amour et poésie ! »

O neige ! la pâleur a des reflets si beaux !
Et la saison du deuil semble en être adoucie !
La Nature, en l'éveil étonné des tombeaux,
Semble parfois revivre un temps de fantaisie.

L'âme incertaine évoque un voile nuptial
Aussi bien qu'un linceul, dans la neige où frissonne
Comme un désir léger, sur un instant fatal.

Oui, malgré la brise où la neige tourbillonne,
En les pâleurs de mort d'un amour hivernal,
Nous nous sentons bercés par un vent d'Idéal !

LA VIE ET LE RÊVE

(Sonnet)

C'est la dualité du Rêve et de la Vie.
Souvent, alors que le Rêve est tout fasciné
Par tout ce dont il t'a, mon cœur, illuminé,
La flamme merveilleuse à ses yeux est ravie.

Parfois même, il ternit la douceur poursuivie
Par l'extase, à qui le cœur est prédestiné,
Ce souffle, — où notre espoir vacille, dominé, —
De celle qui veut vaincre et frappe, inassouvie.

La Vie est là, féroce en la réalité,
Dont elle veut se faire un manteau magnifique,
Qui balaye les divines fragilités.

Le Rêve les défend ; et la lutte est épique :
Elle, blasphème au nom de ses fatalités,
Lui, berceur, est sublime en ses timidités !

REGARD INDISCRET

(*Sonnet*)

Regard brûlant d'Eté, tu glisses dans ce bois,
Dont je vis sur mon front descendre mainte feuille
En cette grâce émue où la Mort nous accueille,
Quand l'Automne en nos cœurs fait soupirer sa voix.

Mais, regard indiscret, sais-tu ce que je vois,
Lorsque le Souvenir pieusement recueille
La joliesse en fleurs dont le regret m'endeuille.
Revoici la fraîcheur de mes premiers émois.

Regard brûlant d'Eté, cette fraîcheur où j'ouvre,
Telle une fleur, mon rêve, à l'ombre de l'Amour,
Veux-tu la prendre aussi ? Mais non, car je découvre

— Oh ! patiente un peu — ce pur et frais retour :
C'est toute la fraîcheur de mon Ame ingénue,
Qui ne s'est pas en vain du grand Ciel souvenue !

Montmorency.

CONTES

MORCEAUX CHOISIS

L'HALLUCINATION

(*Conte pyrénéen*)

I

Si vous voulez bien me suivre dans ce voyage que je fais chaque an aux Pyrénées, vous verrezdéjà, en m'observant dans le train, rien qu'à la façon dont je me désintéresse du paysage, des progrès du voyage, que je ne suis pas un de ces touristes, qui, loin du but encore, cherchent à l'horizon la ligne violette, où s'annonce la chaîne ; vous verrez que je ne suis pas un de ces voyageurs, obligés de s'absenter, dans les regards mélancoliques de qui on lit les rêves, qui semblent, avec la fumée du train allant en sens inverse de celui-ci, revenir vers le point de départ où sont leurs affections.

Suis-je un de ces élégants désœuvrés qui vont, au hasard, flâner et se distraire ? Non ! j'ai un but : j'y vais automatiquement, sans empressement, comme par devoir. Je suis une sorte de pèlerin. Ce que je suis ? ce que je suis... Vous le saurez tout à l'heure, quand, après m'être annoncé à l'hôtel pour quelques jours, j'irai avec vous dans le sentier, qui, baigné de soleil, monte vers l'azur, entre la noirceur des abîmes.

II

Je ne suis plus jeune ; mais, à vrai dire, l'ai-je jamais été, sauf une fois ?

C'est parce que je manquai de courage que je ne me lançai pas plus dans la vie de dissipation que dans une vie utile, occupée. J'avais fait des études, mais ne conduisant pas à un but précis qui m'eût effrayé... Je sommeillais dans la petite vie bourgeoise à laquelle j'étais habitué, sans désir de l'améliorer ni de la rendre pratique, laborieuse. J'avais lu ; mais les livres, feuilletés au vent de ma fantaisie, sans à propos, ne m'avaient donné ni idées de suite, ni logique.

Les philosophies, les romans bourdonnaient en moi confusément, sans m'enthousiasmer pour une œuvre ou une idée.

Ni la religion que je pratiquai longtemps, par habitude, ni la morale laïque ne m'avaient démontré la nécessité de me croire une conscience... Une conscience ? Je m'en découvris une seulement depuis le jour où... mais n'allons pas trop vite.

Je me croyais aussi incapable d'une action d'éclat que d'une lâcheté, conduit par un instinct bourgeois et timide.

III

Je me liai d'amitié avec Octave X... ; si on peut appeler amitié ce qui est dû au besoin de nous imprégner de la destinée d'un autre, quand, la nôtre ne nous plaisant plus, nous n'avons pas la force de la modifier ; quand l'isolement nous fatigue ; et qu'en pensant un peu par un autre, en voyant par d'autres yeux que

les nôtres, nous nous donnons l'illusion d'être doués d'une activité, d'une intelligence. Mais que l'amitié est donc parfois dangereuse !

On est plus facilement jaloux, je crois, d'un ami que d'un étranger... Mais était-ce bien l'amour qui créa cette jalousie ? En tout cas, cette passion, je n'aurais pas pu l'avoir, vu mon caractère, si elle ne m'avait pas été inculquée par un ami, précisément.

Nous fîmes connaissance, au casino de cette ville-ci, d'une jeune fille espagnole et de sa mère, que nous accompagnâmes dans leurs promenades et excursions dans la montagne, et que nous allions voir, chercher et reconduire dans leur villa.

La séduction de cette jeune fille, dona Florita, je ne la remarquai pas d'abord ; elle ne commença à me faire une impression que lorsque j'eus vu celle qu'elle faisait sur Octave.

Sa séduction ne provenait pas de sa seule beauté ; mais surtout de ce que cette fleur d'Espagne était si bien à sa place dans ce cadre de rochers et de torrents, où elle semblait parfois se confondre avec les fleurs qu'elle cueillait ; dont elle faisait des bouquets, qui se fanaient dans les vases, où mon ami venait les respirer complaisamment, et moi-même, en secret, en me cachant ; dans ce cadre où sa voix faisait écho à celle des eaux vives !

Ce qu'elle avait d'un peu sauvage dans la physionomie venait corriger heureusement la banalité que la civilisation raffinée et les manières donnent aux gens du monde. Il y avait en elle à la fois du puéril et du sérieux, ce qui la rendait délicieuse. Ses sourires et ses réflexions étaient des lumières brillantes, qui appelaient les cœurs vers elle...

Mais comme les papillons, qu'attirent les feux où

ils brûlent leurs ailes délicates, les rêves ne viennent-ils pas brûler leurs ailes aux flammes séductrices, parfois ?

Et puis, pour augmenter son charme auprès de mon ami érudit et lettré, ne devaient-elles pas intervenir les grâces d'une Dona Sol et autres héroïnes ; la magie du passé pittoresque et des grands ancêtres de l'Espagne, des nobles gueux drapés dans leur gueuserie, leur fierté arrogante, et même des bandits qui, l'escopette sur l'épaule, attendaient les diligences, avant de quitter les forêts des pays latins pour prendre place dans les opéras-comiques ?

Oui, tout ce passé naïf, grandiloquent, sauvage et doux brillait en ses regards... Ah ! l'imagination, grisée par les spectacles des Pyrénées, ne pouvait-elle pas facilement concentrer sur elle la poésie dispersée de la terre d'Espagne, soudée aux merveilles d'un chaos qu'elle continue par son passé comme en tout !

Hélas ! n'avait-elle pas un peu l'âme d'un bandit, cette innocente, dont on ne se méfiait pas, et qui, malgré vous, prenait votre cœur ?

Un jour qu'Octave cueillait une fleur pour elle et la lui offrait, je me détournai brusquement.

« Je regarde le paysage », répondis-je à son étonnement.

« Alors vous aimez le paysage, quand je n'y suis pas », dit-elle en riant. Cette boutade me causa un malaise et un ravissement à la fois...

Un autre jour, il lui prit la main pour l'aider à franchir un fossé, et détacha de sa robe une ronce indiscrète ; je devins très pâle. « Qu'a-t-il ? le pauvre garçon ! » Comme j'en étais arrivé dans ma timide passion au point où j'eûsse désiré qu'elle fût un peu comprise par elle, cette réflexion et le rire d'Octave

m'humilièrent au point qu'après le dîner je prétextai un malaise, pour me retirer aussitôt chez moi, sans prendre la main que me tendait Octave... Une autre fois, hélas ! je devais la lui refuser.

IV

La saison touchait à sa fin. Nous fîmes une dernière excursion. C'était vers le soir ; nous redescendions. Etant resté en arrière dans de sombres réflexions — nous devions nous séparer le lendemain — je rejoignis Octave qui s'était attardé pour cueillir quelques fleurs qu'affectionnait Florita, qui se trouvait en avant ; et en dehors du sentier, sur la pente gazonnée conduisant à l'abîme — que vous voyez ici devant vous — il était penché vers les fleurs. Il éprouva de la peine à remonter, le talus étant glissant. D'une main il prit un maigre arbuste qui végétait là, et me tendit l'autre : « Votre main », me dit-il. Je m'approchai. Mon cœur se mit tout à coup à battre violemment ; j'étais sur le bord, immobile...

La lune s'était levée, et sa clarté ruisselait, fouillait les profondeurs mystérieuses où le vent s'engouffrait à l'appel amoureux des cascades, dont il venait m'apporter la fraîcheur ; tandis que les cimes lointaines étaient roses encore des derniers baisers du soleil couchant, au dessous d'un voile discret de nuées, comme un voile nuptial, où s'éteignaient les lueurs crépusculaires,

« Tendez-moi donc la main », reprit-il inquiet ; et il me sembla que la bande de terre, sur laquelle il était, vacillait. Je fis un vain effort pour étendre le bras : hélas ! j'avais une hallucination : Bien qu'elle

fût déjà loin, je voyais l'Espagnole entre nous ; la lune l'auréolait pour la désigner sainte et reine de cette fin de jour voluptueuse qui, avec une nuit enchantée, promettait dans ses yeux noirs l'amour... l'amour !

Hélas ! évitant mon regard, elle souriait à Octave ; et lui, lui dont je ne voyais plus l'angoisse, tendait ses fleurs à Florita.

C'en était trop ! J'étais incapable de *vouloir*... Je vous jure que je n'avais pas d'intention homicide : j'étais halluciné !

L'hallucination ne prit fin qu'au cri rauque, sauvage et désespéré, qui troua le silence de la nuit pour se répercuter mille fois ; le cri d'Octave qui, emportant dans sa chute l'arbuste qu'il tenait, tournoya dans l'abîme, en épouvantant des oiseaux de proie qui voletèrent en mêlant leurs cris aux siens... et à ce cri, ma main jetée enfin en avant ne rencontrait que le vide ; et l'espagnole, revenue sur ses pas, était là, horrifiée et muette. Je ne sais pas si ses regards purent soupçonner dans les miens ce qui s'était passé...

V

« Je vais rejoindre mon fiancé », me dit-elle, le lendemain, après une nuit d'angoisses, en me montrant un médaillon où était un portrait...

Mon ami la savait-il fiancée ?

Devais-je la croire ?...

Je ne me lierai plus d'amitié avec personne..

Mais je me suis découvert une conscience, puisque, chaque an, à cette place funèbre, je jette mes pleurs dans l'abîme, dans les vôtres, torrents du Disparu !

LA TOURTERELLE

I

« Eh ! bien, Pierre, tu l'as eue, cette fois ? », demanda à un homme qui, au crépuscule, traversait le hameau, son fusil à l'épaule, un de ceux qui prenaient le frais sur leur porte.

Celui-ci tressaillit, ferma les poings rageusement ; l'ombre n'éteignit qu'à moitié l'éclat soudain de ses yeux, comme si la question banale, qui lui était faite, lui rappelait des préoccupations plus graves que celles d'un chasseur.

Tout le monde savait qu'il allait, tous les jours, à l'affût dans le bois communal voisin, où il guettait une tourterelle qui y avait élu domicile, et dont le roucoulement tendre, en ce commencement d'été, mettait une note d'amour, semblait rappeler aux fiancés leurs déclarations et leurs serments, et promettre, devant la moisson blonde, le pain de l'amour à ceux qui en avaient faim.

Le mouvement de Pierre n'avait pas échappé à Claude qui le rejoignit sur le chemin : « Qu'as-tu donc ? » lui demanda-t-il.

Tous deux, des cultivateurs, avaient fait la grande guerre ensemble ; et sa question s'était moulée sur un des fameux : « On les aura... on les a eus... », que la confiance de vaincre, puis l'ivresse de la victoire ont mis dans la bouche de tous les poilus et de tous les Français.

« Qu'as-tu ? A propos, j'ai encore reçu une lettre de ma cousine Livia. Pourquoi n'es-tu pas venu dîner avec nous ? Tu sais bien qu'elle te regarde comme son fiancé... Toutes tes lettres du front, elle les lit et les relit. Après tant d'épreuves, elle ne peut pas croire son amour en danger. Pourquoi boudes-tu ? As-tu des scrupules ? Confie-les moi... Oui, je sais, Livia est orpheline et riche... mais toi, tu es travailleur... »

« Ce n'est pas cela interrompit l'autre, je suis pressé. »

Que lui est-il donc arrivé ? se demanda le brave garçon qui avait fait semblant de s'intéresser à sa chasse, pour avoir un prétexte à causer un peu... Il s'inquiétait à présent, lui qui avait été le confident et le complice de cet amour de Pierre et de Livia ; il s'inquiétait surtout de voir dépérir sa cousine pour qui il avait de l'affection.

II

Ah ! Pierre était en ce moment loin de penser à Livia !

Un amour fou, stupide, ridicule s'était emparé d'une de ces bonnes têtes de paysans, robustes et bien pensantes souvent, mais qui, lorsqu'elles se laissent prendre par une mauvaise idée ou une mauvaise passion, sont les têtes les plus brûlées qu'on puisse voir...

Vouloir en déloger, y déraciner ce qu'une mauvaise graine y a mis, serait plus téméraire que de vouloir déraciner avec la main un de ces chênes sous lesquels Pierre attendait le bon plaisir de l'oiseau.

Dans un café de la petite ville voisine, où il allait souvent le dimanche, il avait vu une petite danseuse.

Chose curieuse ! son amour était né, parce qu'il s'imagina qu'en dansant elle le regardait à la dérobée et tournait parfois la tête vers lui. Dame ! il n'était pas mal tourné, lui non plus.

Même, un soir, les baisers qu'elle envoyait, après la danse, lui étaient sûrement destinés.

En réalité, Stella — Stella, quel joli nom, semblant la désigner étoile de la danse ! — ne l'avait, sans doute, pas remarqué ni regardé, avant que timidement d'abord, par des intermédiaires, puis audacieusement lui-même, il lui eût offert des bouquets... Il osa même écrire... Et elle, à part ses œillades — ses regards en étaient devenus, c'est sûr — comment répondait-elle à ses aveux ? Avec le charme et la délicatesse qu'ont pour les humbles mortels les vraies étoiles du ciel, insaisissables : elle scintillait pour lui, insaisissable.

Un jour pourtant, le frôlant presque, elle l'arrêta ravi, émerveillé par un « bonjour ! », auquel il n'eut pas le temps de répondre, car elle disparut, en sautillant...

Oui, la petite danseuse, de son pied mignon chaussé de souliers brodés de perles, avait donné un coup dans son faible cœur, qui, blessé mais ravi, dansait lui aussi, à présent, en battant pour elle... Il dansait sur un océan, où le vent de l'espérance le poussait au bonheur.. Il oubliait qu'il pouvait aussi, ce cœur, y chavirer.

Mais, depuis quelque temps, un nuage avait passé dans le ciel où il voyait briller son étoile.

Le patron du Café de l'Univers lui faisait un brin de

cour, auquel elle n'était pas insensible : dame ! il était riche. Il lui avait même offert une superbe bague en or, la bague des fiançailles, affirmait-on. Pauvre Pierre ! depuis, il avait des cauchemars. Une nuit, il rêva qu'il dansait et la poursuivait en dansant, transformé par sa passion pour lui plaire en danseur émérite, lui aussi. Aux applaudissements de la foule, il allait la saisir par la taille, quand elle fit une pirouette, et, comme un oiseau, se posa — horreur ! — sur l'épaule de son rival qu'il n'avait pas vu, et qui s'enfuit avec son joli fardeau... Il poussa un grand cri et se réveilla.

III

S'il allait tous les soirs à l'affût de la tourterelle, n'était-ce pas pour s'affermir dans la volonté de prendre le cœur de la danseuse ? Et puis ce roucoulement entretenait une flamme dans le sien... Il se calmait, en faisant comme chasseur ce qu'il voulait faire comme amoureux.

La question de Claude « Eh ! bien, tu l'as eue, cette fois ? », lui avait semblé une question ironique, faite, non au sujet de la tourterelle, mais de la danseuse...

Pourtant Claude ne savait rien encore de son triste roman.

IV

Cependant, bien que Claude ne fût pas perspicace, il devina qu'il devait y avoir quelque chose. Quand on a de l'affection pour une personne, comme Claude pour Livia, une sorte d'instinct nous transforme, ins-

tinct merveilleux chez les gens comme chez les bêtes. Il suivit Pierre secrètement à la ville ; il sut tout.

Il n'eut plus qu'une idée : parler à la danseuse.

« Bah ! ce sont des personnes légères, se dit-il, — une danseuse, il faut bien — mais elle ne sera pas perverse au point de vouloir le malheur de Pierre ; elle a autant, sans doute, d'amants qu'elle veut. Même elle nous aidera à le faire revenir à Livia... » Il prit enfin son courage à deux mains et alla voir chez elle Stella — qui n'est pas amoureux a toutes les audaces. — Il lui montra quelques lettres, pour la convaincre, de Pierre à Livia, qu'il avait prises en cachette chez celle-ci. Stella eut l'air intéressé, promit qu'on pouvait compter sur elle.

Claude, rassuré maintenant, regardait passer Pierre. « Ah ! mon petit, pensait-il, elle va te désabuser. Tu vas être guéri... et Livia sera heureuse... »

Cependant, la danseuse n'avait rien dit à Pierre de son entretien avec Claude. Ils en étaient déjà à échanger quelques mots rapides. Elle l'avait même à moitié rassuré : il n'y avait rien de sérieux avec le patron du café.

V

En allant, ce soir-là, à l'affût, Pierre était plus nerveux que d'habitude. Etait-ce parce qu'il avait cet amour qui, rassuré d'un côté, craint d'un autre ; qui redoute une traîtrise après des mots trop tendres ?

Etait-ce aussi le temps orageux ?

« Ah ! Stella, Stella, devait-il penser, de quel côté s'amuse-t-elle, de quel côté est-elle sérieuse ? Que dit-elle en ce moment, peut-être, à ce laid homme mais

riche du beau garçon mais pauvre que je suis ? Est-ce pour moi son feu pur, éternel d'étoile ? ou pour moi seulement un feu qui va s'éteindre bientôt, pour se rallumer pour un autre... comme s'éteignent et se rallument les feux de la rampe, devant qui elle tourne et vole, à la fois papillon, fleur et oiseau ?.....

« Tiens, la tourterelle se rapproche ; son roucoulement la trahit plus près que d'habitude... oui, elle est capricieuse... comme Stella ; mais son caprice peut la faire tomber en ma possession... comme l'autre... »

Tout-à-coup une blancheur palpitante s'abat sur le faîte noyé d'ombre de l'arbre, qui reçoit ses confidences, bien que muettes, enfiévrées. Cette blancheur, il l'ajuste.

Une flamme, un bruit sec éclairent la mort, disent l'oraison funèbre de la petite chose saignante au milieu d'un duvet éparpillé et qui voltige encore.

Pierre s'en approche... mais qu'a-t-il donc ? pourquoi ne la ramasse-t-il pas ?

Il s'assied, dans l'herbe, auprès d'elle.

Quel air féminin a ce gracieux oiseau ! innocente victime dont le roucoulement ne l'appellera plus...

Mais n'est-ce pas un bon présage ? Il l'a eue... et Stella, donc...

Non, il ne l'entend plus ainsi, sans doute...

Une larme a brillé dans ses yeux... ce n'est pas qu'il regrette son meurtre ? Voyons, un chasseur !

Il regarde la tourterelle ; il met le doigt là où son sang a rougi ses plumes... Il se relève...

Un oiseau de nuit soudain tourne autour de lui en voletant, semblant faire une danse.

Quel cri il pousse !

« Va-t-en, Stella, va-t-en, crie-t-il à l'oiseau de nuit !

« Perfidité ! monstre ! » Est-il fou ?

Brusquement, il prend la tourterelle, il la berce, la couvrant de baisers et de larmes.

« Oui, la tendre tourterelle, c'était toi, Livia ! Je ne l'avais pas compris... C'était ton âme qui m'appelait et me disait : « aime-moi ! méfie-toi de la danseuse... méfie-t-en pour toi, pour moi ! » Un pressentiment me le dit ce soir. Dans l'orage qui s'annonce, un éclair me dit que tu avais raison.

« Oui, le pressentiment — horreur ! horreur ! — devant la tourterelle morte, me le dit : je l'ai tuée ! je t'ai tuée ! » Il s'évanouit.

VI

Le lendemain, Claude, qui l'avait cherché en vain chez lui, le retrouvait hébété sous l'arbre, devant la tourterelle.

Le malheureux, en sanglotant, tenait une lettre à la main. Il ne put que dire ces mots : « Livia s'est tuée... avec un fusil... s'est suicidée... »

Que s'était-il donc passé ?

Stella n'avait pas oublié ce qu'avait dit Claude ; mais elle voulut s'amuser un peu, faire une innocente espièglerie.

Elle envoya quelques unes des lettres de Pierre, à Livia qui, dans l'état d'angoisse où elle vacillait déjà, ne put pas, devant ces preuves d'infidélité de celui en qui elle voulait encore espérer, se résigner plus longtemps à une vie, où le destin se jouait d'elle aussi atrocement... et son cœur brisé de victime n'eut pas grand effort à faire pour en finir avec elle.

Tout cela, Pierre le sut plus tard, quand il eut repris

suffisamment sa raison, pour reprendre, en travaillant, une vie d'animal où plus rien ne l'intéressait...

Ah ! la petite danseuse s'était vraiment bien amusée ! Un regret peut-être, sinon un remord — se sentirait-elle coupable ? — voilera ses doux yeux un moment.

Et elle redansera plus légère que jamais : c'est la vie !

FIN

TABLE

PAGES

Je dirai d'abord..... VII

I. — VISIONS.

Le ruisseau..... 3
A l'inconnue..... 5
Les étoiles..... 6
Le collier d'ambre..... 8
Sur la mort d'un enfant de deux ans..... 10
L'étrangère 12
A la nature..... 15
Caprice d'automne 16
Feuilles et feuillets..... 17
Oubli 19
Fête des morts..... 21
La mort de l'aigle..... 24
L'idéal 26
L'anneau..... 28
La cloche 30
Invocation à la lune..... 32

II. — L'OMBRE ÉTOILÉE.

A la brise..... 37
Entre la vie et la mort..... 40
L'envol des idées..... 43
Vers la suprême bouche..... 45
L'espérance divine..... 47
La parole divine..... 49

Les fleurs merveilleuses..... 51
La fleur de l'abîme..... 52
Que dit ?..... 55
Recommencez 57
La Pensée captive..... 59
A la paix du soir..... 65
Monter..... 68
L'affranchissement de soi-même..... 70
Au bord de la Pique..... 74
Au sentier du départ..... 77
Vieilles inscriptions : sentiments éternels..... 79
La Tour de guet..... 83

III. — LA CENDRE DU PASSÉ.

Une tombe (sonnet)..... 89
Flores ad mortem (sonnet)..... 90
Sur les champs nus..... 91
Au bord de l'étang..... 93
Aspirations et regrets..... 95
La cendre du Passé..... 98
Rêveries automnales..... 100
Oiseaux..... 103
Moulins à vent..... 105
Brume matinale..... 108
La fontaine..... 110
Un sinistre 112

IV. — L'AUBE SANGLANTE.

Au sourire des roses... hélas !..... 117
Timides lueurs..... 119
Tristesse sainte 121
Se peut-il... ?..... 123
Elévation printanière 125
Compassion (sonnet..)..... 126
Revanche 127
La guerre 130
A propos du bombardement de la cathédrale de Reims. 132
Langueur automnale..... 134
J'étais né..... 136
Augure 138
Jour des morts..... 139
Héroïsme..... 141

V. — TROP D'AGONIES !

Les mois 145
A l'ermitage 148
De la source à la vallée 151
La poupée 154
Embaumez la mort 156
De loin ! (sonnet) 158
Fatale attache 159
Invisibles feuillets 161
Le Léon-Gambetta 163
Trop d'agonies ! 166
La chaîne mystérieuse 168
Azur ! 170
Hirondelles 172

VI. — LES ESSORS.

Je vois, en rêvant 177
La morbide attirance 180
O choses adorables ! 182
La Victoire et la Paix 185
Le lendemain, l'as-tu ? 188
La chute d'un arbre 191
D'elle-même maîtresse 194
Bretagne 197
Normandie 201
L'Ile-de-France 203
Savoie. — Lac d'Annecy 206
Pays gascon 209

VII. — APAISEMENTS.

Je ne voulais pas croire 215
Ils ont dit : « C'est Noël ! » 217
O quel anniversaire ! 218
Voici que mon âme ressent 220
A la troisième fois 223
Ah ! simplement je veux 225
La reine du jardin 227
Les roses du vieux mur 229
Tas de bois 231
Que claironnent les oies ? 233
Les roses, au seuil 236
En rêve, pour tout rêve 238
A Lamartine 240
A Lamartine (sonnet) 243

VIII. — NATURE ET PIÉTÉ.

Que cette froide pierre... 247
Ce qui disaient les blés... 248
Le retour du mutilé... 249
Retour de la fontaine (sonnet)... 251
Elle veut rayonner encore... 252
A ce regard voilé... 255
J'accueille avec amour... 257
Tu fais chanter les feuilles mortes... 259
Foules acheminées... 261
Le Drapeau (sonnet)... 264
Le crime a prévalu... 265
Ce que dit le Printemps... 267
Au Luxembourg (sonnet)... 271
O clapotis discret ! (sonnet)... 272
Un obus sur une église à Paris (sonnet)... 273
Les Gothas (sonnet)... 274
Rien, rien ne recommence... 275

IX. — LA FERVEUR DU RÊVE.

Un enterrement à la campagne... 279
Des âmes, les fleurs sont toutes... 280
Aube (sonnet)... 284
Crépuscule (sonnet)... 285
Il m'a suffi... 286
O morts ! vous précédez... 288
Le Rhin... 290
Oh ! non, il n'est pas vrai... 293
Berceaux et tombeaux... 295
Sais-tu qui j'interroge ?... 297
Ce souffle-là (sonnet)... 299
L'été vous fait chanter... (sonnet)... 300
Dans ton sanctuaire (sonnet)... 301
C'était le saint pilier (sonnet)... 302
J'ai dit : s'il faut chanter... 303
Il est funèbre et doux... (sonnet)... 305
L'éphémère... 306
Tu promets... (sonnet)... 308
Laisse-toi dire... (sonnet)... 309
Des compensations... 310
Oui, l'automne est l'amant... 312
Voici l'automne (sonnet)... 315

X. — LA FOI ET LE DOUTE.

O charme vaporeux ! (sonnet)..... 319
C'est l'heure infinie..... 320
Ainsi que s'en va maint beau Rêve..... 322
La voix des tombeaux..... 325
Ah ! cet adieu..... 328
Si joliment s'embrume... (sonnet)..... 330
La Foi et le Doute (voix d'automne)..... 331
Dans le bois de cyprès..... 338
Aidez son repentir..... 340
Je ne résiste plus..... 342
Désenchantement..... 344
Rapprendre..... 346
Toutes les candeurs..... 348

XI. — LA NATURE CONSOLATRICE.

Le vieux pigeonnier inhabité..... 351
Pas un de ces rayons..... 354
A l'unisson (sonnet)..... 356
Les deux tilleuls (sonnet)..... 357
L'ardente auréole (sonnet)..... 358
La menace de l'ombre (sonnet)..... 359
Il crée (sonnet)..... 360
Elévation (sonnet)..... 361
Cette sauvagerie..... 362
Le vallon de Salut..... 364
Quoi ! sans maudire... (sonnet)..... 367
Pure solennité (sonnet)..... 368
Malgré les voiles (sonnet)..... 369
O vent d'automne !..... 370
J'adore les chemins nouveaux..... 372
Les pleurs de la Mélancolie..... 375
Le cygne (sonnet)..... 377
Le crépuscule... l'Inconnu (sonnet)..... 378
Mon glorieux tapis... (sonnet)..... 379
La pâleur... (sonnet)..... 380
La Vie et le Rêve (sonnet)..... 381
Regard indiscret (sonnet)..... 382

XII. — CONTES.

L'hallucination..... 385
La tourterelle..... 391

SORTI DES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE ALENÇONNAISE
1922
RUE DES MARCHERIES
ALENÇON

Bibliothèque
sité d'Ottawa
chéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 004084512b

CE PQ 2631
.047A6 1922
COO POIREE, CHAR MORCEAUX CHO
ACC# 1239266

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 05 20 01 5